

LIVRE VINGT-DEUXIÈME DES MORALES SUR JOB

AVANT-PROPOS DU SAINT

Qui est le tempérament qu'on doit garder dans l'intelligence de l'Écriture, entre le sens littéral et le sens mystique, pour ne pas altérer la vérité de l'un, ni négliger les mystères que renferme l'autre.

Il faut se conduire avec une si sage circonspection dans l'intelligence du texte sacré, et garder un si juste tempérament entre le sens littéral et le sens mystique, que d'une part la subtilité d'une trop exacte recherche n'en altère la vraie signification; et que de l'autre, la négligence de pénétrer dans les mystères, ne nous empêche de découvrir les plus importantes vérités qui y sont cachées. Car il y a des lieux remplis de tant et de si profonds mystères, que si on ne les vouloir simplement rapporter qu'à l'intelligence de l'histoire, on se priverait par la propre faute des sens utiles qui s'y trouvent renfermés. D'ailleurs il y en a d'autres, qui exposent d'une manière si claire et si nette les divins préceptes, que si on s'efforçait d'y rechercher un sens plus subtil et plus spirituel, non seulement on n'y trouverait rien de solide, mais on se cacherait à soi-même le sens si intelligible et si salutaire, qu'il nous présente à l'extérieur.

Voici, par exemple, une narration fort simple et fort circonstanciée, que fait l'Écriture touchant Jacob, qui néanmoins renferme des sens fort mystérieux. *Jacob ayant pris des bâtons de peuplier, d'amandier et de plane, qui étaient tout verdis, en pela une partie; et en ayant ôté l'écorce, celles qui étaient pelées parurent blanches; et comme celles qu'il avait laissé en leur entier demeurèrent vertes; cela fit une diversité de couleurs entre elles.* Puis l'Écriture ajoute : *Et il les mit en des canaux par où l'eau coulait, afin que quand les troupeaux viendraient pour boire, ils eussent ces bâtons devant les yeux, et que les brebis devinssent pleines en les voyant. Et ainsi il arriva que les brebis regardant en ce moment-là les bâtons, eurent ensuite des agneaux tachetés et marqués de diverses couleurs.*

Que veut dire, mettre devant les yeux des bâtons d'amandier et de plane, sinon proposer pour exemple aux peuples les paroles et les actions des anciens pères, dans l'exposition de l'Écriture ? Et parce qu'elles sont conformes à la droite raison; elles sont ici figurées par des bâtons. On en pèle une partie, afin que celles qui n'ont plus d'écorce, paraissent blanches, et que celles qui ont leur écorce demeurent vertes comme elles étaient; et qu'ainsi cette diversité de bâtons dont les uns ont leur écorce, et les autres ne l'ont y plus y fasse une variété de couleurs. Les paroles des anciens pères nous sont mises devant les yeux comme des bâtons de différentes couleurs, lesquels on peut dire que nous pelons, lorsque nous nous éloignons de l'intelligence de la lettre; et que nous laissons avec l'écorce, lorsque nous les expliquons selon le sens littéral. Or quand on les dépouille de l'écorce de la lettre, on fait paraître comme la blancheur et l'éclat de l'allégorie; et quand on les entend selon l'écorce de la lettre, l'on trouve dans l'explication littérale, des exemples de vie pleins de la verdure de la sainteté.

Et ce n'est pas sans raison que Jacob met ces bâtons en des canaux par où coule l'eau; parce que le Seigneur a confié ces saintes paroles, et ces exemples salutaires aux livres de la science divine, qui arrosent intérieurement nos âmes. Les béliers s'approchent des brebis en regardant ces bâtons, lorsque les mouvements raisonnables de l'esprit s'appliquant à la considération de ces paroles sacrées et de ces exemples si saints, s'unissent à nos actions pour produire des effets conformes à ces exemples; et qui soient, pour le dire ainsi, de couleurs différentes. Car en enlevant quelquefois l'écorce de la lettre, l'esprit pénètre plus subtilement et plus profondément les choses intérieures et divines; et d'autres fois en suivant le sens de la lettre et de la vérité de l'histoire, il y trouve à l'extérieur d'utiles instructions qui le forment dans la vertu.

Salomon remarque fort bien, qu'il faut quelque fois rechercher les sens cachés des paroles divines et quelquefois aussi s'attacher à celui que la lettre présente au dehors, lors qu'il dit dans ses *Proverbes* : *Celui qui presse fortement les mamelles afin d'en tirer du lait, en fait quelquefois sortir du beurre, et celui qui les tire avec trop de violence, fait venir du sang.* Nous pressons forcément les mamelles, quand nous faisons effort pour tirer le sens caché des paroles de l'Écriture. Car alors en y cherchant un peu de lait, c'est-à-dire, quelque lumière d'intelligence pour la nourriture de notre âme, nous nous trouvons remplis avec abondance du suc de l'onction intérieure. Il ne faut pas néanmoins en user avec excès, ni toujours; de crainte que tirant le lait, on ne tire aussi le sang. Et en effet, il y en a qui voulant entrer avec trop de pénétration dans les sens cachés de l'Écriture, n'y trouvent qu'une intelligence charnelle. Ils font venir du sang en voulant tirer du lait avec trop d'effort; parce que les paroles divines que nous voulons examiner avec trop

LIVRE 21

de subtilité et de recherche, ne nous rendent souvent qu'un sens charnel et qui nous est pernicieux.

Il est donc à propos d'examiner ici dans le sens littéral, et selon la vérité de l'histoire, les actions que Job rapporte ensuite devant ses amis, et dont il ne parle que pour soutenir son âme dans l'excès de la douleur et du découragement où l'avaient poussé leurs reproches injurieux. Et nous en devons user de la sorte, de crainte que si nous voulons expliquer toutes ses paroles d'une manière spirituelle et mystérieuse, nous n'en tirassions plutôt le sang, que le lait d'une intelligence salutaire. Que si cet homme admirable entremêle quelquefois dans son discours quelque chose de mystérieux, il faut que notre esprit en revienne aussitôt à un examen spirituels, selon que la suite et l'ordre de son discours le demandera. Car après avoir parlé des fléaux dont le Seigneur l'avait frappé, il fait maintenant connaître quelles avaient été ses vertus, avant que Dieu lui eût envoyé ces rudes épreuves; et il décrit l'histoire de sa vie, en telle sorte qu'il s'y trouve très peu de chose que l'on puisse entendre dans un sens mystique et allégorique. Mais quoique tout y doive être pris à la lettre et selon la vérité de l'histoire, ce saint homme néanmoins nous élevé en de certains lieux à une intelligence spirituelle. Voici donc comment il marque avec quelle force et quelle exactitude il a eu soin de se garder à l'extérieur de toutes les choses qui le pouvaient faire tomber dans le péché.

CHAPITRE TRENTE-UNIEME DU LIVRE DE JOB

1. *J'ai fait accord avec mes yeux, que je ne penserais pas seulement a regarder me fille.*
2. *Car quelle part Dieu prendrait-il de là-haut en moi; et quel héritage le Tout-puissant y aurait-il du haut du ciel ?*
3. *La perdition n'est-elle pas pour le méchant; et l'exclusion de l'héritage pour ceux qui commettent l'iniquité ?*
4. *Ne considère-t-il pas mes voies, et ne compte-t-il pas toutes mes démarches ?*
5. *Si j'ai marché avec vanité, et si mon pied a couru vers l'iniquité et la fraude.*
6. *Que Dieu me pose dans une juste balance, et qu'il connaisse ma simplicité et mon innocence.*
7. *Si mes pas se sont détournés du droit chemin; si mon oeil a suivi mon coeur; et s'il est demeuré quelque tache sur mes mains.*
8. *Que je sème et qu'un autre mange, et que ma postérité s'éteigne.*
9. *Si mon coeur s'est laissé surprendre à une femme; et si je me suis mis comme en embuscade à la porte de mon ennemi.*
10. *Que ma femme devienne la concubine d'autrui, et que les autres pêchent avec elle.*
11. *Ce qui est une chose exécrationnelle et la dernière des iniquités,*
12. *C'est un feu qui dévore jusqu'à une entière consommation, et qui attache tous les rejetons jusques aux racines.*
13. *Si j'ai dédaigné d'entrer en jugement avec mon serviteur et ma servante quand ils avaient quelque contestation avec moi.*
14. *Car que ferai-je quand Dieu viendra pour me juger; et que lui répondrai-je quand il m'interrogera ?*
15. *Celui même qui a fait mon serviteur, ne ma-t-il pas aussi formé dans le ventre de ma mère; et n'est-ce pas lui-même qui m'a fait naître ?*
16. *Si j'ai jamais dénié aux pauvres ce qu'ils demandaient; et si j'ai fait attendre les yeux de la veuve.*
17. *Si j'ai mangé mon pain tout seul; et si je n'en ai point fait de part au pupille.*
18. *Car la compassion a crû avec moi dès mon enfance, et est sortie avec moi du ventre de ma mère.*
19. *Si j'ai méprisé le passant pour être mal habillé, et le pauvre qui était nu.*
20. *Si ses côtes que j'ai couverts ne m'ont pas donné des bénédictions, et s'il n'a pas été échauffé par les toisons de mes brebis.*
21. *Si j'ai levé la main sur l'orphelin, lors même que je me voyais avoir le dessus dans la porte.*
22. *Je veux que mon épaule se démette et sorte hors de sa jointure, et avoir le bras rompu et les os brisés.*
23. *Car j'ai toujours craint Dieu comme les flots de la mer qui se seraient élevés sur moi pour m'abîmer, et je n'i pu supporter le poids de sa grandeur infinie, etc.*

Avec quel soin les fidèles doivent retenir leurs sens extérieurs, qui sont comme des portes par où le péché peut entrer dans l'âme; et que les saints ne veillent pas seulement sur la pureté de leur corps, mais aussi sur celle de leur coeur, et de leurs pensées.

J'ai fait accord avec mes yeux, que je ne penserais pas seulement à regarder une fille. L'âme étant une substance invisible, n'est point sensible par elle-même aux plaisirs des choses terrestres et corporelles; mais comme elle est intimement unie au corps, les sens corporels lui sont comme des ouvertures et des passages par où elle sort en quelque manière au dehors. La vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher, sont comme divers canaux par lesquels l'âme se porte aux objets extérieurs. Ce lui sont comme des fenêtres par où elle regarde les choses sensibles qui sont au dehors, et en les regardant elle les désire. C'est ce qui a fait dire au prophète Jérémie : *La mort a monté par nos fenêtres y elle est entrée dans nos maisons.* La mort monte par les fenêtres, et entre dans la maison, lorsque la concupiscence s'insinuant par les sens corporels, entre dans les plus secrets replis de notre âme. Isaïe dit au contraire en faveur des justes, ces paroles que nous avons déjà souvent rapportées : *Qui sont ceux-ci qui volent comme des nuées, et qui sont à leurs fenêtres comme des colombes ?* Les justes volent comme des nuées, parce qu'ils s'élèvent au-dessus de la contagion des choses terrestres, et ils sont à leurs fenêtres comme des colombes, parce qu'ils ne regardent pas par les sens les choses extérieures dans le dessein de les ravir, et ne sortent pas comme hors d'eux-mêmes par le mouvement d'une convoitise charnelle.

Or quiconque regarde inconsidérément au dehors par ces fenêtres corporelles, est souvent attiré contre son gré par de dangereuses délectations; et se trouvant insensiblement gagné par des désirs illicites; il commence à vouloir ce qu'il ne voulait pas auparavant. Car l'âme inconsidérée, et qui n'a pas assez de prévoyance pour s'abstenir de voir ce qu'elle ne doit pas désirer, devient ensuite assez aveugle pour souhaiter avec passion ce qu'elle a vu. Ainsi David ce grand prophète, qui avait une âme si élevée et si remplie de lumières et spirituelles, ayant jeté inconsidérément les yeux sur une femme qui ne lui appartenant pas, se trouva aussitôt l'esprit enveloppé de si épaisses ténèbres qu'il l'enleva; et tomba avec elle dans un grand péché.

Mais le saint homme Job qui comme un juge très équitable présidait sur tous ses sens, et les tenait ainsi que des serviteurs dans une perpétuelle soumission, regardait de loin les péchés avant qu'il y pût tomber, et fermait les fenêtres de son corps à la mort spirituelle, de crainte d'en être surpris; et c'est ce qui lui fait dire ici : *J'ai fait accord avec mes yeux que je ne penserais pas seulement à regarder une fille.* Afin de se conserver toujours chaste dans ses pensées, il fait un accord avec ses yeux de ne point regarder des beautés qu'il craignait d'aimer, encore qu'il les eût pas regardées à mauvais dessein. Et en effet le poids de la chair qui nous attire sans cesse en bas, est d'une pesanteur prodigieuse; et quand l'image de quelque beauté terrestre ayant pénétré par les yeux jusques dans le coeur, y est une fois gravée, il faut de grands efforts et de grands combats pour l'en effacer. Si donc on ne veut avoir rien d'impur dans sa pensée, il faut demeurer bien persuadé qu'on ne doit point regarder ce qu'il n'est pas permis de désirer. Et ainsi il est nécessaire de réprimer ces regards libres et dissolus qui emportent l'âme avec violence dans le péché.

La première femme n'eût jamais touché au fruit défendu, si elle n'y eût auparavant jette les yeux. *La femme, dit l'Ecriture, vit que ce fruit était bon à manger, il parut beau à ses yeux, et très agréable à regarder. Ainsi elle prit de ce fruit et en mangea.* Cela nous apprend avec quelle exactitude nous devons retenir nos yeux de jeter leurs regards sur des choses illicites, nous qui vivons dans une chair sujette à la corruption et à la mort, voyant que la mère de tous ceux qui vivent est tombée dans la mort du péché par les regards. Un prophète parlant en la personne de la Judée, qui regardant, avec convoitise les choses extérieures; avait perdu les biens véritables et intérieurs, dit : *Mon oeil a volé mon âme.* Car en désirant les choses visibles, elle se priva des vertus invisibles et spirituelles. Ainsi ayant perdu tout le fruit intérieur de sa sainteté par l'inconsidération de ses regards extérieurs, il est vrai de dire que son coeur devient la proie de ses yeux.

Il est donc nécessaire pour conserver une vraie pureté de coeur de retenir sous une exacte discipline tous nos sens extérieurs. Car quelque vertu qu'ait une âme, et de quelque gravité, et sagesse qu'elle soit pourvue, ses sens corporels font toujours paraître à l'extérieur par leurs mouvements quelque chose de léger et de déréglé; et s'ils ne sont retenus par le poids de cette gravité extérieure, et comme par la force et la vigueur de l'âme, ils l'emportent bientôt à tous ces

LIVRE 21

objets vains et légers auxquels ils sont attachés. Voyons maintenant comment le bienheureux Job a su réprimer par la force et la vertu de sa sagesse tout ce que sa chair lui pouvait suggérer de bas et de faible. Voici ce qu'il dit : *J'ai fait accord avec mes yeux*. Et parce qu'il ne réprimait pas seulement en soi-même les actions impudiques, mais les pensées mêmes, il ajoute : *Que je ne penserais pas seulement à une fille*. Car il savait bien que ce vice devait être déraciné jusqu'au fond du coeur; il savait par les lumières dont le saint Esprit remplissait son âme, que le Rédempteur en venant au monde devait passer beaucoup au delà des préceptes de la loi, et abolir dans les élus non seulement l'impureté de la chair, mais aussi celle du coeur, selon ces paroles de l'Évangile : *Il a été dit : Vous ne commettrez, point d'adultère. Mais moi je vous dis que quiconque regardera une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son coeur*. Moïse avait défendu l'action impure, et l'auteur de la pureté en défend jusqu'à la pensée.

Aussi est-ce pour cela que le premier pasteur de l'Église écrit à ses disciples : *C'est pourquoi ceignant les reins de votre âme, et vous tenant dans une vigilance de personnes sobres, attendez avec une espérance parfaite la grâce qui vous sera donnée*. Ceindre les reins de son corps, c'est s'abstenir de l'effet de l'impureté; mais ceindre les reins de son âme, c'est déraciner l'impureté de l'esprit même et de la pensée. C'est pour cela que l'Écriture dit que l'ange qui parlait à saint Jean dans l'Apocalypse avait une ceinture dorée sur les mamelles. Parce que la pureté du nouveau Testament réprimant jusques dans le coeur les mouvements d'impudicité, il fallait que l'ange qui y paraissait fut ceint sur la poitrine, et qu'il le fût d'une ceinture dorée; pour nous marquer que quiconque, est citoyen de la céleste patrie, ne renonce pas à ce vice honteux par le pur mouvement de la crainte du supplice, mais plutôt par l'amour de la divine charité.

Or ce péché se commet ou dans la pensée ou dans l'action. Car quand notre ennemi plein d'artifice ne nous saurait porter jusques à un effet impur, il s'efforce de fouiller au moins nos pensées. C'est pourquoi Dieu dit autrefois à l'ancien serpent : *Tu ramperas sur ta poitrine et sur ton ventre*. Le serpent rampe sur son ventre, quand l'ennemi de toute honnête, se glissant dans les membres des pécheurs s'en rend le maître pour y exercer l'impudicité. Et il marche sur la poitrine, lorsqu'il infecte les pensées de ceux dont il ne peut souiller les actions. Ainsi il est vrai de dire que ce serpent infernal rampe sur le ventre, dans ceux qui commettent des actions impures et déshonnêtes; et qu'il marche sur la poitrine, en ceux qui ne font encore que rouler dans leur coeur la pensée de les commettre. Ainsi parce que c'est par la pensée de ces saletés que l'on passe jusques à l'effet, c'est avec grande raifort qu'il est dit au serpent, qu'il ramperait premièrement sur la poitrine, et puis sur le ventre.

CHAPITRE 2

Que la chasteté est inutile sans l'humilité, et l'humilité sans la chasteté. Qu'encore que le péché soit dans notre corps, en ce qu'il s'y élevé malgré nous des sentiments de tentation, il n'y règne pas lorsque nous n'y consentons point. Que la vue de la punition des pécheurs console maintenant les justes, en leur faisant considérer comme très légères les peines de cette vie qui leur font éviter des maux éternels. Et que Dieu n'abandonne aux réprouvés de biens temporels, que parce qu'ils doivent être privés des éternels; au lieu qu'il prive souvent les élus des biens de la terre, afin de les conduire à ceux du ciel.

Le bienheureux Job ayant veillé avec un extrême soin à la garde de ses pensées, a par cela seul surmonté toute la malice et du ventre et de la poitrine de l'ancien serpent. *J'ai fait un accord avec mes yeux*, dit cet homme admirable, *que je ne penserais pas seulement à une fille*. On peut dire que quiconque ne s'efforce pas d'arriver à cette vraie pureté de coeur, rejette loin de soi le souverain Auteur de la pureté. C'est pourquoi Job ajoute : *Car quelle part Dieu prendrait-il de là haut en moi, et quel héritage le Tout-puissant y aurait-il du haut du ciel ?* Comme s'il disait plus clairement : Si je laisse souiller mon âme par des pensées impures je ne pourrai jamais être l'héritage de celui qui est l'auteur et le principe de toute pureté. Et en effet tous les autres biens que l'on peut avoir sont inutiles, s'ils ne sont soutenus devant Dieu par le témoignage de la chasteté. Car toutes les vertus s'entraident mutuellement pour paraître devant ses yeux; et comme une vertu sans l'autre, ou n'est rien du tout, ou très peu de chose, elles, s'entre soutiennent les unes les autres pour se maintenir. Si, par exemple, la chasteté est dépourvue d'humilité, ou que l'humilité ne soit pas accompagnée de chasteté, à quoi peut servir devant

l'auteur de l'humilité et de la pureté, ou, une chasteté superbe, ou une humilité impure et souillée ? Afin donc que le saint homme Job puisse avoir Dieu pour le possesseur de ses autres biens, il garde soigneusement la pureté de son cœur, et dit : *J'ai fait un accord avec mes yeux, que je ne penserons pas seulement à une fille. Car quelle part Dieu prendrait-il de là-haut en moi, et quel héritage le Tout-puissant y aurait-t-il du haut du ciel ?* Comme s'il disait en termes plus clairs : Le Créateur des cieux ne me prendra point pour son partage, si mon âme s'abaisse et s'avilit en sa présence par des désirs bas et honteux ?

Mais il faut ici remarquer qu'il y a grande différence à l'égard de l'âme, entre souffrir des tentations de la chair, et succomber par un consentement volontaire au plaisir qu'elles nous inspirent. Car souvent l'âme est tourmentée par des pensées illicites; mais elle y résiste; souvent aussi en concevant quelque méchante pensée; elle la roule dans son esprit, et l'y entretient par ses désirs. Or les pensées impures ne peuvent souiller notre âme, tant qu'elles ne font que lui donner des attaques; mais elles la souillent lors qu'elles se l'assujettissent par la délectation criminelle qu'elles lui inspirent. C'est pour cela que saint Paul, cet excellent prédicateur de la piété, dit à ses disciples : *N'ayez que des tentations humaines.* Une tentation humaine est lorsque des pensées impures s'élèvent dans notre esprit malgré que nous en ayons; parce que ces mouvements viennent souvent en nous de la corruption de notre nature mortelle. Mais on peut dire que ce n'est plus une tentation humaine, mais diabolique, lorsque l'âme s'abandonne par un lâche consentement à tout ce que la corruption de la chair lui suggère. Ce qui fait dire ailleurs à ce grand Apôtre : *Que le péché ne règne point dans votre corps mortel.* Il ne défend pas que le péché soit dans notre corps mortel, mais seulement qu'il y règne; parce que le péché peut bien n'y pas régner; mais il est impossible qu'il n'y fait. Car à l'égard de notre chair corruptible, être tenté par le péché, c'est un mal duquel nous ne saurions être parfaitement exempts tant que nous vivons. Ainsi comme la vertu de la prédication apostolique ne peut pleinement chasser ce péché, elle lui ôte au moins l'empire sur la demeure de notre cœur, afin que si quelques désirs illicites s'insinuent secrètement dans nos pensées, ainsi qu'un larron, qu'au moins ils ne puissent pas y régner lors même qu'ils y sont tentés.

Quand donc le saint homme Job dit ici : *J'ai fait un accord avec mes yeux, que je ne penserons pas seulement à une fille;* il n'entend pas que le péché ne puisse pénétrer jusqu'à son âme par ses pensées, mais bien qu'il ne le surmonte point par un consentement criminel qu'il tire de lui. Et il fait assez voir qu'il savait conserver à Dieu, la pleine possession de son âme contre les embûches de son ennemi, lorsqu'il dit ensuite : *Car quelle part Dieu prendrait-il de là haut en moi, et quel héritage le Tout-puissant y aurait-il du haut du ciel ?* Comme s'il disait en d'autres termes : Je suis sujet à la corruption par ma chair mortelle; en quoi donc serais-je soumis à mon Créateur, si je ne lui gardais pas au moins mon âme exempte du consentement au péché ?

La perdition n'est-elle pas pour le méchant, et l'exclusion de l'héritage pour ceux qui commettent l'iniquité ? Ô la grande consolation pour les malades, et la grande douleur pour ceux qui sont sains. La vue de la fin malheureuse des méchants, est une douce consolation pour les bons; parce que lorsqu'ils regardent dans la perte des impies le mal qu'ils évitent, ils considèrent comme très léger tout ce qu'ils peuvent maintenant souffrir de peines. Que les réprouvés suivent tant qu'ils voudront la pente de leurs inclinations, qu'ils satisfassent tous leurs désirs, ils reconnaîtront dans la damnation ou ils seront précipités après cette vie, qu'ils ont aimé la mort en vivant dans le péché. Quant aux élus, il leur est utile d'être affligés en ce monde par des douleurs passagères, afin que les fléaux que Dieu leur envoie les purifient; puisque sa bonté paternelle leur garde un héritage d'un prix infini dans le ciel. Maintenant le juste est châtié par les coups d'une sévère discipline, et corrigé de la main de Dieu, afin d'être rendu digne d'entrer un jour dans le patrimoine éternel.

Mais l'impie s'abandonne à ses voluptés, parce que Dieu lui accorde d'autant plus facilement les biens temporels, qu'il le doit priver des éternels. Ainsi en courant à la mort qui lui est préparée, il jouit avec une licence effrénée de tous les plaisirs de la terre; semblable à ces boeufs qu'on laisse engraisser dans les meilleurs pâturages, parce qu'ils sont destinés à la mort. Dieu en use tout au contraire à l'égard du juste, et il l'empêche de s'abandonner aux plaisirs et aux délices de cette vie, ainsi qu'un boeuf, qui étant destiné au travail est retenu sous le joug. Il refuse aux élus les biens de la terre, de même qu'un bon médecin n'accorde pas aux malades qu'il a espérance de guérir, toutes les choses qu'ils demandent, et qu'il prévoit leur être nuisibles; mais il abandonne aux réprouvés presque tout ce qu'ils désirent, comme à des malades désespérés auxquels on accorde tout.

Ainsi les justes doivent considérer quels sont les maux qui sont destinés un jour aux méchants, et ne pas leur envier une félicité qui court et passe si vite. Et que pourraient-ils admirer

LIVRE 21

et souhaiter en des voies, qui sont comme d'agréables prairies, qui conduisent dans le précipice; au lieu que le chemin des justes est à la vérité un peu rude et difficile, mais il les mène au salut de la patrie éternelle.

Le saint homme Job dit donc ici : *La perte n'est elle pas pour le méchant, et l'exclusion de l'héritage pour ceux qui commettent l'iniquité ?* Ce mot d'exclusion eût été plus rude, si l'interprète de l'Écriture se fût servi de celui d'anathème, qui est dans l'heureux. L'exclusion sera donc pour les réprouvés, lorsqu'ils se verront être anathème et privés de l'héritage du Juge sévère, parce qu'ils ont méprisé durant leur vie par leurs actions dépravées.

CHAPITRE 3

De l'exacte sévérité avec laquelle Dieu examinera et jugera jusqu'aux moindres paroles et aux plus légères pensées, ne laissant aucun mal sans punition si l'on n'en a fait pénitence. Que c'est le sujet d'une crainte et d'une vigilance continuelle pour les saints; et que l'exemple de Jésus Christ nous fait connaître ce qu'il y en a en nous de défectueux, et nous excite à toutes sortes de vertus.

Que les impies donc soient florissants en ce monde, puisqu'ils sont exclus de la fleur de l'héritage éternel; mais que les justes s'examinent très soigneusement eux-mêmes, et qu'ils craignent les regards pénétrants de Dieu sur leurs actions. Car c'est ce que Job nous veut marquer quand il dit ensuite : *Ne considère-t-il pas mes voies, et ne compte-t-il pas toutes mes démarches ?* Ces voies signifient les actions, selon ces paroles d'un prophète : *Faites que vos voies deviennent bonnes, et vos desseins légitimes.* Par les démarches on peut entendre, ou les mouvements de l'âme, ou l'accroissement des mérites. Et c'est de ces démarches que la Vérité nous rappelle à elle, lorsqu'elle dit dans l'Évangile : *Venez à moi vous tous qui êtes peïnés, et qui êtes chargés.* Car ce n'est pas par des démarches corporelles, mais spirituelles, que le Seigneur nous commande d'aller à lui; ce qui lui fait dire ailleurs : *L'heure viendra que ce ne sera plus ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem que vous adorerez le Père.* Et un peu après : *Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.* Car le Père veut avoir des adorateurs de cette sorte. Ainsi Jésus Christ nous marque assez que le coeur a ses pas et ses démarches, puisqu'il nous appelle pour aller à lui, et ne nous parle point, que nous nous devons transporter en d'autres lieux par le mouvement de nos corps.

Or Dieu considère les voies de chacun de nous, et compte nos démarches de telle sorte, qu'il n'y a pas une pensée, quelque légère qu'elle soit, ni une parole quelque peu considérable que l'usage nous la fasse croire, qui échappe à l'exacte sévérité de son jugement; ainsi qu'il le marque clairement dans ces paroles de l'Évangile : *Quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être puni en jugement. Celui qui dira à son frère, Racha, méritera d'être puni par le conseil. Celui qui lui dira vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu d'enfer.* Racha en hébreu est une parole d'indignation, qui fait paraître la chaleur d'un esprit qui entre en colère, et qui néanmoins ne marque pas une colère bien enflammée. Jésus Christ reprend donc d'abord le mouvement de la colère qui ne s'empporte point en paroles. Il reprend ensuite la colère qui est accompagnée de quelque expression forte, mais qui ne l'est pas néanmoins d'une parole tout-à-fait injurieuse. Et enfin il condamne ce mouvement de colère qui s'exprime par une parole pleine d'outrage comme est le terme de fou. Et il est à remarquer qu'il déclare que le simple mouvement de colère, est digne d'être puni en jugement. Le terme de Racha mérite de l'être par le conseil; et l'injure de fou, de l'être dans le feu d'enfer. Ainsi la sévérité de la condamnation croît par degrés selon la mesure de la faute. Dans le jugement on agite encore la cause; dans le conseil on conclut quel l'arrêt doit être; et dans le tourment du feu on exécute l'arrêt qui a été rendu par le conseil. Parce donc que le Seigneur fait un compte exact des démarches et des actions des hommes, la colère sans parole est renvoyée au jugement; la colère accompagnée de parole, au conseil; et la colère qui s'empporte en des injures, au tourment du feu.

Le prophète Jérémie considérait l'extrême sévérité de cet examen lorsqu'il disait à Dieu : *Seigneur qui vous appelez très fort, très grand, et très puissant dans les batailles; qui êtes impénétrable dans vos conseils, et incompréhensible dans vos pensées; et dont les yeux sont ouverts sur toutes les voies des enfants d'Adam, pour rendre à chacun selon le mérite de ses voies, et le fruit des actions de ses mains.* Dieu examine avec un extrême soin et une merveilleuse exactitude toutes nos voies, afin de ne laisser passer aucun bien dans chacun de nous sans récompense, ni aucun mal sans punition. C'est pourquoi nous voyons dans l'Apocalypse, qu'il loue en de certaines choses l'ange de Pergame, et qu'en même temps il le blâme en d'autres,

lorsqu'il dit : *Je sais que vous habitez où Satan tient son tribunal, que vous gardez mon nom, et que vous n'avez pas renoncé à ma foi.* Et un peu après : *Mais j'ai une chose à dire contre vous, savoir que vous avez avec vous des personnes qui tiennent la doctrine de Balaam.* Il dit aussi à l'ange de l'Eglise de Thiatyre : *J'ai connu vos oeuvres; votre charité, votre foi, vos services, votre patience, et vos dernières actions qui surpassent les premières. Mais j'ai une chose à vous dire, qui est que vous permettez que la femme Jezabel, qui se dit prophétesse, enseigne le mal; et séduise mes serviteurs, en leur appartenant à commettre des fornications, et à manger des viandes sacrifiées aux idoles.*

Il remarque ainsi tout le bien qu'on a pratiqué, et néanmoins il ne pardonne point le mal, sans qu'on en ait fait pénitence; parce qu'il considère les voies de chacun de nous, et tient le compte de tous nos pas avec tant d'exactitude, qu'il remarque quel progrès chacun a fait dans la vertu, et quels sont les égarements et les défauts qui retardent ce progrès. C'est ce qui oblige les saints à veiller avec d'autant plus de soin sur leurs pensées, qu'ils savent que le Juge céleste les considère avec plus de sévérité. Ils s'examinent jusqu'au fond de l'âme, ils recherchent dans eux-mêmes jusques aux moindres péchés, afin de paraître d'autant plus répréhensibles aux yeux du souverain Juge; qu'ils se reprennent tous les jours et à tous moments avec, la dernière exactitude. Ils ne se croient pas néanmoins pour cela en sûreté, sachant qu'ils sont exposés aux yeux de celui, qui voit en eux des choses qu'ils n'y peuvent pas voir eux-mêmes.

Le bienheureux Job a mené une vie sainte et parfaite parmi les anciens pères. Mais parce qu'il portait sa vue par un esprit de prophétie jusques sur le temps de la venue du Médiateur, il lit par avance dans les préceptes de la loi nouvelle combien il est encore éloigné de la vraie perfection, et dit ensuite : *Si j'ai marché avec vanité, et si mon pied a couru vers l'iniquité et la fraude, que Dieu me pèse dans une juste balance, et qu'il connaisse ma simplicité et mon innocence.* Quand il est dit que Dieu connaît, c'est à dire qu'il nous fait connaître selon cette manière ordinaire de parler qui nous fait appeler un jour gay, parce qu'il nous rend gays. C'est ainsi que Dieu dit autrefois à Abraham : *J'ai maintenant reconnu que vous craignez Dieu.* Car il ne faut pas s'imaginer que le souverain Créateur du temps vienne à connaître quelque chose de nouveau dans le temps. Mais à son égard, connaître n'est autre chose que nous donner la connaissance d'une chose, en la faisant sortir au jour dans un certain temps.

Qui entendons-nous par cette balance mystérieuse, dont il est ici parlé, sinon le Médiateur d'entre Dieu et l'homme, en qui sont justement pesés tous nos mérites, et dans les préceptes duquel nous voyons ce qu'il y a de défectueux dans notre vie ? Nous sommes pesés dans cette juste balance, toutes les fois qu'il nous appelle à limitation de sa sainte vie, selon ces paroles de saint Pierre : *Jésus Christ a souffert pour nous, nous, laissant un exemple, afin que nous marchions sur ses pas, lui qui n'avait commis nul péché, et de la bouche duquel nulle parole trompeuse n'est jamais sortie. Quand on l'a chargé d'injures, il n'a point répondu par des injures; quand on l'a maltraité, il n'a point fait de menaces.* Saint Paul dit aussi : *Courons par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte, jetant les yeux sur Jésus comme sur l'auteur et le consommateur de la foi; qui s'est proposé comme une joie la souffrance de la croix, en méprisant la honte et l'ignominie qui la devait accompagner.* En effet, le Seigneur a paru revêtu de chair, afin d'exciter la vertu dans les hommes par ses salutaires instructions, de les échauffer par ses saints exemples, de les racheter par sa mort pleine de douleurs, et de les rétablir dans un état de perfection par sa résurrection glorieuse.

Comme donc le bienheureux Job ne trouve rien en lui de considérable à reprendre, il porte sa vue sur la vie de Jésus Christ, qui devait palier au delà de tout ce qu'il y peut avoir de plus parfait, afin de connaître par cette comparaison ce qu'il y a de défectueux en la sienne; et c'est ce qu'il nous a voulu marquer par ces paroles : *Si j'ai marché avec vanité; et si mon pied a couru vers l'iniquité et la fraude, que Dieu me pèse dans une juste balance, et qu'il connaisse ma simplicité et mon innocence.* Comme, s'il disait plus clairement : Si j'ai fait des actions pleines de vanité et d'iniquité, que le médiateur de Dieu et des hommes se montre à moi, afin que je puisse voir dans sa vie comme dans le souverain modèle de toute perfection, si j'ai véritablement été simple et juste. Car comme cet homme admirable surpassait la vertu de tous les saints de son temps, il allait rechercher par avance dans l'exemple de son divin Médiateur, s'il avait véritablement suivi les voies de la simplicité et de la justice. Il dit donc ici : *Que Dieu me pèse dans une juste balance, et qu'il connaisse ma simplicité et mon innocence;* c'est à dire qu'il me la fasse connaître. Comme s'il disait en termes plus clairs : si je me règle sur la manière ordinaire de vivre des hommes, je ne vois rien à reprendre en moi. Ainsi à moins que le Médiateur de Dieu et des hommes vienne dans

LIVRE 21

le monde, avec les préceptes d'une vie plus parfaite et plus épurée, je ne puis reconnaître combien je suis encore éloigné de la vraie simplicité et de la parfaite justice.

Or ce saint homme a ici gardé un ordre admirable en ses paroles, en remarquant premièrement la vanité, et puis la fraude. Car la vanité vient de légèreté et déconsidération, et la fraude vient de malice. Et souvent on tombe en des actions méchantes, pour n'avoir pas eu soin d'éviter les fautes légères, et qui étaient moins considérables.

Si mes pas se sont pas détournés du droit chemin. Nos pas se détournent du droit chemin, toutes les fois que nos pensées quittent les voies de la simplicité et de la justice pour suivre l'erreur; et l'on peut dire que tous les désirs déréglés qui nous séparent des joies de la vie céleste, sont comme autant de pas funestes que nous faisons hors du droit chemin. Car il est impossible, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, tant que nous gémissons ici-bas sous le poids de cette chair corruptible, de n'être pas touchés de quelque sentiment pour le péché. Mais il y a grande différence entre, en être touchés contre notre gré, et s'en laisser vaincre en y donnant un consentement volontaire.

CHAPITRE 4

Qu'encre que le péché soit souvent excité dans nos sens par les objets extérieurs, il arrive quelquefois qu'il naît premièrement dans notre coeur, et se rend ensuite maître de nos sens. Combien il est important de résister d'abord à la tentation; et que la négligence et le dérèglement de la vie des pasteurs, fait périr ceux que leur doctrine et leurs prédications avaient attirés au bien.

Mais les saints veillent avec d'autant plus de circonspection sur eux-mêmes, qu'ils auraient honte d'être émus par le moindre sentiment d'une délectation passagère. Et c'est pour cela que Job ajoute : *Si mon oeil a suivi mon coeur.* Ce saint passe de nouveau de la vigilance sur son intérieur, au règlement de ses actions extérieures; afin que son coeur s'oubliait soi-même jusqu'à former quelques désirs illicites, ses yeux au moins étant retenus par une sévère discipline s'abstinssent de jeter leurs regards sur ce qui ne doit pas être désiré. Car comme on est souvent tenté par les yeux, il arrive aussi quelquefois que ce sont les pensées que l'on a conçues au fond du coeur, qui forcent les yeux à servir aux convoitises des choses extérieures. Souvent on regarde innocemment une chose; mais l'âme se trouve blessée par cette vue d'un coup imprévu. Ainsi David ne regarda pas attentivement la femme d'Urie, parce qu'il avait conçu pour elle de mauvais désirs; mais plutôt il conçut pour elle de mauvais désirs; parce qu'il la regarda trop. Et il arrive par un juste jugement de Dieu, que celui qui abandonne indifféremment ses yeux sur toutes sortes d'objets est en punition de sa négligence privé de la lumière intérieure.

Quelquefois aussi la concupiscence domine au-dedans de nous, et l'âme en étant une fois possédée, exerce au dedans une si absolue tyrannie sur tous nos sens corporels, qu'elle force les yeux à servir à ses voluptés; et ainsi ouvre malheureusement pour le dire ainsi, les fenêtres de la lumière pour donner entrée aux ténèbres de l'aveuglement. C'est ce qui oblige les saints; lorsqu'ils se sentent émus de la dangereuse délectation du péché, de fermer par une sévère retenue ces yeux qui servent comme de passage aux beautés des objets sensibles, pour pénétrer jusques au coeur; de crainte que cette vue qui le charme, n'entretienne et n'enflamme davantage sa convoitise, et que si on néglige de réprimer ses libres regards, l'impureté des pensées ne passe bientôt au dehors par des actions. Et c'est pour cela qu'il est dit ensuite :

Et s'il est demeuré quelque tache sur mes mains. Ce saint homme sachant qu'il arrive d'ordinaire, que les mauvaises pensées s'excitent en nous par l'impression des objets qui passent par nos yeux jusques dans nos coeurs, a dit ci-devant : *J'ai fait accord avec mes yeux, que je ne penserais pas seulement à une fille.* Sachant aussi qu'il arrive quelquefois, que ces pensées impures s'élèvent premièrement dans le coeur, et qu'y étant une fois émues, les yeux favorisent leurs mauvais désirs, il dit après : *Si mon oeil a suivi mon coeur.* Comme s'il disait plus clairement : Ni je n'ai pas voulu jeter indifféremment mes regards sur les objets que garder ceux pour qui je ressentais quelques désirs. Et ainsi il dit ici : *Et mon oeil a suivi mon coeur.* Parce qu'encre qu'étant homme, son coeur ait pu concevoir quelque désir dérégulé, il est demeuré le maître si absolu de ses sens extérieurs, que ses yeux n'ont jamais osé se porter à des objets illicites, et servir à ses convoitises. Et c'est pour cela qu'il dit ici : *Et s'il est demeuré quelque tache à mes mains.* Car comment pourrait-il demeurer la moindre tache sur ces mains; c'est-à-dire le moindre péché dans ses actions, puisque l'exacte discipline qu'il exerçait sur toutes les puissances de son âme, ne souffrait pas la moindre imperfection dans ses pensées ?

En effet le péché ne saurait jamais passer jusqu'à l'action, quand on a soin de l'éteindre au-dedans de l'âme dès sa naissance. Que si l'on ne se hâte de résister fortement à la tentation dès qu'elle commence à s'élever dans le coeur, elle se nourrit et se fortifie par le moindre retardement qu'on apporte à l'étouffer; et sortant ensuite au dehors par nos actions, elle ne peut plus qu'avec grand peine être surmontée; parce qu'elle tient, comme captive au dehors de nous, l'âme qui est la maîtresse qui commande au corps.

Mais parce que le saint homme Job a dit toutes ces choses sous condition, il se soumet en cas qu'il se trouvât les avoir commises, à cette malédiction qui suit : *Que je sème, et qu'un autre mange*. Selon la manière ordinaire de parler de l'Ecriture, semer, signifie prêcher les paroles de la vie. Ce qui a fait dire à un prophète : *Vous êtes bien heureux, vous qui semez sur toutes les eaux*. Il se représentait les prédicateurs de l'Eglise, comme semant sur toutes les eaux; parce qu'ils devaient répandre les grains de la semence céleste, c'est-à-dire les paroles de la vie sur tous les peuples. Or manger n'est autre chose que se rassasier de bonnes oeuvres, selon ces paroles de la vérité dans son Evangile : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé*. Celui donc qui manque de faire ce qu'il annonce, peut fort bien dire : *Je sèmerai et un autre mangera*. Comme s'il disait clairement : Je ne ferai pas ce que je dis, mais un autre le fera. Et en effet le prédicateur qui mène une vie différente de ce qu'il prêche, ne se nourrit point de ce qu'il sème, et c'est un autre qui le mange, parce qu'il est exclus par ses actions dépravées, du fruit de la parole même qu'il a prêchée.

Et parce qu'il n'arrive que trop souvent, que les disciples écoutent vainement les prédications qu'on leur fait, à cause que la vie du prédicateur détruit par son mauvais exemple le fruit de ce qu'il annonce. Job ajoute ensuite : *Et que ma postérité s'éteigne*. La postérité du prédicateur s'éteint, quand celui qui est né de sa parole, est ensuite comme tué par son mauvais exemple; et qu'après que la vigilance et l'activité de sa langue l'a comme engendré, la négligence de sa vie le fait mourir. Car il ne faut pas considérer sans réflexion l'histoire de cette femme, qui durant le règne de Salomon étouffa en dormant l'enfant, à qui elle avait accoutumé de donner à téter étant éveillée. Cela nous marque que les docteurs dans l'Eglise veillent par leur science, mais qu'ils dorment par la nonchalance de leur vie, en négligeant de pratiquer ce qu'ils enseignent; et ainsi tuent par le sommeil de la paresse ceux qu'ils soutenaient par la vigilance de la prédication et étouffent par la langueur de leurs actions ceux qu'ils semblaient nourrir du lait de la parole divine. C'est pourquoi comme en vivant mal, ils ne peuvent former de disciples qui mènent une bonne vie, ils s'efforcent par toutes voies d'en attirer d'autres, qui paraissent suivre leur doctrine, et qui puissent servir d'excuse et de couverture parmi les hommes, aux maux qu'ils commettent, et que le voile de la bonne vie de quelques-uns de ceux qui leur sont soumis, ils couvrent leur négligence. Aussi nous voyons dans l'histoire donc nous venons de parler, que cette femme qui avait étouffé son propre fils, alla rechercher celui d'une autre. Mais l'épée de Salomon sût bien faire le discernement de la véritable mère, parce que l'arrêt du juge sévère fera bien paraître dans le dernier jour, quels sont ceux dont le fruit devra périr, et ceux dont le fruit durera toujours.

Sur quoi il faut aussi remarquer que Salomon ordonne premièrement que le fils qui restait en vie fût coupé en deux, afin qu'il put être rendu tout entier à sa mère; d'autant que la vie de ce disciple dont j'ai parlé, est en quelque sorte partagée entre lui et le maître qui l'instruit; puisqu'il en a le mérite devant Dieu, et celui qui l'instruit un honneur temporel et une louange passagère devant les hommes. Mais comme la fausse mère ne craint point qu'on tue celui qu'elle n'a pas véritablement engendré; de même les docteurs superbes et éloignés de la charité, ne peuvent tirer autant d'estime et de réputation qu'ils le souhaitent, de ces disciples d'autrui qu'ils ont attirés à eux, ils les persécutent et les déchirent cruellement. Comme ils font embrasés des feux de l'envie, ils ne sauraient souffrir que ceux qu'ils ne peuvent avoir pour eux-mêmes, vivent pour les autres. C'est pourquoi cette méchante femme s'écrie en la présence de Salomon : *Que l'enfant ne soit ni pour moi ni pour elle*. Parce que ces malheureux docteurs envient aux autres ces bons disciples qui vivent sous eux par la vérité, lorsqu'ils voient qu'ils ne peuvent s'en servir pour acquérir une gloire et une réputation temporelle.

Mais comme la vraie mère souhaite que son fils conserve sa vie, quand même ce serait pour être à une étrangère; ainsi les véritables docteurs veulent bien souffrir, que leurs disciples servent à faire honneur à d'autres maîtres, pourvu qu'ils ne perdent rien de la vertu qu'ils ont embrassé. Aussi comme la véritable mère étant reconnue par ces entrailles de charité, a mérité d'avoir elle seule tout entier, celui qu'elle avait comme abandonné tout entier; de même l'épreuve de la charité fait paraître quel est le véritable docteur. Et parce que non seulement ils n'envient point aux autres la louange qu'ils peuvent tirer des bons disciples qu'ils ont élevés, mais même

LIVRE 21

qu'ils souhaitent leur avancement et leur progrès; il arrive que leurs vrais enfants leur seront rendus, et tout vivants et tout entiers, dans le jour de cet examen dernier, auquel la bonne vie de ces disciples qu'ils avoient formés dans la piété, contribuera à leur obtenir le bonheur d'une parfaite récompense.

Nous avons fait cette petite digression, afin de montrer comment la postérité des disciples s'éteint par la négligence des mauvais docteurs; parce que quiconque ne vit pas selon ce qu'il enseigne aux autres, il étouffe, pour le dire ainsi, par ses actions la vie de justice dans ceux qu'il a comme engendrés par ses paroles. Mais le bienheureux Job à été bien éloigné d'éteindre par la paresse et l'assoupissement de les actions, ceux qu'il avait comme enfantés par la vigilance de ses exhortations salutaires. C'est pourquoi il dit ici avec confiance : Si je n'ai pas accompli ce que j'ai dit; que je sème et qu'un autre mange; et que ma postérité s'éteigne.

CHAPITRE 5

Que les désirs impudiques en ceux qui sont engagés dans les sacrés ordres, ne sont pas de moindres péchés, que l'adultère dans les personnes séculières. Que ce péché est maintenant beaucoup plus criminel qu'il n'était au temps de l'ancienne loi. Qu'encore que plusieurs des fidèles soient sans crime durant cette vie; c'est à dire sans ces péchés, qui font mourir l'âme; ils ne peuvent être exempts de péchés, c'est-à-dire, de ces fautes plus légères qui en ternissent seulement la pureté. Que l'impudicité corromps toutes les vertus; mais que la chasteté est inutile sans l'humilité.

Ce saint homme s'examinant encore dans ses actions, ajoute ensuite : *Si mon coeur s'est laissé surprendre par une femme; et si je me suis mis comme en embuscade à la porte de mon ennemi.* Quelquefois l'écriture ne fait point de distinction entre la fornication et l'adultère selon qu'il paraît en ces paroles de la Vérité dans son Evangile : *Quiconque regardera une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son coeur.* Puis donc que l'écriture se sert en ce lieu du mot grec qui signifie aussi adultère, quoi qu'elle défende de regarder d'un oeil de concupiscence, non une femme mariée, mais généralement quelque femme que ce soit, il est visible que Jésus Christ nous a voulu apprendre par ces paroles, que dès lorsqu'on jette les yeux avec un mauvais désir sur une femme, encore qu'elle ne soit pas mariée; on a commis un adultère. Ce n'est pas que souvent cela ne dépende aussi de l'état et de la condition de la personne; puisque les désirs criminels de celui qui est engagé dans les sacrés ordres, le rend coupable d'un péché pareil à celui d'un adultère. Il est certain néanmoins que dans les personnes d'un même état et d'une même condition de vie s'il y a divers degrés d'impureté. Et saint Paul distingue clairement la fornication de l'adultère, lorsqu'il dit : Ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ne posséderont point le Royaume de Dieu. Lors donc que Job dit ici : *Si mon coeur s'est laissé surprendre à une femme;* il témoigne qu'il n'est point tombé dans le péché de la fornication. Et lorsqu'il ajoute : *Et si je me suis mis comme dans une embuscade à la porte de mon ennemi,* il fait voir qu'il n'a jamais été coupable d'adultère.

Quelqu'un me dira, peut-être, qu'il n'y a pas grand sujet de s'étonner, qu'un aussi saint homme qu'a été Job, ait évité ces deux crimes. Mais quiconque s'imagine que cette vertu soit peu considérable, ne fait pas de réflexion sur le temps auquel vivait cet homme si vertueux. Car alors cette loi sévère du temps de la grâce, qui pour réprimer la concupiscence, ne condamne pas seulement l'impureté du corps, mais aussi celle du coeur, n'avait pas été révélée par Jésus Christ. La chasteté d'une infinité de personnes continentes n'avait pas encore donné l'exemple d'une si divine vertu. Et cependant le bienheureux Job fait voir en lui un vrai modèle de la pureté qu'il n'a voit reçu de personne; au lieu qu'il s'en trouve maintenant un si grand nombre qui après même la rigoureuse défense que Dieu a faite de cet infâme péché, ne laissent pas de le commettre. D'où il faut remarquer combien énormes sont les fautes que l'on commet maintenant, lorsqu'on tombe dans quelque crime, après la défense que Dieu en a faite par ses préceptes; puisque c'était avant cela un sujet de si grand mérite de s'abstenir de ces mêmes crimes.

Job déclare ensuite qu'il veut bien, si jamais il commet un tel crime, être puni par un semblable malheur, lorsqu'il ajoute : *Que ma femme devienne la concubine d'autrui, et que les autres pêchent avec elle.* Ce que nous considérons comme peu considérable, quand nous le faisons, nous paraît d'ordinaire tout autre quand nous le souffrons. C'est pourquoi le saint homme Job se soumet à la même peine, qu'il aurait fait souffrir aux autres; et il en exprime ensuite la grandeur; lorsqu'il dit : *Ce qui est une chose exécrationnable, et la dernière des iniquités.* C'est un feu

qui dévore jusqu'à une entière consommation, et qui arrache tous les rejetons jusques aux racines. Il y a cette différence entre péché et crime, que tout crime est un péché, mais tout péché n'est pas un crime. Il y en a plusieurs en cette vie qui sont sans crime, mais nul n'y peut vivre sans péché. C'est pourquoi le grand apôtre voulant marquer quel on devait être pour être digne de l'épiscopat, ne dit pas : si quelqu'un est exempt de péché, mais : *Si quelqu'un est exempt de crime*. Et en effet qui se peut vanter d'être sans péché, après ce que dit saint Jean : *Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous*.

Il faut aussi remarquer dans cette distinction de crimes et de péchés, qu'il y a des péchés qui souillent l'âme, mais que tous les crimes l'éteignent et la tuent. D'où vient que Job décrivant quel est le crime d'impudicité, dit ici : *C'est un feu qui dévore jusqu'à une entière consommation*; parce que ce crime non seulement souille l'âme par son impureté; mais même la dévore et l'ensevelit dans une totale ruine. Et pour faire voir que quelques bonnes oeuvres qu'on puisse avoir, si l'on ne s'est purifié du vice d'impudicité, l'énormité de ce péché éteint toutes les vertus, Job ajoute encore : *Et qui arrache tous les rejetons jusques aux racines*. Les rejetons signifient les bonnes oeuvres que produit notre âme. Que si par un renversement l'ordre et de raison la chair devient la maîtresse, tout ce que l'âme avait produit de saint et de bon, est entièrement consumé par le feu de l'impureté. Car les actions de piété et de justice ne sont rien en la présence de Dieu tout-puissant, si la corruption de cet infâme péché les fait paraître sales et impures devant ses yeux. En effet que sert à un homme de compatir avec une charitable piété à la misère de son prochain, s'il détruit avec impiété en soi-même l'habitation de Dieu ?

Si donc nous n'avons grand soin d'éteindre en nous les flammes de la convoitise par une vraie pureté de coeur, c'est en vain que les autres vertus se trouvent en nous. C'est ce que Moïse nous a figuré par ces paroles : Le feu de ma colère s'est allumé; il brûlera jusqu'au plus bas des enfers; il dévorera la terre et tout ce qui y poussera. Le feu dévore la terre et tout ce qui y pousse, quand la concupiscence consume la chair, et par une suite nécessaire toutes les vertus et les bonnes oeuvres. Puisque les flammes de cette corruption sont capables de dévorer, tout ce que peut produire la semence de la grâce et de la justice. Disons donc avec le saint homme Job : *C'est un feu qui dévore jusqu'à une entière consommation, et qui arrache tous les rejetons jusques aux racines*. Car si on ne résiste promptement au mal contagieux de cette corruption, toutes les choses qui paraissent bonnes en nous, périssent bientôt.

Mais comme il y a des personnes que les vices ont humiliés, et d'autres que les vertus ont enflés de vaine gloire, il faut maintenant examiner si Job est toujours demeuré humble dans une si pure chasteté. Ce saint homme nous fait voir lui-même quels sentiments il avait de foi, dans la plus haute élévation de sa vertu, lorsqu'il dit ensuite : *Si j'ai dédaigné d'entrer en jugement avec mon serviteur et ma servante, quand ils avaient quelque contestation avec moi*. Celui qui ne fait point de difficulté d'entrer en jugement avec ses serviteurs et ses servantes, fait voir clairement qu'il était incapable d'avoir de l'orgueil et du mépris pour qui que ce soit.

CHAPITRE 6

Que lorsque les saints sont élevés, en puissance et en autorité au-dessus des autres, ils en usent avec beaucoup de modération et d'humilité, considérant d'une part qu'ils ont un maître et un souverain au-dessus d'eux, auquel ils doivent rendre compte; et de l'autre, que ceux qui leur sont soumis leur sont égaux, selon la nature qui est commune à tous les hommes. Et que n'ayant de joie de commander aux autres, qu'autant qu'ils voient que cela leur est utile, ils n'appréhendent rien tant que d'en être craints et honores plus qu'il ne faut.

Il y a certes grand plaisir de considérer avec quelle circonspection et quelle sagesse cet homme admirable agissait parmi tout le monde. Car voici ce qu'il a ci-devant dit de soi-même : *Alors les jeunes gens me voyant se cachaient; et les hommes plus âgés se levaient et se tenaient debout devant moi; les princes se taisaient en ma présence, et se mettaient le doigt sur la bouche. Ceux qui gouvernaient les peuples retenaient leurs voix, et leur langue demeurait attachée à leurs palais*. Puis il ajoute ici : *Si j'ai dédaigné d'entrer en jugement avec mon serviteur et ma servante, lors qu'ils avaient quelque différend avec moi*.

On ne saurait assez admirer un si rare tempérament de vertu. Car on voit tout ensemble dans ce grand homme, et une telle autorité de commandement, qu'en sa présence les gouverneurs des peuples sont obligés de se tenir dans le silence; et une telle humilité de coeur,

que ses serviteurs ont la liberté de contester avec lui comme ses égaux. Il paraît d'une manière merveilleuse surpasser d'une part les princes, en puissance; et de l'autre s'égaliser à ses serviteurs dans les contestations domestiques qu'ils peuvent avoir avec lui. Dans rassemblée des grands il considère l'autorité qu'il a de leur commander, et parmi ses serviteurs, il considère la condition de sa nature mortelle. Car se regardant soi-même comme serviteur sous le véritable maître de tous les hommes, il ne s'élève point d'orgueil au-dessus de ses serviteurs. C'est pourquoi il ajoute ensuite : *Car que ferai-je quand Dieu viendra pour me juger; et que lui répondrai-je quand il m'interrogera ?*

Quiconque pense à la venue du souverain Juge, travaille chaque jour à s'y préparer, pour lui pouvoir rendre un meilleur compte de ses actions; et lorsqu'il considère avec une âme touchée de crainte, que son Seigneur est éternel, il n'a pas de peine à se modérer dans la conduite du régime temporel qu'il a sur les autres. Il se représente combien c'est peu de chose que d'être établi au-dessus des peuples pour les gouverner, puisqu'on est soi-même soumis à un Souverain qui règne éternellement.

Souvent la puissance temporelle emporte l'esprit dans l'égarement de la vaine gloire; et comme chacun s'élève d'autant plus qu'il se voit au-dessus des autres, il doit regarder sans cesse celui qui est encore au-dessus de lui, afin de réprimer l'enflure de sa vanité qui va sans cesse croissant par la crainte et le respect qu'il doit avoir pour celui qui est élevé au-dessus de tout. Qu'il considère, s'il veut, tous ceux qui lui sont soumis; mais qu'il considère aussi celui à qui il est soumis lui-même, afin que la considération du juste empire de son véritable Maître, le guérisse de la vanité de fausse domination.

Ce font ces pensées qui inspirant dans le coeur du bienheureux Job, une crainte salutaire pour le jugement de celui qui est au-dessus de tout, l'obligent à vouloir bien subir un jugement temporel avec ses serviteurs, comme avec des personnes égales à lui; et lui fait dire : *Je n'ai point dédaigné d'entrer en jugement avec mon serviteur et ma servante; lors qu'ils avaient quelque contestation avec moi. Car que ferai-je quand Dieu viendra, pour me juger, et que lui répondrai-je quand il m'interrogera ?*

Et pour tenir toujours son coeur dans l'humilité, il considère dans ses serviteurs, non que leur condition soit bien différente de la sienne, mais que leur nature lui est commune. Et c'est ce qui lui fait dire ensuite : *Celui même qui l'a fait, ne m'a-t-il pas aussi formé dans le ventre de ma mère; et n'est-ce pas lui-même qui m'a fait maître ?* Dans les grands et les puissants de la terre, c'est une grande vertu que l'humilité, qui leur fait regarder la condition de leur nature comme égale avec tous les hommes. Et en effet tous les hommes sont égaux par la nature qui leur est commune; mais il arrive par un ordre et une police de la société civile, quelques-uns sont préposés au-dessus des autres. Que si nous nous ôtons de devant les yeux, cette disposition temporelle qui a été établie des hommes, nous reconnaissons aussitôt ce que nous sommes selon les lois de la nature. Car l'image de la puissance et l'autorité que l'on a reçue, se présente d'ordinaire à notre esprit avec des pensées vaines et superbes qui le trompent. C'est pourquoi il est nécessaire de chasser sans cesse ces mouvements d'élévation et d'orgueil, comme avec la main d'une humble considération de soi-même.

En effet si l'âme descend de ce faste et de cette montagne de vanité où elle s'est élevée, jusques à la bassesse de sa nature, elle trouvera bientôt cette égalité qui se rencontre entre tous les hommes; puisqu'il est sans doute, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'ils sont tous égaux par nature; et que ce n'est que par une disposition humaine et cachée que cet ordre commun étant changé selon les divers mérites des hommes; les uns sont établis au-dessus des autres pour les gouverner. Or cette diversité que le vice a introduit parmi les hommes, a été sagement réglée par l'ordre de Dieu, afin que marchant d'un pas inégal dans le chemin de cette vie, ils pussent être conduits les uns par les autres.

Quand les saints sont établis sur les autres pour leur commander, ils ne considèrent pas tant la puissance de leur condition, que l'égalité de leur nature; et leur joie n'est pas de présider sur les hommes, mais de leur être utiles et de leur servir. Ils savent que nos anciens pères, n'ont pas tant été rois sur les hommes, que pasteurs sur des troupeaux; de sorte que le Seigneur ayant dit à Noé et à ses enfants : *Croisez, multipliez, et remplissez la terre*; il ajoute : *Et soyez craints et redoutés, de tous les animaux de la terre*. Il ne dit pas, de tous les hommes qui doivent naître; mais de tous les animaux de la terre. Car l'homme est établi par sa nature pour commander aux animaux irraisonnables., mais, non pas aux autres hommes sont ses égaux. C'est pourquoi il lui est dit qu'il sera craint des animaux, et non pas des hommes. Et ainsi c'est une chose contre nature de s'enfler d'orgueil et de vouloir être craint de ses égaux.

Ce n'est pas que les saints ne veuillent quelquefois être craints de ceux qui leur sont soumis; mais c'est quand ils voient que ces personnes ne redoutent pas les jugements de Dieu tout-puissant, afin qu'alors ils appréhendent au moins de pécher par respect humain. Aussi cette crainte qu'ils sont bien-aise que les autres aient pour eux, ne leur inspire point d'élévation et de vanité, puisqu'ils n'y recherchent nullement leur propre gloire; mais seulement l'avantage spirituel de ceux qui leur sont soumis.

En effet en exigeant la crainte et le respect de ceux qui mènent une vie corrompue et déréglée, ils dominent sur eux, plutôt comme sur des bêtes brutes, que sur des hommes; étant bien juste qu'ils soient assujettis, avec crainte et soumission, en ce qu'ils participent à la condition des bêtes par leur conduite brutale et déraisonnable. Mais quand ils ne trouvent plus en ceux qui leur sont soumis, de vices à corriger, ils ne mettent point leur joie dans l'élévation de leur puissance; mais plutôt dans l'égalité de leur nature, et sont si éloignés de souhaiter qu'on les craigne, qu'ils ne veulent pas même qu'on les honore plus qu'il ne faut; croyant que leur humilité souffre une grande diminution, si on les estime et les respecte plus qu'ils ne méritent, pour la considération de leur dignité.

Ce fut dans cette pensée que le premier pasteur de l'Eglise, voyant que Corneille le centenier se mettait en devoir de l'adorer, et de lui rendre un honneur qui était au-dessus de lui, eut aussitôt recours à la considération de l'égalité de la condition humaine et lui cria : *Levez-vous; car je suis un homme comme vous*. Et en effet qui est-ce qui ignore que ce n'est pas devant un homme, mais devant le Créateur que l'homme doit se prosterner ? Parce donc que ce saint apôtre vit que son prochain s'humiliait devant lui plus qu'il ne devait de crainte que son cœur ne, s'élevât par un mouvement de vanité au-dessus des bornes de l'humanité, il fait aussitôt réflexion sur ce qu'il était homme; afin que la considération de l'égalité de la nature, réprimant la vanité que lui pouvait inspirer l'honneur qu'on lui rendait. Ce fut aussi pour cela qu'un ange voyant que saint Jean le voulait adorer dans l'Apocalypse, lui dit : *Donnez-vous bien garde de le faire; je ne suis que serviteur avec vous et avec vos frères*. C'est encore pour la même raison, que lors que le prophète Ezéchiel est ravi dans la vue des choses sublimes, il est appelé Fils de l'Homme; afin qu'en même temps qu'il est élevé aux secrets du ciel; il se ressouviensse qu'il est homme. Comme si Dieu lui eût dit en d'autres termes : Souvenez-vous qui vous êtes, afin de ne vous point enfler d'orgueil pour les choses auxquelles vous êtes élevé; mais tempérez la sublimité de votre révélation par le souvenir de la bassesse de votre naturel.

Tout cela nous doit apprendre avec quelle précaution nous devons réprimer en nous la vanité, que la puissance terrestre nous inspire par le souvenir de la nature qui nous est commune avec tous les hommes, puisque Dieu se sert de la considération de l'humanité, pour empêcher les saints de concevoir quelque mouvement de vaine gloire lorsqu'il les rend participants des secrets du ciel. Aussi le bienheureux Job a-t-il toujours conservé dans sa mémoire cette salutaire pensée, ainsi qu'il le témoigne par ces paroles : *Celui même qui l'a fait, ne m'a-t-il pas aussi formé dans le ventre de ma mère; et n'est-ce pas lui-même qui m'a fait naître ?* Comme s'il disait plus clairement : Pourquoi ferions-nous difficulté d'entrer en jugement avec nos serviteurs, pour quelque sujet que ce soit, puisque nous avons tous été formés également par la puissance du Créateur ?

CHAPITRE 7

Que la vraie pauvreté étant toujours accompagnés d'humilité doit renfermer toutes nos demandes et tous nos désirs dans les bornes d'une juste nécessité. Que la promptitude à faire l'aumône, et la communication familière avec les pauvres, fait partie de la libéralité chrétienne. Et qu'il faut reconnaître que c'est de la seule grâce de Dieu que nous vient cette vertu.

Après avoir vu les exemples de chasteté et d'humilité que nous donne le saint homme Job, voyons maintenant ses actions de libéralité dans les paroles qu'il dit ensuite : *Si j'ai refusé aux pauvres ce qu'ils demandaient*. Cela nous fait connaître que cet homme admirable n'a pas seulement assisté les pauvres selon leurs besoins, mais même selon leurs désirs. Mais, me dira-t-on, si les pauvres souhaitaient des choses qu'ils ne devraient point avoir ? A cela l'on peut répondre, que comme l'Ecriture appelle d'ordinaire les humbles, pauvres; il faut savoir que les vrais pauvres ne cherchent rien, que ce que les humbles peuvent désirer. Or il est sans doute qu'on ne doit faire aucune difficulté de donner tout ce qu'on nous demande avec une véritable humilité, c'est-à-dire pour soulager la nécessité, et non pour satisfaire de vains désirs. Car c'est

un orgueil insupportable que de souhaiter qu'on nous donne quelque chose au-delà des bornes d'une juste nécessité. C'est pourquoi un apôtre dit à des gens qui priaient avec orgueil : *Vous demandez, et ne recevrez, point, parce que vous demandez mal.* Parce donc que ceux-là sont véritablement pauvres, qui ne sont point enflés de l'esprit d'orgueil, et que Jésus Christ nous veut marquer lorsqu'il dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit;* c'est avec grande raison que le saint homme Job dit ici : *Si j'ai refusé aux pauvres ce qu'ils demandaient.* Puisque lorsqu'une personne demande ce que l'on voit qui ne lui est pas expédient; il est sans doute qu'ayant de la vanité dans le coeur, dès là l'on peut dire qu'elle n'est pas véritablement pauvre. Mais comme Job par les pauvres entend les humbles, il ne craint point de dire qu'il n'a rien refusé aux pauvres de tout ce qu'ils lui ont demandé; d'autant que quiconque est véritablement humble, ne désire point ce qu'il ne doit point avoir.

Après que le bienheureux Job a ainsi fait connaître la libéralité de son coeur, et en ce qu'il a pleinement satisfait jusqu'aux désirs mêmes des pauvres; voyons maintenant s'il n'a point obscurci en quelque sorte l'éclat de sa miséricorde par le retardement de ses charités. Voici ce qu'il dit ensuite : *Et si j'ai fait attendre les yeux de la veuve.* Il n'a pas voulu que la veuve attendît longtemps de lui l'effet de sa demande, afin de combler le mérite de ses bonnes oeuvres, non seulement par la libéralité avec laquelle il les pratiquait; mais encore par la promptitude avec laquelle il satisfaisait les besoins des pauvres. Ce qui fait dire ailleurs à l'Ecriture : *Ne dites pas à votre ami qui vous demande : Allez, revenez demain, et je vous donnerai; lorsque vous lui pouvez donner à l'heure même.*

Il y en a d'autres qui à la vérité donnent facilement l'aumône; mais ne pouvant s'abaisser jusqu'à communiquer avec les pauvres. Ils fuient de les admettre dans leur familiarité et leur conversation. Job au contraire, nous voulant faire entendre que non seulement il donnait de grandes aumônes; mais même qu'il recevait souvent des pauvres dans sa société et dans sa maison, dit ensuite : *Si j'ai mangé mon pain tout seul, et si je n'en ai point fait départ au pupille.* Ce saint homme eût cru faire tort à sa piété s'il eût mangé seul, ce que le Créateur de toutes choses a fait pour être commun à tous. Et en effet, cette communauté de vie et cette communication familière, doit bien s'étendre à ceux qui servent à nous obtenir les mérites de la récompense éternelle. C'est pourquoi cet homme admirable témoigne qu'il a eu le pauvre et le pupille pour compagnon à sa table.

Job fait connaître si c'est de lui-même, ou de la grâce de son Créateur qu'il a acquis ces vertus, lors qu'il ajoute : *Car la compassion a cru avec moi dès mon enfance, et est sortie avec moi du ventre de ma mère.*

Quand même on voudrait attribuer à son libre arbitre le progrès de cette vertu de compassion depuis son enfance, on ne peut pas attribuer sa première origine, et cet avantage de l'avoir eue en sortant du ventre de sa mère. Aussi n'attribue-t-il rien à ses forces, puis qu'il marque assez qu'il a reçu cet avantage de la libéralité de son Créateur. Et ainsi avouant avoir reçu cette faveur de la libéralité, ce qu'il en dit ici est entièrement à sa louange, témoignant avoir reçu la grâce d'être bon et miséricordieux, de celui-même de qui il avait reçu l'être; puisque comme il ne s'est pas pu former lui-même dans le ventre de sa mère, ainsi il n'a pas pu par lui-même se donner cette vertu.

Mais il est à remarquer qu'il dit ici, *qu'elle a cru avec lui depuis son enfance.* Car la plupart déchoient d'autant plus de l'innocence, qu'ils croissent en âge; mais dans les élus l'âge de la vertu croît au dedans, à mesure que l'âge du corps croît au dehors.

CHAPITRE 8

Que la miséricorde envers les pauvres doit être accompagnée d'humilité, considérant que ce sont ces mêmes pauvres à qui nous donnons, qui nous obtiennent les richesses de l'éternité. Et que le péché de s'élever par un vain orgueil au-dessus des pauvres, à qui on fait l'aumône, est plus grand que celui de la leur refuser.

Si j'ai méprisé le passant pour être mal habillé, et le pauvre qui était nu. Si ses côtes, que j'ai couverts ne m'ont pas donné des bénédictions; et s'il n'a pas été échauffé par les toisons de mes brebis, dont je l'ai revêtu. En ne méprisant point le pauvre, il a fait paraître son humilité; et sa miséricorde, en lui donnant de quoi se couvrir. Car ces deux vertus doivent tellement être unies ensemble, qu'elles s'entre-aident et s'entre-soutiennent mutuellement; en sorte que l'humilité qui

nous inspire quelque respect pour notre prochain, n'abandonne jamais la miséricorde; et que la miséricorde ne s'enfle jamais d'orgueil en faisant l'aumône. Il faut que la miséricorde soutienne l'humilité, et l'humilité la miséricorde; afin que quand nous voyons un pauvre qui est de même nature que nous, ni nous ne manquions point de l'assister par une dure im-miséricorde; ni nous ne le traitions point avec mépris par esprit d'orgueil. Car il y en a qui se voyant pressés par des pauvres, qui sont leurs frères, de les assister dans leurs besoins, avant que de leur accorder ces assistances, les chargent d'injures. Ainsi encore qu'ils accomplissent à l'extérieur par l'effet de leurs aumônes ce ministère de charité, ils perdent par leurs paroles outrageuses toute la grâce de l'humilité; et lorsqu'après avoir dit ces injures ils donnent l'aumône, ils semblent seulement faire satisfaction de l'offense qu'ils ont faite aux pauvres. C'est donc peu de chose à eux que de donner la charité qu'on leur demande, puisqu'elle suffit à peine pour couvrir et effacer l'excès des paroles dont ils sont coupables. Et c'est proprement à eux que l'Écriture dit : *En donnant ne causez point de tristesse par quelque mauvaise parole.* Et au même lieu : *Joignez la parole à l'aumône;* c'est à dire : Donnez l'aumône par esprit de charité, et ne refusez pas vos paroles par humilité.

Il y en a d'autres qui ne veulent pas assister de leurs biens leurs frères, quand ils le peuvent; mais se contentent de les consoler de flatteuses et douces paroles. Saint Jacques reprend fortement ces sortes de gens, lorsqu'il dit : *Si un de vos frères ou de vos soeurs n'a point de quoi se vêtir, et qu'il manque de ce qui lui est nécessaire chaque jour pour vivre; et que quelqu'un d'entre vous lui dise : Allez en paix; je vous souhaite de quoi vous couvrir et de quoi manger, sans lui donner néanmoins ce qui lui est nécessaire pour couvrir et nourrir son corps; à quoi cela vous servira-t-il ?* L'apôtre saint Jean donne aussi cet avertissement à ses disciples : *Mes petits enfants, n'aimons pas de paroles ni de la langue; mais par oeuvres et en vérité.* Car notre dilection se doit toujours manifester, et par la douceur de nos paroles, et par l'effet de nos libéralisés.

Ceux qui donnent seront bien éloignés de concevoir quelque vanité de ce qu'ils donnent, s'ils ont soin de bien peser ces paroles que leur maître dit dans l'Évangile : *Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les habitations éternelles.* Car si c'est l'amitié des pauvres qui nous obtient cette habitation céleste, ceux qui donnent doivent se représenter qu'ils offrent plutôt des pressants à des protecteurs, que non pas des aumônes à des pauvres. C'est ci qui a fait dire à saint Paul : *Il faut que votre abondance supplée maintenant à leur pauvreté, afin que votre pauvreté soit un jour soulagée par leur abondance.* Car ces paroles nous donnent à entendre, que ceux que nous considérons maintenant comme pauvres et nécessiteux, nous paraîtront un jour très riches et très opulents; et que nous qui paraissions maintenant si riches, serons un jour très pauvres, si nous négligeons de donner à ceux qui sont en nécessité. Ainsi l'on peut dire de celui qui donne maintenant un secours temporel au pauvre qui cultive une bonne terre, qui lui rendra un jour avec abondance plus qu'il ne lui a confié. Il ne faut donc pas s'élever de vanité pour les aumônes que l'on donne, puisqu'en donnant au pauvre le riche fait en sorte qu'il ne sera pas lui-même au pauvre dans l'éternité.

Aussi le bienheureux Job nous voulant montrer quelle a été tout ensemble en lui et la miséricorde et l'humilité, a dit ici : *Si j'ai méprisé le passant pour être mal habillé; et le pauvre qui était nu; si ses côtes que j'ai convertis ne m'ont pas donné des bénédictions; si l'n'a pas été réchauffé par les toisons de mes brebis, dont je l'ai revêtu ? Comme s'il disait clairement : j'ai réprimé tout à la fois par la force de la dilection du prochain, et le vice de l'orgueil, et celui d'im-miséricorde, en le regardant avec humilité, et lui donnant avec miséricorde de quoi se couvrir.* Et en effet quiconque se préfère par un sentiment de vanité à celui à qui il donne, il fait plus de mal en s'enflant d'orgueil au dedans du cœur, qu'il se dépouille des biens intérieurs et véritables, lorsqu'en revêtant un pauvre qui était nu, il méprise et il devient d'autant plus pécheur qu'il n'était auparavant qu'il se croit meilleur que son prochain qui est pauvre. Car celui qui manque d'habit est moins pauvre, que celui qui manque d'humilité. C'est pourquoi quand nous voyons ceux qui sont de même nature que nous, avoir besoin des biens extérieurs, nous devons penser combien il y a de biens intérieurs qui nous manquent, afin de ne nous pas élever dans notre pensée au dessus des pauvres; puisque nous devons reconnaître que nous sommes nous-mêmes d'autant plus véritablement pauvres, que nous le sommes dans le fond du cœur.

Il y a aussi des personnes qui n'étendent point leur charité jusqu'à ceux qui leur sont inconnus; sur lesquels la familiarité a plus de pouvoir que la nature; et qui donnent à certains pauvres les choses dont ils ont besoin; non parce qu'ils sont hommes, mais parce qu'ils les connaissent. Et c'est à ces sortes de gens que le saint homme Job dit fort bien ici : *Si j'ai méprisé*

un passant pour être mal habillé. Car il fait assez voir que ce prochain qu'il assiste ne lui était nullement connu, en l'appelant un passant; et qu'ainsi la nature doit avoir plus de pouvoir sur une âme pleine de piété, que la familiarité et la connaissance. Quoi qu'à vrai dire, quiconque est dans l'indigence, en ce qu'il est homme ne peut pas nous être inconnu.

CHAPITRE 9

Que lorsqu'une personne puissante a quelque différend avec une autre moins considérable, il doit plutôt souffrir quelque tort dans ses intérêts, que de prendre tout l'avantage que lui peut donner son pouvoir, sur la faiblesse de celui avec qui il à à faire. Que l'on ne peut conserver l'union et la charité avec son prochain, sans être toujours prêt d'exercer la patience.

Si j'ai levé la main sur l'orphelin, lors même que je me voyais avoir le dessus dans la porte. C'était autrefois la coutume, que les anciens étaient assis sous les portes des villes, pour connaître des causes de ceux qui avaient quelques différends, afin que personne n'entrant sans être d'accord, dans un lieu où l'on devait vivre en paix et en union. C'est pourquoi le Seigneur dit par la bouche d'un prophète : *Etablissez le jugement dans la porte; entendant par la porte ce qui s'y faisait.* Car de même que l'on a coutume de dire : Le camp a combattu, à cause que ceux qui sont dans le camp combattent, ainsi l'on appelle *porte* le jugement que l'on avait accoutumé de rendre sous la porte. Le bienheureux Job se considère donc ici au-dessus des autres dans la porte, parce qu'il sait que sa cause serait toujours trouvée la meilleure devant un juste tribunal. Et comme il témoigne n'avoir pas levé la main sur le pupille, lors même qu'il se voyait supérieur à lui par le mérite de sa bonne cause, il nous donne un beau modèle de crainte et d'humilité, comme s'il disait en termes clairs : Je n'ai pas voulu prendre avec rigueur tous mes avantages contre le pupille, lors même que j'avais le dessus en justice.

Ainsi quand les personnes de piété plaident contre ceux qui sont moindres qu'eux, ils souffrent d'autant plus facilement le tort que l'on leur peut faire contre la justice, qu'ils appréhendent davantage qu'à leur occasion le pauvre n'en souffre quelqu'un, quelque léger qu'il puisse être. Ils n'ignorent pas que toute la justice des hommes n'est qu'injustice, si Dieu l'examine et la juge avec rigueur. C'est pourquoi ils se donnent bien garde d'exiger avec trop de sévérité, des personnes moindres qu'eux tout ce qui leur appartient, de crainte que la souveraine équité ne recherche aussi leurs actions avec une justice trop exacte. De sorte que pour être trouvés justes, dans le sévère examen que Dieu fera un jour de leur vie, ils veulent bien quelquefois souffrir que la justice humaine leur fasse quelque tort et quelque injustice.

Comme tout ce que le bienheureux Job rapporte ici de la sainteté et de l'excellence de ses vertus est admirable, et que d'ordinaire les hommes ont peine à croire des autres, le bien qu'ils ne savent point pratiquer, il fulmine ici une imprécation contre lui-même, dont il veut bien souffrir l'effet, s'il n'a pas accompli véritablement par ses actions tout ce qu'il leur a dit. Et il ajoute : *Je veux bien que mon épaule se démette et sorte de sa jointure; et avoir les bras rompus et les os brisés.* Parce que les principales actions du corps se font par le ministère du bras et de l'épaule, Job veut bien souffrir la peine de son mensonge dans ces parties-là, si tout ce qu'il a dit n'est véritable. Comme s'il disait plus clairement : Si je n'ai pas véritablement accompli par mes actions les choses que j'ai dit avoir faites, je veux bien perdre ces membres qui m'ont été donnés pour agir, et que je n'aurai pas employé utilement comme je devais.

Que si cette malédiction doit être prise en un sens spirituel, on peut dire que le bras signifie les bonnes oeuvres, et l'épaule qui joint le bras au corps, l'union des fidèles dans la bonne vie. D'où vient qu'un prophète considérant dans l'avenir cette union admirable, dans laquelle les peuples de l'Eglise universelle doivent servir Dieu, dit : *Ils le serviront comme s'ils n'étaient tous ensemble qu'une seule épaule.* Quand donc le saint homme Job dit : *Si j'ai levé la main sur le pupille, lors même que je me voyais avoir le dessus dans la porte;* il témoigne une patience merveilleuse, puisqu'il voulait bien souffrir un tort dans ce qui lui était dû légitimement, et qu'il pouvait exiger avec justice. Et s'il n'en a usé de la sorte, il dit : *Je veux bien que mon épaule se démette et sorte de sa jointure.* Parce que quiconque manque à garder la patience, ne peut pas longtemps conserver la concorde et l'union. Ainsi l'épaule sort de sa jointure, quand une personne ne pouvant supporter l'adversité, se divise de l'union qu'il avait avec les frères; et l'on peut dire que c'est comme un membre qui se sépare du corps, lorsque celui qui avait commencé à bien vivre, s'éloigne de la société de tous les justes.

Et en effet ce n'est que par la patience que la concorde se peut conserver. Car il arrive que tous les jours mille occasions dans la vie, qui font naître des sujets de désunion et de discorde entre les esprits; de sorte que si l'âme n'est préparée à supporter les choses qui la peinent et lui font contraires. Il est vrai de dire que l'épaule ne demeurera pas longtemps attachée au corps. C'est pour cela que l'Apôtre dit : *Portez les fardeaux des uns des autres; et ainsi vont accomplirez la loi de Jésus Christ.* Et la Vérité dit elle même : *Vous posséderez, vos âmes par votre patience.*

Après avoir dit que son épaule se démette, Job ajoute : *Et avoir les bras cassés et les os brisés.* Parce que de quelques vertus que nos actions soient soutenues elles tombent et perdent toute leur force, si l'on ne garde la patience par le lien de la charité; puisque l'on perd le mérite de tout le bien que l'on pratique si l'on ne souffre avec constance tout le mal que l'on nous fait. Car l'esprit qui est ému par l'ardeur de la colère, s'éloigne facilement de la dilection qu'il avait pour son prochain; et dès lorsqu'il est impuissant de supporter les injures qu'on lui fait à l'extérieur, il est bientôt rempli de ténèbres par la privation des lumières de la charité. De sorte qu'ayant perdu l'oeil de dilection du prochain, il ne sait plus, pour le dire ainsi, où mettre le pied de bonnes oeuvre. Mais l'épaule du saint homme Job est incapable de sortir de sa jointure, parce que sa dilection ne se peut jamais séparer de l'union et de la société de ses frères. Son bras ne saurait aussi jamais être rompu; parce que ses bonnes oeuvres sont toujours soutenues par la liaison de la charité.

Chapitre 10

Qu'on doit se dépouiller le coeur de tous les désirs du monde, pour se porter plus légèrement aux désirs de l'éternité. Quelle a été la frayeur de Job dans la vue du jugement à venir. Que lorsque les fléaux de Dieu nous corrigent, c'est une marque qu'il nous les envoie, parce qu'il nous aime, et non parce qu'il nous veut puni. Et que si nous avons peine à supporter la rigueur de ces châtiments qu'il nous envoie pour nous sauver, comment pourrions-nous un jour supporter la fureur de sa colère, s'il la déchargeait sur nous pour nous punir éternellement ?

Job marque ensuite dans quelle vue il a toujours pratiqué tant de bonnes oeuvres, et a eu tant de soin d'éviter toutes sortes de péchés, lorsqu'il ajoute : *Car j'ai toujours craint Dieu comme les flots de la mer qui se seraient élevés sur moi pour m'abîmer; et je n'ai pu supporter le poids et sa grandeur infinie.* Représentons-nous, si nous le pouvons, quelle a dû être sa crainte pour Dieu, par la considération de l'exemple terrible dont il se sert pour nous la marquer. Quand les flots de la mer s'irritent et s'élèvent jusques au point de menacer ceux qui naviguent, d'une mort prochaine, alors ils abandonnent absolument le soin de toutes les choses temporelles, et ils ne sont plus touchés d'aucun plaisir; ils jettent même dans la mer les biens, pour lesquels ils avaient entrepris de si longs voyages; tant l'amour et le désir de la vie leur rend tout le reste méprisable.

Ainsi craindre Dieu comme les flots d'une mer irritée, c'est mépriser tout ce qu'on possède en ce monde, dans le désir de la vraie vie. Car nous déchargeons le poids du vaisseau durant la tempête, lorsque nous dépouillons notre esprit des désirs terrestres qui l'accablent. Et comme ce vaisseau qui étant trop chargé était prêt de faire naufrage, demeure sur l'eau lorsqu'on le soulage; de même notre âme qui était comme accablée durant cette vie par les soins des choses du monde, s'élève d'autant plus légèrement au dessus des flots du siècle qu'elle est plus vide de soins et d'inquiétudes.

Il y a encore une autre chose à remarquer dans les tempêtes de la mer; savoir que lorsqu'elles commencent, les flots ne s'émouvent que peu à peu, et s'enflant ensuite de plus en plus s'ils s'élèvent enfin comme de grandes montagnes d'eau qui abîment ceux qui naviguent. Car c'est ainsi qu'a commencé cette grande et prodigieuse tempête qui doit un jour renverser tout l'univers. Elle marque maintenant ses premiers commencements par les guerres et les destructions des peuples, des villes et des états de la terre, comme par de petites ondes qui s'émouvent. Plus nous avançons vers la fin du monde, plus les flots des tribulations et des désastres s'enflent et grossissent. Et un jour tous les éléments étant ébranlés par des commotions extraordinaires, le Juge souverain viendra mettre fin à toutes choses, et les flots de cette tempête générale seront tellement enflés, qu'ils élèveront les âmes élues jusques dans le ciel. C'est pourquoi Dieu dit par la bouche d'un prophète : *Dans peu de temps je bouleverserai, non seulement la terre, mais aussi le ciel.* Et comme les saints se représentent sans cesse devant les yeux de l'esprit cette effroyable tempête du jugement général, ils appréhendent aussi sans cesse l'agitation de ces flots de la colère de Dieu, qui sont élevés sur leurs têtes, et prêts à les

abîmer et dans les peines et les tribulations présentes, ils voient par avance quelles seront celles qui les doivent suivre à la fin du monde.

Or c'est avec beaucoup de raison que Job ajoute ici : *Et je n'ai pu porter sa pesanteur.* Parce que qui considère attentivement le dernier jour, se le figure si épouvantable, qu'il ne craint pas seulement de le voir à la fin des siècles, mais même de se le représenter tel qu'il doit être. Et en effet, l'âme tremble de frayeur dans cette vue et en détournant les yeux de sa pensée, a peine d'envisager ce qu'elle prévoit être si terrible. Ainsi le saint homme Job dit ici : *Je n'ai pu porter sa pesanteur.* D'autant que quand il s'applique à la considération du jugement, et qu'il se veut représenter quelle sera la majesté redoutable de ce Juge souverain du monde, et la rigueur de cet examen sévère qu'il fera de chacun des hommes, il suit aussitôt de cette pensée, et rentre en lui-même tout épouvanté de l'aspect de cette image effroyable qu'il avait cherchée.

Cependant il faut remarquer que le bienheureux Job, qui raconte toutes ces choses de lui-même, était tout ensemble et loué de Dieu, et châtié de sa main. Si donc celui qui étant saisi d'une si extrême crainte dans la pensée de la rigueur des jugements de son Dieu, est néanmoins si rudement frappé de ses fléaux pour l'accroissement de ses mérites; combien plus sévèrement doivent être châtiés ceux qui les méprisent ? Comment les justes jugements de Dieu n'accablent-ils pas ceux qui ont le cœur élevé par les vains sentiments de l'orgueil qui les possède, puisque ceux-mêmes qui s'humilient sans cesse avec tant de crainte dans cette vue, en sont si fort ébranlés, au moins pour un temps ? Et comment celui qui ne fait point de cas de ces châtiments de Dieu, en pourra-t-il un jour supporter l'excessive pesanteur, plus que celui même qui avait soin de les considérer par avance avec un extrême crainte, en avait déjà en quelque sorte ressenti les corps ?

Nous devons donc extrêmement appréhender cet examen si sévère que Dieu fait de chacun de nous. Or il est constant que si nous nous corrigeons lorsqu'il nous frappe, c'est le châtiment d'un père, et non l'indignation d'un juge. C'est son amour qui nous corrige, et non sa rigueur qui nous punit. De sorte que l'on peut juger par les fléaux qu'il nous envoyé durant cette vie, quels seront un jour sur nous ses jugements éternels. Et nous devons considérer avec grand soin, comment on pourra supporter la fureur du Dieu qui réproûve, si l'on a tant de peine à supporter maintenant sa colère qui éprouve et qui purifie.

SUITE DU TRENTE-UNIEME CHAPITRE DU LIVRE DE JOB

24. *Je n'ai point mis ma force dans l'or, et je n'ai point dit à une masse de ce metal : Vous êtes ma confiance.*
25. *Je n'ai point établi ma joie dans mes grandes richesses et dans l'affluence des biens que ma main a amassé.*
26. *En regardant le soleil quand il brillait avec éclat, où la lune lorsqu'elle était claire;*
27. *Mon coeur ne s'est point flatté d'une joie secrète, et ma bouche n'a point baisé ma main.*
28. *Ce qui est commettre une très grande iniquité, et renoncer au Dieu souverain.*
29. *Je ne me suis réjoui de la ruine de celui qui me haïssait, et je n'ai point pris plaisir à le voir tomber dans le malheur.*
30. *Car je n'ai point abandonné ma bouche au péché de désirer avec malédiction d'avoir sa vie.*
31. *Les gens mêmes qui demeurent dans ma maison ne m'ont-ils pas dit : Qui me donnera de sa chair pour nous en rassasier ?*
32. *Je n'ai point souffert que les étrangers demeuraissent dehors sans logement, et ma porte leur a toujours été ouverte.*
33. *Je n'ai point caché mon péché, ainsi que l'homme fait d'ordinaire, et je n'ai point recelé en mon sein mon iniquité.*
34. *Je ne me suis point épouventé pour la multitude; je n'ai point été étonné du mépris qu'on a témoigné pour le prochain; j'ai gardé le silence, et ne suis point sorti hors de ma porte.*
35. *Qui me fera trouver un protecteur, afin que le Tout-puissant oit mon désir; que celui qui juge écrive lui-même le livre ?*
36. *Afin que je le porte sur mon épaule; et que le mettant autour de ma tête; je m'en fasse comme une couronne.*
37. *J'en prononcerai les paroles par chacune de mes démarches; et je l'offrirai comme au prince.*
38. *Si ma terre crie contre moi, et si ses sillons pleurent avec elle.*
39. *Si j'ai mangé ses fruits sans les payer; et si j'ai affligé l'âme de ses laboureurs.*
40. *Qu'il n'y croisse pour moi que des chardons au lieu de froment, et des épines au lieu d'orge.*

AVANT-PROPOS DU SAINT

Pourquoi Job rappelle dans sa mémoire le souvenir de ses bonnes oeuvres et de sa vertu; et que l'on n'est point véritablement vertueux, si l'on ne possède toutes les vertus.

Puisque l'Apôtre écrit à ses disciples : *Il ne m'est pas pénible, et il vous est très avantageux que je vous écrive encore les mêmes choses*; on ne doit s'ennuyer de m'entendre rapporter ici ce que j'ai déjà ci-devant dit plusieurs fois, que le saint homme Job ne parle de ses bonnes actions et de ses vertus, parmi les répréhensions de ses faux amis, et les fléaux douloureux dont Dieu affligeait sa chair, que pour élever son espoir et sa confiance, qu'il voyait s'affaiblir par tant de maux. Ces aigres censeurs l'avaient accusé de beaucoup de fautes; de sorte qu'ayant grand sujet de craindre que son coeur pressé de toutes parts, et de paroles injurieuses, et de douleurs très sensibles, ne tombât dans le désespoir, il soutient et fortifie son espérance par le souvenir des grandes actions de vertu, qu'il avait pratiquées durant le temps de sa tranquillité et de son bonheur; afin de ne pas se décourager et s'abattre entièrement, dans l'état de calamité et de misère où il se trouvait réduit.

Après avoir marqué les raisons qui ont porté cet homme admirable à parler de cette sorte, il ne reste qu'à examiner en particulier les vertus qu'il dit avoir exercées. Et il faut premièrement savoir que pour posséder véritablement une vertu, il est nécessaire d'être exempt de toute sorte de vices, puisque si l'on est encore sujet à quelqu'un, on ne peut pas se vanter avec vérité d'être solidement vertueux. Car une vertu est d'autant moindre et plus imparfaite, qu'elle est destituée des autres vertus. Ainsi on voit des personnes qui sont chastes mais qui aussi ne sont pas humbles; on en voit qui semblent humbles, mais qui ne sont pas miséricordieux; on en voit qui semblent humbles, mais qui ne sont pas miséricordieux; on en voit qui semblent miséricordieux, mais qui néanmoins ne sont point justes; on en voit qui semblent justes, mais qui mettent leur confiance en eux-mêmes plutôt qu'en Dieu. Or il est sans doute que la chasteté n'est point véritablement en un coeur qui manque d'humilité; parce que l'orgueil lui fait comme commettre une fornication spirituelle, lorsqu'étant tout possédé de son amour propre, il s'éloigne de celui qu'il doit à son Créateur. D'ailleurs l'humilité n'est point véritable si elle est destituée de miséricorde; puisqu'elle ne mérite nullement le nom d'humilité, lorsqu'elle ne compatit pas avec tendresse à la misère de son prochain. La miséricorde aussi n'est point véritable, si elle se détourne de l'équité de la justice, puisqu'étant capable de se souiller d'injustice, elle ne sait pas avoir pitié d'elle-même. Enfin la justice n'est point véritable, quand elle ne met point sa confiance en son Créateur, mais en soi-même, ou dans les autres choses créées; puisqu'en retirant son espoir de Dieu, on pervertit entièrement l'ordre principal de la justice.

Il est donc constant qu'une vertu, qui est destituée des autres vertus, ou n'est pas une vraie vertu, ou au moins est très imparfaite. Et pour parler selon le sentiment de quelques personnes, des quatre premières vertus, savoir la prudence, la tempérance, la force, la justice, chacune est d'autant plus parfaite en elle-même, qu'elle est plus étroitement unie aux autres; et si elles sont désunies entre elles, elles ne sont plus parfaites; puisque la prudence n'est point véritable, si elle n'est juste, tempérante et forte; que la tempérance n'est pas véritable, si elle n'est forte, juste, et prudente; que la force n'est pas véritable si elle n'est prudente, tempérante, et juste; que la justice n'est point véritable si elle n'est prudente, forte, et tempérante.

Or le saint homme Job nous fait bien connaître qu'il a possédé tout ensemble toutes ces vertus, lorsque les marquant chacune en particulier, il dit premièrement touchant celle de la pureté : *Si mon coeur s'est laissé surprendre à l'amour d'une femme*. Et pour faire voir que cette vertu a été accompagnée de la grâce de l'humilité, il dit peu après : *Si j'ai dédaigné d'entrer en jugement avec mon serviteur et ma servante*. Il montre ensuite que la miséricorde n'a pas été moindre en lui que l'humilité, lorsqu'il ajoute : *Si j'ai refusé aux pauvres ce qu'ils demandaient*. Il témoigne aussi que ce sentiment de miséricorde et de piété tirait son origine de la racine de la justice, en disant un peu auparavant : *Si j'ai marché avec vanité, et si mon pied a couru vers l'iniquité et la fraude*. Et enfin voulant marquer avec quelle crainte et quelle circonspection il s'est conduit en toutes choses, il dit en ce même chapitre : *Car j'ai toujours craint le Seigneur, comme les flots de la mer qui seraient élevés sur moi*. Que si d'ailleurs étant en prospérité et dans une pleine affluence des biens de la terre, il eût mis sa confiance, il eût été vrai de dire qu'il n'était pas juste : mais il paraît bien visiblement que ce saint homme ne l'établissait pas en soi-même, puis qu'il a dit ci-devant : *Je n'attends point de secours de moi-même*.

LIVRE 21
CHAPITRE 1

Que l'on s'éloigne d'autant plus de Dieu, que l'on s'attache davantage aux choses meubles et passagères. Que les saints bien loin de mettre leur joie dans l'abondance des biens de la terre, l'ont considérée comme un poids qui pouvait retarder la légèreté de leur course vers le ciel; ce qui les a portés à en faire part aux pauvres. Et que pour conserver un parfait recueillement d'âme, il faut empêcher nos sens de se répandre trop librement sur les objets extérieurs.

Il ne reste donc plus au saint homme Job, qu'à apprendre avec quel esprit il possédait les richesses; et c'est ce qu'il fait, lorsqu'il dit ici : *Je n'ai point mis ma force dans l'or, et je n'ai point dit à une masse de ce métal : Vous êtes ma confiance.* Job ne mettant son espérance, sa joie et son plaisir, que dans la seule grâce de son Créateur, peut dire avec vérité qu'il n'a péché, ni pour la quantité de l'or, ni pour sa beauté, et son éclat. C'eût été désespérer de son Créateur, que d'espérer en la créature. Ce riche malheureux dont il est parlé ainsi dans l'Evangile, avait mis son espoir dans les choses incertaines et périssables, lorsqu'il disait : *Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour beaucoup d'années; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère.* Mais une voix lui vient du ciel le reprit aussitôt sévèrement de ces pensées d'avarice, en lui disant : *Insensé que tu es, on s'en va te redemander ton âme cette nuit même; et pour qui sera ce que tu as amassé ?* Ce misérable qui espérait jouir si longtemps de l'affluence de ses biens, fut enlevé du monde cette même nuit; et celui qui étendait si loin dans l'avenir sa prévoyance, ne pût pas même voir, le jour suivant.

En effet vouloir mettre son espoir et sa confiance dans les choses passagères, c'est comme établir un fondement dans une eau courante. Car toutes choses passent en la présence de celui qui demeure éternellement immuable. De sorte que c'est s'éloigner de Dieu, qui est toujours ferme et stable, que de s'attacher aux choses mutables et passagères. Qui est-ce qui étant entraîné par le courant impétueux d'une eau rapide, peut demeurer ferme ? Si donc on ne veut pas couler vers les choses basses, il faut nécessairement fuir tout ce qui coule, de crainte que ce que nous aimons ne nous attire par force à ce que nous haïssons et que nous voudrions éviter. Car en s'attachant aux biens passagers on est poussé en dépit de soi vers le néant, où tendent sans cesse les biens auxquels on s'attache. Il faut donc premièrement prendre bien garde de ne point aimer les biens temporels, et ensuite de ne point mettre sa confiance dans les choses mêmes que Dieu nous accorde; non pour notre plaisir, mais pour notre simple usage; puisque l'âme ne peut plus maintenir sa fermeté dès lorsqu'elle s'attache et se lie aux choses mutables et passagères. Le courant de l'eau de la vie présente entraîne tous ceux qu'il enlève, et il faut être bien fort pour se tenir ferme contre le courant d'une eau rapide, qui nous emporte avec impétuosité.

Il y en a plusieurs qui à la vérité ne mettent pas leur espoir et leur confiance dans les choses passagères de ce monde; mais lorsqu'ils ont en abondance celles qui sont nécessaires à l'usage de la vie présente, ils en ressentent dans l'âme une joie secrète. Or il est certain que l'on a d'autant moins de douleur de la privation des biens éternels, que l'on a plus de joie de la possession des temporels; comme, au contraire l'on est d'autant moins touché du manquement des biens temporels, que l'on attend avec plus de désir et de certitude les biens éternels. C'est cette malheureuse joie que produit ordinairement l'abondance des biens de la terre, dont le saint homme Job témoigne n'avoir pas été touché lorsqu'il dit : *Je n'ai point mis ma joie dans mes grandes richesses, et dans l'affluence des biens que main a amassés.* Les saints ne pouvant encore durant le temps malheureux de cet exil, contempler les beautés de leur Créateur, comme ils le souhaitent, considèrent toute cette affluence des biens de la vie présente comme une indigence véritable; parce que rien hors de Dieu ne peut satisfaire une âme, qui cherche Dieu véritablement, et même souvent son abondance même lui est à charge, et elle ne peut supporter qu'avec grande peine ce fardeau des biens du monde, qui ne fait que retarder par sa pesanteur la légèreté de sa course vers l'éternelle patrie. C'est ce qui porte les saints à partager ces biens terrestres si librement avec les pauvres, afin qu'en même temps que l'indigent reçoit ce qu'il n'a pas, le riche se décharge de ce qu'il a de trop; et qu'ainsi celui qui est avec lui dans le chemin de cette vie, n'y marche pas vide et destitué de tout, et qu'il ne soit pas retardé lui-même pour y être trop chargé. De sorte que les élus ne se réjouissent nullement dans l'abondance des biens de la terre, parce que l'amour de l'héritage céleste qui les anime, les leur fait répandre par de pieuses largesses, ou tout-à-fait abandonner par un généreux et saint mépris.

En regardant le soleil quand il brillait avec éclat, ou la lune qu'elle était claire, mon coeur ne s'est point réjoui en secret, et ma bouche n'a point baisé ma main; ce qui est commettre une très

grande iniquité; et renoncer au Dieu souverain. Il est certain que ces grands luminaires que Dieu a créés pour l'utilité des hommes, sont appelés la milice du ciel, selon ces paroles que dit l'Écriture, pour marquer le culte idolâtre de quelques peuples : *Ils adoraient toute la malice du ciel.* Or comme l'on peut regarder en deux manières différentes, le soleil et la lune, savoir pour l'usage, ou pour la vénération, Job témoigne ici qu'il n'a jamais regardé le soleil ni la lune, dans la vue que les regardaient ceux qui leur rendaient quelque culte et quelque honneur comme à des divinités; que son cœur n'a point ressenti de joie criminelle à cet aspect; et qu'il n'a point baisé sa main, qui est un témoignage de vénération et de respect. Et il dit que s'il l'avait fait, il aurait commis une très grande iniquité, et renoncé à son Créateur.

Mais après avoir raconté de si grandes actions de vertu qu'il avait pratiquées, il semble que ce soit peu dire de lui, que de n'avoir pas adoré ni le soleil, ni la lune. C'est pourquoi nous avons grand sujet de croire qu'ensuite de ce qu'il nous a marqué qu'il n'avait pas mis sa confiance dans l'or, ni sa joie et son bonheur dans les richesses; il s'élève à des choses encore plus sublimes; afin de nous donner des instructions d'autant plus utiles, qu'il nous apprend des choses plus particulières qui le regardent. Il dit donc : *En regardant le soleil quand il brillait avec éclat, et la lune quand elle était claire, mon cœur ne s'est point réjoui en secret.* Regarder en ce lieu, signifie considérer avec désir. Ce qui a fait dire à David : *Que le Seigneur ne m'exauce pas, si j'ai regardé l'iniquité dans mon cœur.* Or l'on n'aurait pas à la bouche cette iniquité, si on ne la concevait premièrement dans son cœur. Mais il y a bien de la différence entre regarder les choses pour en juger, ou les regarder avec désir. Quand le bienheureux Job dit qu'il n'a pas regardé le soleil dans son éclat, et la lune dans sa clarté, il nous veut marquer qu'il n'a pas porté ses désirs sur la beauté de la lumière présente. Comme si après avoir parlé de son mépris pour l'affluence des biens de la terre y il ajoute ici en termes plus clairs : non seulement je n'ai pas mis mon plaisir dans l'or; mais je n'ai pas même mis ma joie dans l'éclat de la lumière corporelle.

Et en effet les saints méprisant tous les plaisirs de cette vie dans le sentiment qu'ils ont pour la douceur de la lumière intérieure, ils détournent leurs yeux de la lumière extérieure et corporelle, comme ils feraient des ténèbres; et ils travaillent secrètement en eux-mêmes, avec toute la contention qui leur est possible, pour ne point se laisser charmer à la beauté de cette lumière qui brille au dehors, Car si l'on s'attache d'un amour inconsidéré à cette lumière visible, le cœur devient bientôt aveugle et incapable de voir la lumière qui est invisible; parce que plus l'âme se répand à l'extérieur, moins elle est capable de la contemplation intérieure. C'est pourquoi tous ceux qui agissent avec prudence pour leur salut, ont un soin continuel de rentrer en eux-mêmes par un secret recueillement, de crainte que leurs sens corporels ne les emportent trop licencieusement aux objets extérieurs; sachant qu'ils conserveront d'autant plus parfaitement leur âme dans son intégrité et sa pureté, qu'ils se répandront moins dans les choses qui sont au dehors.

Le prophète Jérémie avait comme renfermé son âme avec grand soin dans la considération de soi-même, lorsque fuyant la dissipation d'une vie extérieure, il disait à Dieu : *Vous savez que je n'ai point souhaité le jour de l'homme.* Or ce que Jérémie dit ici de soi, Job le dit aussi en d'autres termes, lorsqu'il témoigne qu'en regardant le soleil quand il brillait avec éclat, et la lune quand elle était claire, il n'en a point eu de fausse joie dans le fond du cœur; n'étant pas possible qu'il mît son plaisir en des choses qu'il ne regardait pas avec attache et avec désir.

CHAPITRE 2

Qu'on ne doit point mettre sa confiance en son esprit propre; et que les lumières que nous recevons de Dieu, nous engagent à faire davantage pour notre salut.

Que si nous voulons pénétrer dans les sens mystiques et allégoriques de ces choses, que nous venons de traiter selon la vérité simple de l'histoire, il faut entendre par l'or, les beaux esprits et les entendements qui sont éclairés; et par une masse d'or affiné, l'âme humaine, qui étant épurée par le feu de l'amour divin, conserve par un continuel renouvellement son éclat et sa beauté. Car l'âme qui commence à se porter aux choses du ciel par de saints désirs, n'a garde de vieillir dans le relâchement et la paresse. C'est pour cela que l'Apôtre dit : *Renouvelez-vous dans l'intérieur de votre âme;* et que David après être arrivé au comble de la perfection, disait comme s'il n'eue encore fait que commencer : *J'ai dit : C'est maintenant que j'ai commencé;* parce que pour ne point déchoir de la vertu à laquelle nous sommes arrivés, il est nécessaire que nous nous persuadions tous les jours que nous ne faisons que de commencer.

Et ce n'est point une chose hors de raison, que de dire que l'or signifie l'entendement; puisque de même que dans les parures l'or sert comme de fondement, pour porter les pierreries que l'on y enchâsse; ainsi les esprits des saints les plus éclairés, s'abaissent humblement sous les dons de Dieu, et reçoivent ainsi toutes les différentes grâces que sa libéralité répand sur eux. Et en effet, si la sagesse n'avait quelque ressemblance avec l'or, le sage Salomon n'aurait pas dit : *La sagesse cachée et le trésor qui est invisible, sont deux choses également inutiles.*

Or les saints ne mettent point leur force dans l'or; parce que quelque bel esprit qu'ils aient, ils se persuadent qu'ils ne sont rien par eux-mêmes; et quoi qu'ils puissent pénétrer dans la connaissance de toutes les choses du monde, ils aiment bien mieux se connaître eux-mêmes préféablement à tout le reste; à l'exemple du soleil qui commence par éclairer le lieu où il paraît, puis il étend ses lumières sur les autres choses à mesure qu'il s'avance. Car ils craignent que si ne s'appliquant qu'à la connaissance d'autrui ils demeureraient dans l'ignorance de ce qu'ils sont, les rayons de leurs lumières ne devinssent obscurs dans la source même dont ils partent. Ainsi employant toute la force de leur esprit à connaître leurs propres faiblesses, cette connaissance les rend plus forts. Et c'est en ce sens qu'il est vrai de dire que l'on ne met point sa force dans l'or, lorsque l'on n'établit point sa confiance dans son propre esprit. Ce que Salomon nous marque clairement par ces paroles : *Mettez de tout votre coeur votre confiance dans le Seigneur, et ne vous appuyés point sur votre prudence.* Lors donc que Job parle ainsi : *Je n'ai point mit ma force dans l'or, et je n'ai point dit a une masse de ce metal : vous êtes ma confiance.* C'est comme s'il disait en termes plus clairs : Je n'attribue point à mes propres lumières les vérités que je connais, ni à la force de mon âme le bien que je puis avoir fait.

Le saint homme Job nous marque encore plus particulièrement l'humilité de son coeur, lorsqu'il ajoute : *Je n'ai point mis ma joie dans mes grandes richesses, et dans l'affluence des biens que ma main a amassé.* Qu'entendons-nous ici par les richesses, sinon les abondantes lumières et les grandes connaissances qui se présentent à celui qui les cherche, lorsque l'intelligence du prédicateur qui explique l'Écriture les lui découvre ? Car ce sont ces richesses de la sagesse que Salomon avait en vue, lorsqu'il disait : *La couronne des sages est leur richesse.* Et pour faire voir que par cette richesse, il n'entendait pas l'amas d'un metal terrestre, mais la prudence; il ajoute par l'opposition de son contraire : *La sottise des fous est imprudence.* Et en effet si par la couronne des sages il eût voulu entendre les richesses de la terre, il eût sans doute appelé la sottise des fous, pauvreté plutôt qu'imprudence. Et ainsi en appelant la sottise des fous, imprudence, il marque assez que par les richesses des sages il a voulu entendre la prudence. Saint Paul considérant en soi-même ces richesses de connaissance, et voulant humilier les lumières par la considération de faiblesse de notre nature dit : *Nous portons ce trésor en de fragiles vases de terre.* Nous trouvons donc en nous de grandes richesses, lorsque nous recevons de grandes lumières d'intelligence, dans la méditation des Écritures divines, et que nous y découvrons plusieurs sens différents, mais qui ne sont nullement contraires les uns aux autres.

Mais le sujet d'une véritable et solide joie ne doit pas être de connaître beaucoup et de grandes vérités dans l'Écriture; mais seulement de suivre et de garder religieusement celles qui nous sont connues. Et celui-là entend bien les choses, qui par son intelligence connaît celles qu'il doit pratiquer. Car nous sommes d'autant plus étroitement obligés à faire du bien, que nos lumières s'étendent plus loin, selon ces paroles de la vérité dans son Évangile : *On redemandera beaucoup à celui à qui on aura donné beaucoup; et on fera rendre un plus grand compte, à celui à qui on aura confié plus de choses.* Considérons donc ici l'intelligence comme un argent qui nous a été prêté; et que nous sommes d'autant plus redevables de bonnes oeuvres, que l'on nous a plus confié de lumières. Mais il n'arrive que trop souvent, que lorsque nous voulons comme prêter à usure à nos auditeurs cet argent d'intelligence que nous avons reçu de Dieu, nous le perdons malheureusement, si nous n'avons soin de le distribuer avec beaucoup de circonspection et de prudence.

Il ne faut pas sur ce sujet laisser passer sans réflexion, ce que nous lisons dans le livre des Rois d'un des enfants des prophètes, qui coupant des arbres sur le rivage du Jourdain, laissa tomber dans l'eau le fer de sa cognée qui s'était démanché. Car le fer de la cognée joint à son manche, figure le don d'intelligence dans le coeur; et s'en servir à couper du bois, n'est autre chose que reprendre ceux qui vivent mal. Or si l'on y agit avec nonchalance, et si l'on n'a pas soin d'éviter qu'il ne se glisse de la vaine gloire dans cette sagesse que l'on a reçue; l'on peut dire que le fer de notre cognée tombe dans l'eau, et qu'il se perd, parce que notre intention s'émousse et s'évanouit par la négligence et le relâchement de nos actions. Cependant cette intelligence ne nous avait été donnée, qu'à condition que nous la reporterions devant Dieu, de la libéralité duquel nous la tenons, avec un profit de bonnes oeuvres. C'est pourquoi ce fils d'un prophète qui avait

perdu le fer de la cognée s'écriait avec douleur : *Hélas, hélas, hélas, mon Seigneur, je l'avais empruntée.*

Car les élus ont cela de propre, qu'aussitôt qu'ils voient que la vaine gloire se veut secrètement glisser dans la science qu'ils possèdent, ils rentrent en eux-mêmes, et ils purifient aux yeux du souverain Juge par des larmes de componction, tout ce qu'ils y trouvent de défectueux et condamnable, et ils ne se contentent pas de voir dans leurs pleurs les fautes qu'ils ont commises; ils y regardent encore le bien dont ils avaient du payer tous les dons qu'ils ont reçus; se considérant d'autant plus grands pécheurs, qu'ils se reconnaissent plus redevables, pour tous les biens qu'ils ont négligé de pratiquer, lors qu'ils le pouvaient. C'est donc avec beaucoup de raison que celui qui avait perdu le fer de sa cognée, disait dans l'Écriture : *Hélas, hélas, hélas, mon Seigneur, je l'avais emprunté.* Comme s'il disait en termes plus clairs : J'ai perdu par ma lâcheté et ma négligence, ce que j'avais reçu de la grâce du Créateur, avec condition de le lui rendre par mes bonnes oeuvres.

Mais comme Dieu n'abandonne jamais celui qui reconnaît avec humilité ses péchés, Elisée étant arrivé en ce lieu, jeta le manche de bois dans l'eau, qui attira aussitôt sur la surface, le fer de la cognée qui était tombé au fond. Ce qui nous figure que lorsque le Rédempteur jette sur nous les regards favorables de sa grâce, il humilie le coeur du pécheur, et rend la lumière de l'intelligence à celui qui l'avait perdue. Il jette le bois de la cognée dans l'eau, et il en retire le fer; parce qu'il afflige l'âme, et qu'il la rétablit dans ses connaissances. D'où vient qu'il est dit dans une autre version, qu'il rompit le manche le bois de la cognée, qu'il le jeta dans l'eau, et qu'ainsi il en retira le fer. Car rompre ce bois, c'est briser le coeur lorsqu'il s'élève, et le jeter dans l'eau, c'est l'humilier dans la connaissance de son infirmité et de sa bassesse. Et aussitôt le fer revient au-dessus de l'eau; parce qu'ainsi notre intelligence rentre dans l'usage de ses lumières.

Comme donc il est si difficile de conserver ce rare don d'intelligence quand on la reçoit, puisqu'il faut avoir un extrême soin, et de ne pas le laisser languir dans l'oisiveté, et aussi d'empêcher que dans l'exercice des actions il ne s'emporte dans un élèvement vicieux, les saints ne se réjouissent pas, lors qu'ils connaissent le bien qu'ils font, mais seulement lorsqu'ils font le bien qu'ils ont connu devoir faire. De sorte qu'encore qu'ils ressentent de la joie dans la connaissance des faveurs que leur Créateur répand sur eux, ils considèrent néanmoins avec frayeur l'obligation qu'ils ont de faire le bien de crainte de ne pas rendre par leurs bonnes oeuvres ce qui leur a été prêté de lumière et de connaissance. Et en effet c'est être insensé que de se réjouir lorsqu'on emprunte de l'argent sans considérer dans l'avenir le terme auquel on est obligé de le rendre; et la prévoyance de ce temps de paiement doit modérer la joie que nous avons de recevoir ce qu'on nous prête. Comme donc les justes ne se flattent point d'une joie pleine d'assurance dans la connaissance qu'ils ont des choses, ils peuvent dire avec le bienheureux Job : *Si j'ai mis ma joie dans mes grandes richesses, et dans l'affluence des biens que ma main a amassés.* Comme s'ils disaient en d'autres termes : Nous ne sommes pas crus riches en justice, et en sainteté, pour avoir connu toutes les choses que nous devons faire; et ces lumières d'intelligence ne nous ont point élevé le coeur; parce que la considération des devoirs auxquels nous engageant ces connaissances, a réprimé son élévation.

CHAPITRE 3

Qu'encore que nous devons être plus touchés de crainte pour les péchés, que nous avons commis, ou le bien que nous avons omis à faire, que de joie et d'assurance pour le peu de bien que nous avons pratiqué. Il est néanmoins quelquefois utile de rappeler dans notre mémoire le souvenir de nos bonnes oeuvres pour nous fortifier contre le désespoir.

Souvent il arrive que lorsqu'on reçoit de Dieu la connaissance de quelque chose sublime, la sollicitude et la crainte dont l'âme se trouve remplie, l'empêche de s'élever et la retient dans l'humilité; mais quand l'on commence d'accomplir par ses actions les grandes choses qu'on a connues, il n'arrive que trop souvent qu'on tombe dans la vaine gloire, par ces mêmes pas que l'on fait comme hors de soi; et que l'on tire de ses bonnes oeuvres un sujet de s'élever au-dessus des autres. Mais comme l'or de l'intelligence, si l'on peut parler ainsi, n'a point enflé d'orgueil le saint homme Job; aussi la lumière des grandes actions de vertu qu'il a pratiquées, ne l'a point élevé de vanité aux yeux des hommes. C'est pourquoi il est fort bien dit ensuite : *Je n'ai point regardé le soleil, lorsqu'il brillait avec éclat.* L'éclat des rayons du soleil nous figure la manifestation des bonnes oeuvres, selon qu'il est écrit : *Que votre lumière luise devant les*

hommes, afin qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. Et ailleurs : *Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées.* L'éclat du soleil dont Job parle ici, signifie la même chose que les lampes allumées de l'Évangile. Ainsi quand une bonne oeuvre répand son éclat au milieu d'un peuple infidèle c'est une lampe qui luit durant la nuit; mais quand elle brille dans l'Église, c'est comme un soleil qui éclaire durant le jour. Ou bien si cette bonne oeuvre n'a d'autre effet, que de causer de l'admiration dans l'esprit des méchants qui en sont témoins, c'est une lampe qui luit seulement au milieu des ténèbres d'une nuit obscure; mais si elle est si pure et si éclatante, qu'elle attire l'estime et l'admiration des plus saints et des plus parfaits, c'est un soleil qui brille et forme un jour lumineux. L'on peut aussi dire, que quand les bonnes oeuvres répandent le vif éclat de leurs rayons sur le corps de la vie active, c'est une manière de lampe qui luit comme dans un vase de terre, et que quand par une sublime vertu de l'âme, elle s'élève dans la contemplation des choses célestes, c'est une lumière qui vient du ciel, ainsi que celle du soleil.

Le bienheureux Job après avoir rapporté les actions d'hospitalité et de miséricorde, qu'il avait autrefois exercées envers le prochain, et qu'il considérait encore d'autant moins excellentes, qu'elles ne s'accomplissaient que par le ministère du corps, il jette ici les yeux de sa considération sur ses vertus spirituelles, et rappelle dans sa mémoire les hautes perfections de son âme; et c'est proprement la lumière de ses bons exemples qu'il répand de toutes parts, qu'il appelle ici un soleil.

Il y a des gens qui oublient tous leurs péchés aussitôt qu'ils font quelque bien; qui ne portent leurs regards que sur leurs bonnes actions; et qui croient d'autant plus facilement être des saints que parmi quelques oeuvres de piété, ils effacent de leur mémoire le souvenir des iniquités, dans lesquelles ils sont peut être encore engagés. Mais s'ils pesaient attentivement quelle est la sévérité du souverain Juge, ils seraient plus touchés de crainte pour les péchés qu'ils ont commis, que de joie pour le peu de bien qu'ils ont pu faire. Ils considéreraient plutôt les choses où ils manquent; et à quoi ils sont obligés, que celles donc ils s'acquittent, qui ne sont que la moindre partie de ce qu'ils doivent. Car un débiteur n'est pas quitte pour payer une grande somme; mais seulement lors qu'il paye tout ce qu'il doit; et l'on ne remporte pas le prix de la course, pour avoir fourni avec grande vitesse la plus grande partie de la carrière, si lorsqu'on est prêt d'arriver au bout, l'on manque de force et d'haleine, pour pouvoir achever ce qui en reste; et il ne sert de rien aux voyageurs qui ont dessein d'arriver en de certains lieux d'avoir fait pour cela un long chemin, s'ils s'arrêtent, et n'ont pas le courage d'aller plus avant.

Ceux qui cherchent la vie éternelle, sont comme des voyageurs qui marchent tous les jours dans le chemin de cette vie pour s'avancer vers leur pays. Mais que nous servira d'avoir déjà fait un grand chemin sur cette route céleste, si nous ne nous efforçons pas d'achever ce qui nous en reste, pour arriver à la fin de cet important voyage ? Nous devons donc, à l'exemple des voyageurs, ne plus penser au chemin que nous avons fait, et jeter seulement les yeux sur celui qui nous reste à faire, afin que ce chemin qui nous faisait peur en le regardant comme futur, se trouve insensiblement passé. Ainsi il faut bien plus considérer quelles sont les bonnes œuvres que nous n'avons pas encore accomplies, que celles que nous nous souvenons avec joie d'avoir pratiquées. Mais la faiblesse et la dépravation de notre nature à cela de propre, qu'elle aime mieux envisager ce qui lui plaît, que ce qui lui déplaît en soi-même. Car les yeux de notre âme qui sont malades, fuyant la peine de pénétrer dans la considération de son intérieur, ne se portent qu'à des vues agréables dans lesquelles ils se puissent reposer avec plaisir comme sur un lit mou et délicieux. De sorte qu'elle fait seulement réflexion sur l'avantage qu'elle a d'avoir fait du bien, et elle n'en fait aucune sur le désavantage qu'elle souffre d'avoir négligé d'en faire.

Les élus mêmes sont quelquefois exposés à de semblables tentations. Souvent les bonnes oeuvres qu'ils ont pratiquées leur reviennent en l'esprit, et les remplissent d'une joie pernicieuse et d'une fausse sécurité. Mais s'ils sont du nombre des vrais élus, ils détournent soigneusement les yeux de leurs coeurs des sujets qui pourraient faire naître une secrète complaisance en eux-mêmes; ils répriment fortement toute la joie que le bien qu'ils ont fait leur peut inspirer; ils vont rechercher un salutaire sujet de tristesse dans des mêmes biens, qu'ils reconnaissent avoir négligés de pratiquer. Ils le regardent comme des indignes; et cependant qu'ils font briller aux yeux de tout le monde les exemples de leur vertu, ils sont presque les seuls qui ne la voient point.

C'est pour cela que saint Paul dédaignant de jeter les yeux sur le bien qu'il avait fait, et ne pas pensant qu'à ce qui lui en restait à faire à l'avenir, dit à ses disciples : *Je ne pense point encore avoir atteint où je tends.* Et pour se pouvoir humilier davantage dans les saintes actions qu'il pratiquait, il s'étudie de porter les réflexions de son esprit sur les maux qu'il avait commis dans sa vie passée, lors qu'il dit ailleurs : *Moi qui étais autrefois un blasphémateur, un*

LIVRE 21

persécuteur, et un outrageux ennemi de son Eglise. Que s'il dit dans une autre épître qu'il adresse à ce même disciple : *J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi;* il fait remarquer qu'il ne le dit que dans le temps auquel il prévoyait qu'il devait bientôt mourir. Car il avait dit immédiatement avant ces paroles : *Pour moi je suis comme une victime qui a déjà reçu l'aspersion pour être sacrifiée, et le temps de mon départ s'approche.* Ainsi il ne rappelle dans son esprit le souvenir de sa vertu, que lorsqu'il prévoit qu'il ne lui restait presque plus de temps pour la pouvoir pratiquer.

Et en effet autant que nous devons durant cette vie éloigner de notre mémoire la pensée de nos bonnes oeuvres, de peur qu'elle ne nous élève vainement le coeur; autant nous est-il souvent utile à l'heure de notre mort d'en rappeler le souvenir dans notre esprit, afin de ranimer notre confiance, et nous fortifier contre la crainte immodérée et le désespoir. Que si écrivant aux Corinthiens, saint Paul fait un long dénombrement du bien qu'il a fait, ce n'est pas par esprit d'ostentation et de vanité, mais par le désir de les confirmer dans la vertu. Et il fait voir clairement qu'il ne regardait pas en lui ces biens pour lui-même, lorsqu'après leur avoir découvert ses infirmités et ses misères, il leur dit : Je sens de la satisfaction et de la joie dans mes faiblesses. Ainsi afin d'instruire ses disciples, il rapporte beaucoup de grandes choses à son avantage; et pour le conserver dans l'humilité, il jette les yeux de sa considération plutôt sur ses faiblesses que sur ses vertus.

Car les saints ont cela de propre, qu'ils voient bien les bonnes oeuvres qu'ils pratiquent; mais ils ne les ont pas plutôt pratiquées, qu'ils en détournent les yeux de leur âme. C'est pourquoi le bienheureux Job dit ici : *Je n'ai point regardé le soleil lorsqu'il brillait avec éclat;* comme s'il disait clairement : Je n'ai pas considéré avec des yeux pleins de vanité mes actions les plus vertueuses, lors même qu'elles répandaient sur tout le monde la lumière de leurs bons exemples; parce que la crainte d'en concevoir de l'orgueil, m'en a fait détourner la vue.

CHAPITRE 4

Que comme les vertus des saints nous sont très utiles, en ce qu'ils nous portent à les imiter; nous en pouvons faire un mauvais usage, si nous y sommes excités par le désir des louanges que nous voyons qu'on leur donne. Que les uns tirent vanité de leurs propres lumières, d'autres de leurs actions de vertu, et d'autres des honneurs qu'ils reçoivent de la part des hommes. Et que Dieu permet quelquefois que l'on médise de nous pour nous humilier; lorsqu'il nous voit exposés à la vanité que les louanges inspirent.

Ni la lune lorsqu'elle était claire. Ce n'est pas sans raison qu'après l'éclat du soleil il est ici parlé de la clarté de la lune; puisque les bonnes actions sont suivies de la réputation qui rend notre nom célèbre, au milieu de la nuit de la vie présente. Et en effet comme la lune reçoit sa clarté de la lumière du soleil; de même la réputation tire sa force des actions de vertu; et les applaudissements et les louanges sont comme des rayons de lumière qu'elle répand. La lune convient encore à la bonne réputation, en ce qu'ainsi que sa lumière éclaire les voyageurs qui marchent durant la nuit; de même l'éclat de gloire et de louange qui rejailit de la vie d'autrui, illumine tous ceux qui en sont témoins, et les porte à l'exercice des bonnes oeuvres. Et cette réputation est comme une lumière d'exemple qui est présentée aux yeux de ceux qui marchent dans le chemin de la vie présente.

Mais il arrive quelquefois que les désirs de bien faire qu'excitent en nous les bons exemples et la réputation des personnes de piété, ne sont pas bien purs; et que les âmes faibles apprenant les grandes actions des autres, sont souvent portées à bien faire, plutôt par un désir de louange, que par un pur amour de la vertu. Or chacun sait que comme c'est le propre du soleil d'embraser et de dessécher tout ce qu'il touche; de même celui de la lune est bien d'échauffer, mais en même temps de rendre humides les biens de la terre qu'elle éclaire. Il y en a donc qui sont portés à faire de bonnes oeuvres par un pur désir de vertu, que leur inspire l'amour de Dieu; et d'autres par un vain amour de louanges. Quand nous sommes portés au bien par la pure affection du bien même, nous sommes comme desséchés de l'humidité des vices par la chaleur du soleil; mais quand c'est l'amour des louanges qui nous porte à faire le bien, ce désir d'estime et de réputation est comme une lune, qui nous frappant de ses rayons, nous excite, et en même temps nous relâche et nous affaiblit; qui nous pousse à pratiquer de bonnes oeuvres, et qui en même temps nous retient par les applaudissements et les louanges.

Souvent néanmoins les bons exemples d'autrui sont très utiles pour nous porter à bien vivre; et quand nous savons recevoir avec un esprit humble, l'impression salutaire que fait en notre âme la réputation d'un homme de bien, cela nous sert, ou pour accroître le bien qui se rencontre dans nous, ou pour changer en bien le mal qui s'y trouve. De sorte que quand nous sommes illuminés de l'éclat qui rejaillit de la bonne vie de notre prochain, notre âme qui s'avance sans cesse dans le chemin de la vertu, forme ses pas spirituels comme à la clarté de la lune. Mais si d'une part nous tirons de grands avantages des bons exemples de notre prochain; il est vrai aussi d'autre part, que si nous brûlons du désir d'attirer les mêmes louanges, nous perdons tout le mérite de notre vertu; parce que quand nous mettons notre joie dans ces choses extérieures, que nous souhaitons d'obtenir, nous oublions aisément les intérieures, auxquelles nous aspirions dans le fond du coeur.

Parce donc que le saint homme Job ne se laisse point flatter et corrompre par la vue de son intelligence et de son savoir, il est dit ici qu'il dédaignait de mettre sa joie dans l'affluence de ses richesses. Comme aussi parce que la sainteté de ses actions ne lui causa aucun mouvement de vanité, il dit ensuite, qu'il ne regarda point l'éclat du soleil. Et parce que les applaudissements et les louanges ne furent pas non plus capables de s'enfler de présomption, il ajoute ici, qu'il ne considéra pas aussi la lune lors qu'elle était claire.

Car il y en a qui se laissent aller à une vanité d'autant plus grande, qu'ils ont plus de pénétration et de lumière pour connaître le bien même qu'ils ne font pas. Il est vrai de dire de ces personnes, qu'elles mettent leur joie dans l'abondance de leurs richesses, puisque découvrant toutes choses par la vivacité de leur esprit, leurs propres découvertes et leurs connaissances les perdent par l'enlèvement de la vaine gloire. Il y en a d'autres, qui à la vérité ne s'enflent pas de présomption dans la vue de leurs lumières; mais ce sont leurs bonnes oeuvres qui les remplissent d'orgueil. De sorte, que lorsqu'ils considèrent leurs actions, ils ne regardent plus les autres qu'avec ce dédain, et comme étant fort au dessous d'eux. Quoique ces personnes ne mettent par leur joie dans l'affluence de leurs richesses, il est vrai néanmoins qu'ils regardent le soleil dans son éclat; d'autant que la sainteté de leurs actions les enfle de présomption et de mépris pour les autres. Et enfin il y en a d'autres qui ne conçoivent pas de vanité pour leurs actions de vertu; mais qui lors qu'ils se sentent loués des hommes pour leur bonne vie, se laissent tellement aller à ces vains applaudissements, qu'ils se regardent dans leur propre estime comme de grands saints, et tombent ainsi dans le relâchement et l'invigilance sur eux-mêmes. Encore que ces personnes n'aient pas voulu regarder le soleil, lors qu'il brillait avec éclat, ils considèrent néanmoins la lune, lorsqu'elle est clair et parce qu'arrétant les yeux de leur âme sur la lueur de leur propre estime au milieu des ténèbres de cette vie, ils perdent la grâce de l'humilité à la clarté de cette sombre lumière; et en regardant la lune ils ne se voient pas; d'autant qu'ils commencent à perdre la connaissance d'eux-mêmes, dès lors qu'ils arrètent fixement la vue de leur âme sur une estime et une réputation temporelle.

Il en est de même du progrès de la vertu dans les hommes, comme de l'accroissement des arbres. Toute la vertu de l'arbre est renfermée dans sa semence; elle commence à se développer et à paraître, lorsqu'il pousse; et qu'il sort de terre; et enfin elle se déploie entièrement et arrive à son état de perfection, lorsque l'arbre s'étend dans ses branches et s'élève dans sa tige. C'est ainsi que s'accroît peu à peu la vertu de tous ceux qui mènent une bonne vie. Dieu sème premièrement l'intelligence dans leur âme, la vertu paraît ensuite dans leurs actions, et enfin elle arrive au comble de sa grandeur et de sa perfection par une sainteté consommée.

Mais quand l'homme se laisse emporter à la vanité par sa propre intelligence, c'est un arbre qui eût pu croître, et qui se pourrit dans sa semence. Quand après avoir commencé à faire de bonnes oeuvres, il se corrompt par la peste mortelle de la présomption; c'est comme un arbre qui sèche et meurt après avoir commencé à pousser. Quand enfin ce ne sont ni ses lumières, ni ses actions qui le perdent et qui le corrompent; mais que cependant qu'il croît en vertu, l'estime et l'applaudissement du monde qui l'accompagne, ruine dans son âme tout le mérite de ses bonnes actions, c'est comme un arbre qui étant battu du vent des louanges, est enfin renversé et arraché jusqu'à ses racines par la tempête de la réputation, malgré la force qu'il avait acquise par un long et heureux accroissement. Car comme plus un arbre est élevé, plus il est exposé à la violence des vents, ainsi l'on est d'autant plus fortement battu du vent des louanges et des flatteries, que l'on est monté à un plus haut comble de perfection par la sainteté des bonnes oeuvres.

Si donc l'arbre est encore renfermé dans sa semence, il est à craindre que, pour le dire ainsi, il ne pourrisse par trop de complaisance dans son savoir et dans ses lumières. S'il a déjà poussé hors de terre, il faut prendre garde que la main de la vanité ne le touche et ne dessèche

toute la verdeur et la sève de ses actions. Et s'il a monté jusqu'à sa hauteur naturelle, il est fort à craindre que la violence du vent des louanges auquel il est exposé, ne l'arrache et ne le renverse entièrement.

Il faut remarquer que souvent, de crainte que notre coeur ne s'élève pour les louanges excessives dont on le flatte, le Seigneur par une conduite merveilleuse de sa providence, l'abandonne aux dents cruelles des détracteurs, afin que pendant que les louanges de ceux qui nous flattent nous enflent le coeur, les outrages de ceux qui médisent de nous, nous humilient; semblables à ces arbres, qui après avoir été longtemps battus d'un grand vent, qui les a fait tellement ployer d'un côté, qu'ils semblaient devoir être renversés, sont ensuite redressés par un vent, qui s'élevant d'un autre côté, les repousse par un effet tout contraire, et les remet dans l'état où ils étaient auparavant. L'apôtre saint Paul était comme un arbre si profondément enraciné, qu'il se moquait de tous les vents contraires dont il était sans cesse battu, lorsqu'il disait : *Parmi l'honneur, et l'ignominie; parmi la bonne et la mauvaise réputation.* Et en effet les louanges excessives dont on rabat les oreilles de celui qui a fait quelque bonne action, excitent quelquefois dans le secret de son coeur une violente tempête de vanité ? et quoi qu'il ne fasse pas paraître au dehors ce sentiment de joie que lui causent ces louanges dont on le flatte, il le trouve néanmoins pénétré jusqu'au fond de l'âme par la secrète force de cet agréable poison. Aussi s'en trouve-t-il quelques-uns que les louanges enivrent de telle sorte, que ne pouvant retenir en eux-mêmes les sentiments de vanité dont ils sont pleins, ils s'emporent jusqu'à les témoigner au dehors par leurs paroles.

Mais plusieurs, ainsi que j'ai dit, on eu honte de faire paraître ces sentiments à l'extérieur; et quoique les louanges que l'on en publie les enflent d'orgueil, ils ont soin de ne point laisser sortir de leur bouche aucune parole de vanité, qui puisse marquer la joie secrète dont ils sont touchés. C'est pourquoi le saint homme Job sentant en soi-même qu'il était exempt de présomption, non seulement dans ses paroles, mais même dans ses plus secrètes pensées, après avoir dit : *Je n'ai point regardé le soleil lorsqu'il brillait avec éclat, ou la lune lors qu'elle était claire,* ajoute aussitôt : *Mon coeur ne s'est point flatté d'une joie secrète;* afin de nous marquer que nous devons veiller avec beaucoup de circonspection sur nous-mêmes, de crainte que notre coeur, ne s'enfle de vanité, même en secret, pour les louanges et les applaudissements qu'il reçoit de la part des hommes. Car quand nous considérons avec un secret plaisir, que notre réputation s'étend dans le monde, ainsi qu'une lune qui répand ses clartés sur la terre, pour nous élevons en quelque sorte au-dessus du Créateur; puisqu'encore que ce soit de sa seule grâce que nous ayons reçu le don de bien vivre, nous ne laissons pas de tirer, un sujet de joie des louanges, que cette grâce divine, en nous rendant vertueux, nous a procurées. Ainsi frustrant le souverain Auteur de tout bien, de l'honneur, qui lui appartient, nous faisons bien voir par la joie et la complaisance que nous avons pour notre propre gloire, que nous nous aimons nous mêmes préférablement à lui.

CHAPITRE 5

Que nous ne devons nous réjouir d'être en estime dans le monde, qu'autant que cela peut être utile à l'édification de notre prochain. Comment les louanges que l'on donne aux gens de bien contribuent à les purifier davantage. Qu'elles servent à nous éprouver, et nous faire connaître qui nous sommes. Et qu'attribuer à nos propres forces, et non à la grâce, le bien que nous faisons, est un des plus grands péchés, et des plus incurables.

Ce n'est pas que les gens de bien ne soient quelquefois bien-aise d'être en estime dans le monde; mais c'est dans la pensée que cette bonne réputation sert à exciter les autres à la piété et à la vertu; et de cette sorte ce n'est plus de leur propre gloire qu'ils se réjouissent, mais des avantages qui en reviennent à leur prochain; et il y a grande différence entre courir après les louanges, et se réjouir de l'avancement de ses frères. Aussi quand cette réputation se trouve inutile au bien spirituel de notre prochain, au lieu de nous élever et de nous flatter, elle doit nous être à charge. Et en effet, les louanges qu'on nous donne, sont comme des secrètes interrogations qu'on nous fait, pour découvrir quels sont les sentiments que nous avons de nous-mêmes; afin que nous apprenions à nous conserver dans l'humilité. Car l'âme superbe se réjouit, quand même elle sait que c'est à tort et fausement qu'on la loue. Parce qu'elle ne se met nullement en peine quelle est sa vie devant Dieu; mais seulement quelle elle paraît aux yeux des hommes. Comme elle a peu d'égard au jugement que Dieu en fait, et qu'elle ne considère que

celui des hommes, elle s'élève de vanité aux moindres louanges qu'elle en reçoit, et se flatte de la joie d'avoir obtenu le prix de toutes ses peines; parce que c'était le seul qu'elle recherchait.

Les âmes vraiment humbles font tout au contraire. Car, ou elles ne reconnaissent point en elles-mêmes le bien qu'on en dit; et ainsi craignent qu'il n'y soit point en effet; ou bien, si elles ne peuvent pas douter qu'il ne soit vrai, elles appréhendent d'en recevoir d'autant moins de récompense de leur divin Juge dans l'éternité, qu'il se répand parmi les hommes avec plus de réputation et d'éclat; et elles tremblent de frayeur, que le vent d'une louange passagère ne leur tienne lieu d'un prix éternel, qui est l'unique objet de leurs espérances etc de leurs désirs.

Ainsi les louanges humaines sont à l'égard des âmes élues, comme un feu brûlant qui leur fait souffrir de cuisantes peines durant cette vie; et la douleur qu'elles en ressentent sert à purifier et à consumer en elles la rouille de leurs infirmités et de leurs langueurs. Elles appréhendent sans cesse, ou qu'étant louées des hommes pour des biens qu'elles ne possèdent pas véritablement, elles n'en soient jugées de Dieu avec plus de rigueur dans l'éternité; ou que les louanges qu'on leur donne pour le bien qui est véritablement en elles, ne leur fasse perdre la récompense qu'elles en attendaient. D'où il arrive par un effet bien contraire, que les louanges qui souillent et corrompent davantage les méchants, purifient et sanctifient davantage les justes; parce que ces âmes choisies de Dieu, voyant que les hommes relèvent par leurs applaudissements le bien qu'elles sont, en conçoivent plus de crainte pour la sévérité de l'examen qu'en doit faire un jour le souverain Juge; et rentrant avec frayeur dans elles-mêmes, elles vont souiller jusques dans les plus secrets replis de leur conscience, pour y censurer tout ce qu'il y a de défectueux. Ainsi cette manifestation de leur vertu en ce monde, leur faisant envisager avec plus de frayeur la sévérité du jugement à venir, elles travaillent à corriger et à détruire en elles-mêmes tout le mal qui y est caché. Elles, appréhendent de ne pas paraître devant Dieu telles qu'elles paraissent aux yeux des hommes; et ne se contentant pas du bien qui se voit en elles, elles ne veulent pas en demeurer là. Elles se persuadent être déjà récompensées pour tout le bien qui a paru avec éclat devant le monde, si elles ne travaillent à y en joindre encore d'autres que le monde ne connaisse pas.

C'est ce qui a fait dire à Salomon : *Comme l'argent est épuré dans le creuset, et l'or dans le fourneau; ainsi l'homme est éprouvé par les langues de ceux qui le louent.* Si l'or ou l'argent est faux, le feu le consume; et s'il est bon, le même feu le fait connaître. Il en est de même de l'intention de celui qui fait le bien; et les louanges qu'on lui donne font paraître quel il est véritablement. S'il s'enfle de vanité lorsqu'on le loue, c'est comme de l'or ou de l'argent faux que le fourneau a consumé. Mais si lorsqu'il s'entend louer, il tourne sa pensée sur le jugement futur, et s'il appréhende que ses louanges ne lui nuisent un jour devant le souverain Juge; c'est un feu qui ne servant qu'à le purifier, lui donne un nouvel éclat; et il sort tout brillant de clarté de ces flammes de crainte et de peine. Comme donc le bienheureux Job ne s'est jamais élevé de vanité pour ses bonnes oeuvres, il dit ici avec confiance : *Je n'ai point regardé le soleil lorsqu'il brillait avec éclat.* Parce aussi que l'éclat de sa réputation n'a pu l'éblouir, et lui dérober la vue du jugement intérieur que Dieu devait faire un jour de toutes ses oeuvres, il ajoute : *Ni la lune lorsqu'elle était claire.* Et enfin parce que tous ces vains applaudissements n'ont pu faire naître en son coeur une secrète complaisance pour soi-même, il dit ensuite : *Et si mon coeur ne s'est point flatté d'une joie secrète.*

Et d'autant qu'il arrive assez souvent que ceux qui se laissent charmer aux louanges qu'on leur donne, s'emportent jusqu'à cet excès de vanité, que de louer eux-mêmes ce qu'ils font, Job après avoir dit : *Si mon coeur s'est flatté d'une joie secrète,* ajoute aussitôt : *Et je n'ai point baisé ma main avec ma bouche.* La main signifie l'action, et la bouche la parole, selon cette expression de Salomon : *Le paresseux cache sa main sous son aisselle, et celui est un travail de la porter à sa bouche.* Parce que le prédicateur négligeant ne veut pas même accomplir ce qu'il prêche aux autres. Car porter sa main à sa bouche, n'est autre chose que faire accorder ses actions avec ses paroles. Ainsi celui-là baise sa main avec sa bouche, qui loue ses propres actions, et qui s'attribue à lui-même par ses paroles le bien qu'il pratique; méprisant avec orgueil celui de qui seul il a reçu la vertu de le pratiquer. Ce qui fait dire à l'Apôtre : *Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu ?* Et : *si vous l'avez, reçu, pourquoi vous glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez, pas reçu ?*

Les saints au contraire n'ignorent point qu'après la chute de leur premier père, ils viennent d'une race corrompue, et que si depuis ils ont été changés en mieux, et dans leurs désirs, et dans leurs actions, ce n'a pas été l'ouvrage de leur vertu propre, mais de la grâce de Dieu qui les a prévenus de ses dons. Ainsi ils reconnaissent qu'ils ont tiré tout le mal qui est en eux, de cette funeste propagation, et que tout le bien qui s'y rencontre, vient de la libéralité de la grâce; et ils se reconnaissent redevables à la bonté de leur Sauveur, et de ce qu'il leur a départie par sa grâce prévenante le don de vouloir le bien; et de ce que par une grâce subséquente il leur a accordé le

LIVRE 21

don de pouvoir exécuter le bien qu'ils voulaient. De là vient que l'apôtre saint Jean dit dans son Apocalypse : *Ils ont adoré celui qui vit durant tous les siècles, en mettant leurs couronnes aux pieds du trône du Seigneur.* Mettre leurs couronnes aux pieds du Seigneur, n'est autre chose, que lui attribuer, et non pas à eux, les victoires qu'ils ont remportées dans leurs combats; et en rapporter toute la gloire à celui qui leur a donné les forces nécessaires pour bien combattre.

Il est donc vrai de dire du saint homme Job, qui en racontant ses bonnes oeuvres ne les rapporte pas à sa propre gloire, mais à la louange de son Créateur, qu'il n'a pas baisé sa main avec sa bouche. Comme s'il disait en termes plus clairs : Je ne vante pas mes actions, comme si elles venaient de moi; parce que quiconque s'attribue à soi-même le bien qu'il fait, nie la grâce de son souverain Auteur. C'est pourquoi Job ajoute ensuite : *Ce qui est une des plus grandes iniquités, et une renonciation au Dieu très haut.* Et en effet c'est renoncer à Dieu même que d'attribuer ses bonnes oeuvres à ses propres forces, au mépris de la grâce qui seule les peut donner. Et ce péché est fort bien appelé ici, une des plus grandes iniquités; parce que tout autre péché qui vient de l'infirmité de la nature ne nous prive point de tout espoir, puisqu'il a recours au pardon du souverain Juge; mais la présomption de notre propre vertu est d'autant plus proche du désespoir, qu'elle est plus éloignée de l'humilité. Comme elle attribue ses bonnes oeuvres à ses propres forces, elle ne recherche point le secours de son Créateur. Ainsi le pécheur tombe dans un état de péché d'autant plus incurable, qu'il ignore même qu'il soit pécheur.

CHAPITRE 6

Que la bonne ou mauvaise fortune de nos ennemis nous fait connaître; quelle est la vraie disposition de notre coeur à leur égard. Qu'il nous est quelquefois permis de nous réjouir de l'infortune de nos ennemis, et de nous affliger de leur bonheur, dans la vue du bien ou du mal que notre prochain en peut recevoir. Contre ceux qui maudissent leurs ennemis, ou qui prient contre eux.

Il ne me suis point réjoui de la ruine de celui qui me haïssait, et je n'ai point pris plaisir à le voir tomber dans le malheur. Il n'y a que la conservation de la charité qui soit la marque certaine que nous sommes disciples de Dieu tout-puissant, selon que le témoignent ces paroles que la Vérité même dit dans l'Evangile : *C'est en cela que vous connaissez que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Si cette dilection possède véritablement notre coeur, elle se fait connaître par deux effets principaux; savoir en nous faisant aimer nos amis en Dieu, et nos ennemis pour l'amour de lui. Or cet amour de nos ennemis n'est pas véritable, lorsque nous ressentons quelque peine de leurs avantages, ou quelque joie de leur malheur. Car notre esprit se trompe souvent dans une vaine image de dilection qu'il se figure avoir pour son ennemi; s'imaginant qu'il l'aime assez, pourvu qu'il ne lui soit pas contraire, et qu'il ne lui fasse point de mal. Aussi n'y-a-t-il que la bonne ou la mauvaise fortune de notre ennemi qui soit capable de bien sonder notre coeur et de nous faire sentir qu'elle est en effet notre dilection pour lui. Nous ne savons nous-mêmes quelle est sur ce sujet la vraie disposition de notre coeur, que lorsque nous voyons celui que nous considérons comme ennemi passer dans un état ou plus heureux, ou plus infortuné que celui auquel il était. Car alors si nous sommes ou chagrins de sa prospérité, ou bien aises de son malheur, il est visible que nous n'aimons pas celui que nous sommes fâchés de voir plus heureux, et c'est comme persécuter sa fortune par des souhaits désavantageux, que de nous en réjouir lorsqu'il en déchoit.

Cependant il arrive quelquefois, et que sans perdre la charité nous nous réjouissons du malheur de notre ennemi, et que sans être coupables du péché d'envie nous nous attristons de son bonheur et de sa gloire, savoir lorsque nous sommes persuadés que sa chute sert à l'élévation des bons, ou que nous voyons que sa grandeur et sa puissance ne s'emploie qu'à leur injuste oppression et à leur ruine. Et en cela notre coeur ne s'élève point avec vanité dans la vue de son infortune, et il ne s'attriste point plus qu'il ne doit dans la vue de sa prospérité et de la grandeur, s'il considère avec les yeux d'une intention droite et pure, non pas simplement ce qui se passe à l'égard de lui, mais le bien ou le mal qui en rejaillit sur les autres. Mais pour garder un juste tempérament en ces rencontres, il est nécessaire d'examiner le mouvements de notre âme avec beaucoup de discernement et d'exactitude de notre âme; de crainte que nous n'exercions secrètement notre vengeance, sous le prétexte de trompeur de futilité de notre prochain. S'il n'était jamais permis de se réjouir de la mort de nos ennemis, David n'aurait pas dit dans un de ses psaumes : *Le juste se réjouira quand il verra tomber la vengeance de Dieu sur les impies.* Quoi

qu'il y a bien de la différence entre un impie et un ennemi. Nous avons souvent des ennemis qui ne sont pas impies, et il y a plusieurs impies qui ne semblent pas être particulièrement de nos ennemis. Ce n'est pas que l'esprit humain ne soit ordinairement porté à considérer tous ceux qui lui sont ennemis, comme des méchants et des impies; parce que la haine dont notre coeur est touché, est comme un accusateur animé, qui grossit et qui exagère sans cesse leurs fautes dans notre pensée. Au lieu que quelque méchant qu'il puisse être d'ailleurs, il nous paraît toujours moins coupable, lorsque nous n'avons pas sujet de le regarder comme notre ennemi.

Or en cela il faut faire distinction entre le mal que notre ennemi nous peut faire, et celui qu'il ait aux autres et à soi-même. Car s'il est bon envers les autres, il est à croire qu'il y a de notre faute quand il est méchant envers nous. Et alors il ne nous est nullement permis de nous réjouir du malheur de celui dont la prospérité ne faisait souffrir que nous seuls. Que si celui qui périt n'est pas seulement notre ennemi particulier; mais l'est aussi de plusieurs autres; alors nous en pouvons avoir de la joie, plutôt pour le bien de ceux qui sont délivrés de l'oppression qu'il leur faisait endurer, que dans la vue intéressée de la mort de notre ennemi.

Lors donc que nous voyons périr quelqu'un de nos ennemis, il faut savoir faire différence entre les sentiments que nous devons avoir pour la ruine des pécheurs, et ceux que nous doit donner la considération de la souveraine justice qui le frappe et qui le punit. Ainsi nous devons en même temps et compatir à la misère de celui qui est puni, et applaudir à la juste équité du Juge qui le châtie. Et comme la peine de notre prochain que la mort enlevé nous doit causer de la douleur, aussi l'est et des justes jugements de Dieu sur lui nous doit donner de la joie; afin de ne point témoigner en cette rencontre, ni de haine pour notre ennemi qui périt, ni d'ingratitude pour la justice de Dieu qui le châtie. Comme donc le saint homme Job s'était dépouillé de tout sentiment de haine avant sa misère, il dit ici : *Je ne me suis point réjoui de la ruine de celui qui me haïssait, et je n'ai point pris plaisir à le voir tomber dans le malheur.* Ainsi en aimant son ennemi, et compatissant à sa ruine; il a tiré du bien du malheur d'autrui; et sa douceur et sa charité ont pris de nouvelles forces dans la chute et la distinction de ses ennemis.

Il y a quelquefois des personnes qui ne pouvant faire mal à ceux qu'ils haïssent, les chargent d'injures et de malédictions; et qui font bien voir par les maux qu'ils leur souhaitent sans cesse, quels sont ceux qu'ils leur feraient s'ils en avaient le pouvoir. Mais le bienheureux Job fait connaître qu'il est très éloigné de ce péché, par ces paroles qu'il dit ensuite : *Car je n'ai point abandonné ma bouche au péché de désirer avec malédiction d'avoir sa vie.* Il pécherait s'il pria Dieu de faire à son ennemi, ce qu'il ne lui peut faire lui-même; ou qu'il ne devait pas lui faire quand même il en aurait le pouvoir. Et en effet ceux qui poursuivent par leurs malédictions leur ennemis, que veulent-ils autre chose, sinon que Dieu lui fasse ce qu'ils ne peuvent, ou qu'ils ont honte de lui faire eux-mêmes. Car ils lui souhaitent la mort, et souvent ils n'osent le tuer, quoiqu'ils le puissent, de crainte de se rendre coupables d'un homicide, et de paraître aussi méchants aux yeux des hommes, qu'ils le sont déjà au-dedans du coeur. Qu'est-ce donc autre chose que de dire à Dieu : Faites mourir celui que je haï; sinon lui crier à haute voix : Faites à mon ennemi ce qu'il ne m'est pas honnête, ni permis de lui faire ? Sur quoi il y a sujet de s'étonner où Job avait pu lire ces paroles que le Seigneur a dites depuis dans son Evangile : *Aimez vos ennemis*; et ces autres de saint Pierre : *Bénissez-les, et ne les maudissez pas.* Et dans la même épître : *Ne rendant pas le mal pour le mal, ni me malédiction pour une autre.* Mais le saint homme Job gardait dehors ces préceptes de grâce, qui n'avaient pas encore été donnés à l'extérieur; parce que le souffle de l'Esprit divin les avait écrits secrètement au fond de son coeur.

CHAPITRE 7

Que lorsque la correction nuit à celui qui la veut faire, ou devient insupportable à celui à qui on la fait, il est meilleur de s'en abstenir. Que nous pardonnons d'autant plus facilement les fautes que l'on commet contre nous, que nous sommes plus soigneux de considérer celles que nous commettons contre les autres. Et que l'aumône, de même que toutes les autres actions extérieures de vertu, et les sacrifices mêmes qu'on offre à Dieu, ne sont rien, s'ils ne partent d'une vraie pureté de coeur.

Mais c'eut été peu de chose à cet homme admirable, d'aimer de la sorte des personnes étrangères et éloignées, s'il n'eût eu aussi à souffrir avec le même esprit de dilection des personnes qui lui étaient proches, et qui vivant familièrement avec lui le persécutaient sans cesse. C'est pourquoi il ajoute ensuite : *Les gens mêmes qui demeurent dans ma maison, ne m'ont-il pas*

dit : Qui nous donnera de sa chair pour nous en rassasier ? On peut mettre ces paroles dans la bouche du Rédempteur en un sens mystique, entendant par ces personnes qui se veulent saouler de sa chair, ou les juifs qui le persécutaient, ou les gentils qui croient en lui; puisque les uns se sont efforcés, pour le dire ainsi, de consumer et de détruire sa chair par la mort qu'ils lui ont donnée, et que les autres désirent de repaître de sa chair leurs âmes affamées, dans le divin sacrifice qu'ils immolent tous les jours à Dieu.

Mais laissant à part cette exposition mystique pour nous attacher maintenant au sens littéral de notre histoire, nous considérerons ici quelle force d'esprit le saint homme Job devait avoir, pour être prêt à soutenir toutes les choses contraires, et au-dehors, et au-dedans de lui-même. S'il eût voulu céder par un indigne silence, ou ne se pas opposer avec un zèle ardent de justice à ceux qui agissaient injustement, il est sans doute qu'il n'eût jamais eu d'ennemis. Mais parce qu'il se maintint avec fermeté dans les voies de la vraie vie, il se trouve des gens qui souhaitèrent sa mort. Il soutint au-dehors les insultes de ceux qui le persécutaient ouvertement, et au-dedans les violences de ses ennemis secrets. Ce n'est que l'effet d'une vertu commune de résister à des maux extérieurs qui nous attaquent, lorsque nous n'en avons point à combattre d'intérieurs. Mais il faut avoir une force et une vertu consommée pour soutenir tout à la fois les maux extérieurs avec courage, et les intérieurs avec patience.

Et en effet, il y a certaines fautes que nous ne pouvons presque corriger, dans ceux avec qui nous conversons familièrement, sans faillir nous-mêmes. De sorte que lorsque la correction nuit à celui qui la veut faire, ou qu'elle devient insupportable à celui qu'on veut corriger, on en doit user avec beaucoup de circonspection et de prudence, pour dissimuler ces fautes, et pour les souffrir, en ne faisant pas semblant de les voir. Or notre coeur est d'autant plus facile à pardonner celles que l'on commet contre nous, qu'il est plus clairvoyant, pour remarquer celles que nous commettons contre le prochain. Ce qui fait dire admirablement à Salomon : *Ne prenez pas garde à tous les discours qui se font, de crainte que vous n'entendiez quelqu'un de vos serviteurs, qui dise du mal de vous : parce que vous savez bien en votre conscience, que vous avez, très souvent du mal d'autrui.* Il est sans doute, que lorsque nous faisons réflexion sur la manière dont nous avons agi envers les autres, nous avons moins de peine à supporter celle dont les autres agissent envers nous; et nous souffrons patiemment que l'injustice et l'iniquité des autres venge sur nous, ce que notre conscience blâme justement en elle-même.

Je n'ai point souffert que les passants demeurassent dehors sans logement; et ma porte leur a toujours été ouverte. Comme, selon le témoignage de l'Apôtre, la charité n'est pas seulement patiente, et qu'elle est aussi bienfaisante, cela fait qu'elle supporte avec patience et douceur, le mal qu'on lui fait, et qu'elle répand avec largesse et miséricorde les propres biens. C'est suivant cette règle toute divine que le saint homme Job a souffert si patiemment le mal que ses domestiques mêmes disaient de lui, et a reçu si charitablement dans sa maison les passants et les voyageurs. Qu'il a donné aux uns de si beaux exemples de vertu, et qu'il a secouru les autres de ses biens extérieurs avec tant de profusion. Que sa douceur n'a pu être excitée à la colère par les médisances des premiers, et que sa miséricorde l'a portée à assister à toute heure ceux qui étaient en nécessité.

Ainsi cet homme admirable envisageant par esprit de prophétie, dans l'avenir son Rédempteur gardait dès lors par avance dans les actions ces instructions toutes divines, qu'il a depuis données dans son Evangile lorsqu'il a dit : *Remettez et il vous sera remis; donnez, et il vous sera donné.* Donner, regarde les choses que nous possédons à l'extérieur; et remettre, marque que nous devons nous dépouiller de la douleur que nous ressentons au fond du coeur, de quelque offense que l'on nous a faite. Sur quoi il faut savoir, que celui qui ne donne pas de son bien, mais qui remet et pardonne de bon coeur une injure, quoiqu'il n'accomplisse pas pleinement le bien, exerce néanmoins la principale partie de la vertu de miséricorde. Au lieu que l'on peut dire de celui qui donne, mais qui ne pardonne point, qu'il ne l'exerce en aucune sorte; parce que Dieu ne reçoit aucun présent, de la main de celui qui le lui offre avec un coeur plein de haine et d'iniquité. Car le coeur de celui qui donne l'aumône, doit être premièrement purifié, et Dieu n'estime et ne reçoit tout ce qu'on lui offre, que par le mérite du coeur de celui qui l'offre.

Nous devons donc purifier par le changement de nos désirs et de nos pensées, toutes les taches qui souillent la pureté de notre homme intérieur, puisque les offrandes qu'on présente au souverain Juge, n'ont nulle vertu de l'apaiser, si la pureté de celui qui les lui présente ne les rend agréables à ses yeux divins. D'où vient qu'il est écrit dans la Genèse : *Dieu jeta les yeux sur Abel et sur ses présents, et il détourna la vue de Caïn et de ses offrandes.* L'écriture ne dit pas : Il jeta les yeux sur l'offrande d'Abel, et il les détourna de dessus celle de Caïn, mais elle dit premièrement : Il jeta les yeux sur Abel; puis elle ajoute : et sur ses présents. Elle dit aussi

ensuite : Et il détourna la vue de Caïn; et ajoute aussitôt : et de ses offrandes, pour marquer que c'est selon la disposition du coeur de celui qui offre, qu'il reçoit l'offrande. Ainsi Abel ne plût pas à Dieu à cause de ses présents; mais les présents plurent à Dieu cause d'Abel : puisqu'il est écrit que Dieu jeta la vue sur celui qui lui pressentait une offrande, avant que de la jeter sur l'offrande même qui lui était présentée.

C'est pourquoi le saint homme Job avant que de nous parler de la manière charitable dont il exerçait l'hospitalité, nous a voulu faire connaître avec quelle patience et quelle douceur il supportait les injures; qu'il ne s'était jamais réjoui de la ruine de ses ennemis, qu'il n'avait jamais usé de malédictions envers ses persécuteurs; qu'il avait souffert avec une paix et une tranquillité admirable les violences secrètes de ses ennemis cachés. Et après nous avoir instruit de toutes ces choses, nous parle de sa vertu d'hospitalité; afin de nous apprendre par la suite et l'ordre de son discours, que les oeuvres extérieures que l'on offre à Dieu, doivent partir d'une vraie pureté de coeur; et quel on doit être au dedans de l'âme, lorsqu'on répand son bien au dehors, pour soulager la misère des nécessiteux.

Chapitre 8

Que c'est du péché de nos premiers parents dans le paradis terrestre, que nous vient cette inclination corrompue que nous avons à cacher ou à excuser nos fautes, ce qui est un très grand mal. Qu'il nous est au contraire très utile de les confesser, pourvu que ce soit par esprit d'humilité. Que la vraie marque de l'humilité de notre confession, est d'avouer nos fautes sans les défendre lorsqu'on reprend; et que cet humble aveu a été une des plus grandes vertus de Job.

Qui est-ce qui se voyant élevé au comble de tant de vertus ne le croirait saint ? Qui ne serait tenté de vanité par tant de mérites ? Qui est-ce qui étant tombé par faiblesse en quelques fautes légères, ne souhaitait les pouvoir cacher aux yeux des hommes; considérant comme peu considérables les petits manquements qu'il aurait pu faire, et aimant mieux cacher ses défauts sous le voile du silence, que de les découvrir par la voie d'une humble confession. Car il arrive souvent que notre esprit tout enflé de vanité par la réputation de son mérite, sachant la bonne opinion que tout le monde a conçue de sa vertu, ne veut pas que l'on connaisse ce qu'il y a en lui de répréhensible. Or c'est l'enflure de l'orgueil, qui bouchant les yeux de notre âme, lui attire ces ténèbres d'erreur et d'aveuglement. Mais le bienheureux Job au contraire n'a pas témoigné une moindre humilité de coeur, qu'il avait fait paraître d'élévation et de vertu dans toutes les actions de sa vie, lorsqu'il ajoute : *Je n'ai point caché mon péché, ainsi que l'homme fait d'ordinaire; et je n'ai point recelé en mon sein mon iniquité.* Reconnaître sa faute, et la publier soi-même, ce sont les vraies marques de l'humilité; comme au contraire c'est un vice ordinaire aux hommes, de commettre secrètement le péché, de le cacher, en le déniait après l'avoir commis; et de le multiplier et l'accroître, en le défendant après en être convaincu.

Nous tirons cette inclination naturelle de la chute du premier homme, qui a été comme la racine malheureuse d'où sont sortis tous les péchés. Car Adam ayant touché au fruit défendu, se cacha aux yeux du Seigneur dans l'épaisseur des arbres du paradis terrestre. Mais comme on ne se peut cacher à Dieu, cette démarche criminelle n'eut pas son effet, et ne servit qu'à témoigner sa mauvaise disposition. Ainsi quand Dieu l'eut repris de ce qu'il avait touché au fruit défendu, il lui répondit aussitôt : *La femme que vous m'avez donnée pour compagne, m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé.* Eve d'autre part répondit au Seigneur qui l'interrogeait : *Le serpent m'a trompé, et j'en ai mangé.* Cependant le Créateur ne leur faisait toutes ces demandes, qu'afin de leur donner lieu d'expier par une humble confession, le péché qu'ils avaient commis en violant son commandement.

C'est pourquoi le démon, ce serpent trompeur qui ne devait jamais obtenir le pardon de son crime, ne fut point interrogé sur son péché; mais Dieu en usa avec plus de bonté envers l'homme en lui demandant où il était, afin de l'obliger à jeter les yeux sur sa faute, à reconnaître par une sincère confession, combien il était éloigné de son Créateur. Mais ces premiers pécheurs aimèrent mieux l'un et l'autre défendre leur crime, que de l'avouer, et le voulant excuser, savoir l'homme en le rejetant sur la femme, et la femme sur le serpent, ils ne firent que l'accroître.

Il semble même qu'Adam en voulut en quelque sorte charger le Seigneur, comme Créateur de la femme qui l'avait porté au péché; et qu'Eve le voulut aussi attribuer à Dieu, comme ayant mis le serpent dans le paradis terrestre. Ainsi voyant que nonobstant les promesses trompeuses du démon qui leur avait dit : *Vous serez, comme des dieux,* ils ne pouvaient se rendre semblables

à Dieu, ils s'efforcèrent, pour comble d'erreur et d'aveuglement, de rendre Dieu même semblable à eux par la complicité de leur péché. Et de cette sorte ils l'aggravèrent en se défendant, et devinrent plus criminels en le voulant excuser, qu'ils ne l'avaient été en le commettant.

Cette malignité et cette amertume a depuis coulé par une propagation malheureuse, de cette racine corrompue, dans toutes les branches de la nature humaine qui en sont sorties; en sorte que lorsqu'on reprend un homme de quelque faute il tâche de se couvrir de mille excuses, comme sous des feuilles d'arbres qui le cachent; et il a recours à une infinité de raisons pour se défendre, comme s'il pouvait se dérober à la vue de son Créateur dans l'épaisseur des bois et des ténèbres qu'il va rechercher. Mais il lui arrive qu'au lieu de se cacher à Dieu, il ne se cache qu'à lui-même. Car il fait seulement en sorte qu'il ne voit plus celui qui voit tout, et il ne peut pas s'empêcher d'en être vu. Ainsi le pécheur ne commence véritablement d'être éclairé, que lorsqu'il commence à reconnaître son péché; il témoigne bien qu'il ne veut pas se rien pardonner, quand il n'a point de honte de confesser le mal qu'il a fait; et celui qui en défendant son crime aurait pu être accusé et convaincu, se défend et se justifie en s'accusant.

C'est pourquoi le Sauveur ne dit pas au Lazare, qui était chargé d'un pesant fardeau : Revenez à la vie; mais : *Sortez, dehors*. Or cette résurrection corporelle qui est si particulièrement décrite dans l'Evangile, nous marque la manière dont nous ressuscitons spirituellement. Il est dit au Lazare qui était mort : *Sortez, dehors*; afin d'inviter le pécheur qui est mort dans l'âme par son péché, qui est déjà comme enseveli dans le tombeau de ses mauvaises habitudes qui l'accablent, et qui est caché au plus profond de sa conscience par une malice invétérée, à sortir comme au dehors de lui-même par une sincère confession.

Il est donc dit à ce mort spirituel : *Sortez dehors*; afin de le tirer de ces excuses et de ces défenses de son péché, qui étaient comme des autres obscurs où il se tenait caché, et de faire en sorte qu'il se produise à la lumière, par une humble accusation de ses fautes qu'il doit faire de sa propre bouche. Ce fut ainsi que David tout accablé qu'il était sous la pesanteur du crime qu'il avait commis, commença à reprendre vie, et qu'il sortit comme dehors de lui-même au commandement du Seigneur, lorsqu'étant repris par le prophète Nathan, il s'accusa de son péché. Comme donc ces excuses et ces couvertures du péché, sont des fautes qui ont jeté de profondes racines, et qui ont pris de grands accroissements parmi les hommes c'est avec grande raison que Job ayant dit ici : *Je n'ai point caché mon péché*; ajoute aussitôt : *ainsi que l'homme fait d'ordinaire*; parce qu'il considère comme propre à l'homme, cette malignité qu'il a héritée par une funeste propagation de son premier père.

Puis il dit ensuite : *Je n'ai point recelé en mon sein mon iniquité*. L'Ecriture par ce *sein*, a accoutumé de nous marquer l'âme, selon ces paroles d'un psaume, dont l'Eglise se sert pour la destruction de ses persécuteurs, qui nous sont unis par la liaison de la nature, et désunis par la diversité de la vie : *Rendez à nos voisins sept fois autant dans leur sein*. Comme s'il était dit en termes plus clairs : Qu'ils reçoivent dans leur âme le mal que leur cruauté fait souffrir à notre corps; en sorte qu'ils soient châtiés avec la dernière rigueur au dedans d'eux-mêmes, en punition des peines légères qu'ils nous font endurer à l'extérieur. Comme donc le sein marque le secret de l'âme, receler l'iniquité en son sein, n'est autre chose que la cacher dans les replis les plus intimes de l'âme, et au lieu de la découvrir par une confession salutaire, la voiler d'un nuage de vaines excuses. L'apôtre saint Jacques recommande au contraire à ses disciples : *Confessez vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre, afin que vous soyez sauvés*. Salomon dit aussi : *Celui qui cache ses crimes ne sera point corrigé; mais celui qui les confessera et qui les abandonnera, obtiendra miséricorde*.

Cependant il faut remarquer que la plupart des hommes qui confessent leurs fautes, ne sont pas pour cela humbles. Nous en voyons plusieurs qui avouent qu'ils sont pécheurs, lorsque personne ne les reprend, mais qui, s'il arrive qu'on les reprenne, vont aussitôt chercher des raisons pour se défendre, et ne pas paraître pécheurs. Que s'ils se reconnaissent véritablement être tels, lors se confessent librement, il est sans doute qu'ils ne le désavoueraient pas, lorsque les autres les en reprennent. Ainsi la vraie marque d'une sincère confession, est de ne point contredire ceux qui publient que l'on est pécheur. Et en effet, comme l'Ecriture remarque que le juste commence par s'accuser soi-même, il semble que celui qui se confesse pécheur de son propre mouvement, et sans que personne l'accuse, veut plutôt passer pour juste que pour pécheur. Mais les répréhensions que nous recevons de la part des autres, sont les vraies marques de la sincérité de notre confession; puisque quand nous les voulons défendre avec orgueil, nous faisons visiblement connaître que c'était avec un cœur feint et dissimulé que nous nous disions volontairement pécheurs. C'est pourquoi nous devons avoir soin, non seulement de confesser nos péchés; mais encore de ne les pas désavouer lorsque l'on nous en reprend. Car c'est une

marque certaine d'orgueil, de ne pouvoir souffrir que les autres disent de nous, ce que nous voulons bien en dire nous-mêmes.

Ainsi l'on voit quelle a dû être l'humilité du saint homme Job, pour n'avoir point de honte de découvrir ses défauts par la voix d'une humble confession, même en présence de ses ennemis. Cependant il faut remarquer qu'après avoir ci-devant publié les vertus qui étaient en lui, il confesse maintenant ses vices, afin de nous apprendre par cet aveu sincère du mal qu'il eût pu ne pas publier, la vérité du bien qu'il a dit de soi. Tantôt il parle de ses vertus, et tantôt de ses péchés; et il fait voir que lorsqu'il a commis quelque fautes, il ne l'a pas cachée sous le voile du silence. Ce qui nous apprend quelle a été sa pureté aux yeux de Dieu, puisqu'il n'a pas seulement pris soin d'éviter le mal; mais que lorsqu'il lui est arrivé de tomber en quelque faute, il n'a point voulu la cacher aux yeux des hommes. Il a fait éclater la gloire de son innocence et de sa justice en se détournant du péché; et il a pris soin de la conserver en ne faisant point de difficulté de confesser ceux, où l'infirmité humaine l'avait engagé.

Qu'on admire tant qu'on voudra ce grand homme dans l'excellence de ses vertus, pour moi je le trouve encore plus grand et plus admirable dans ses défauts. Que l'on s'étonne, si l'on veut, de la pureté de sa conscience, de l'intégrité de sa justice, de la tendresse de sa charité; pour moi je ne considère pas cette humble confession de ses péchés, comme une chose moins merveilleuse et moins estimable, que ses actions de vertu les plus élevées. Et en effet l'on a souvent plus de peine à surmonter la faiblesse, et la honte de découvrir les péchés que l'on a commis, qu'à nous empêcher de les commettre; et quoi qu'il faille une grande force et un grand courage pour les éviter, il est encore besoin d'une plus grande humilité pour les produire à la connaissance du monde. Ainsi le bienheureux Job n'ayant point rougi de confesser son péché, parmi l'éclat de tant de vertus, a bien fait voir que l'humilité en faisait partie.

CHAPITRE 9

Que notre coeur ne peut jamais être tranquille, qu'il ne soit dépouillé de toute cupidité pour les choses de la terre, et affermi dans le désir des biens du ciel. Et qu'encore qu'étant comme élevé au dessus de soi-même, il jouisse intérieurement d'une paix profonde, il est néanmoins toujours exposé aux troubles et aux agitations, qui s'élèvent dans sa partie inférieure.

Et parce qu'il n'y a d'assurance que celle qui vient de l'humilité véritable; en sorte que l'on est d'autant plus exempt de crainte au dehors, que l'âme est en elle-même exempte d'ambition et de vanité. Job après avoir marqué la confession de son péché, ajoute fort bien ensuite : *Je ne me suis point épouventé pour la multitude. Je n'ai point été étonné du mépris qu'on a témoigné pour le prochain; j'ai gardé le silence, et je ne suis point sorti hors de ma porte.* Le coeur jouit d'une merveilleuse assurance, quand il est dépouillé de toute cupidité pour les choses de la terre; mais quand il est piqué du désir de les posséder, il ne peut jamais être tranquille. Car ou il souhaite ce qu'il n'a pas, ou il craint de perdre ce qu'il a déjà; de sorte qu'en espérant le bonheur, lorsqu'on est dans l'adversité, et craignant l'adversité, lorsqu'on est dans le bonheur, l'âme est agitée çà et là, comme par les flots d'une mer émeu et se trouve exposée à mille changements selon la variété des objets, qui font successivement leurs impressions sur elle.

Mais quand elle s'est une fois inébranlablement affermie dans le désir des biens du ciel, elle est bien moins sujette à être troublée par les agitations des choses terrestres. Elle fuit toutes ces commotions extérieures pour se retirer dans le fond de sa pensée, comme dans un lieu secret et caché, où s'établissant une demeure fixe et immuable, et se mettant au-dessus de tout ce qui est changeant et passager, elle se trouve en ce monde, comme hors du monde, par le calme et le repos dont elle jouit. Elle passe au delà de toutes les choses inférieures par la légèreté de ses désirs, qui la portent vers celles du ciel; elle se considère par un certain sentiment de liberté comme au-dessus de tout ce qu'elle ne désire point; et ne ressentant plus en soi les tempêtes des biens temporels, elle les regarde avec une paisible tranquillité gronder au dehors; parce que tous les biens de la terre qui étaient capables de nous opprimer sous leur tyrannie, pendant que nous les recherchions avec ardeur, sont comme sous nos pieds, lorsque nous venons à les mépriser.

C'est pourquoi un prophète dit fort bien : *Mettez-vous en lieu pour découvrir tout ce qui se passe.* D'autant que quiconque contemple les choses célestes, s'élève au dessus des inférieures. C'est encore pour cela que le prophète Habacuc dit : *Je demeurerai ferme sur mes gardes.* Car celui-là se tient sur ses gardes, qui se maintenant par une soigneuse discipline, contre les désirs

des biens de la terre, ne s'y assujettit pas, mais si en rend supérieur; et qui aspirant sans cesse à l'éternité, regarde toutes les choses qui passent, comme infiniment au-dessous de lui.

Et parce que quelque progrès que l'homme ait fait dans la vertu, il demeure toujours exposé durant cette vie à la faiblesse d'une chair mortelle, selon ces paroles d'un psaume : *Quoique l'homme porte en lui-même l'image de Dieu, il ne laisse pas d'être sujet à se troubler pour des choses vaines*; il arrive souvent, et qu'il est troublé à l'extérieur, et qu'il demeure au dedans de l'âme exempt de toutes sortes de troubles. Ainsi les vaines agitations dont il est ému, lors même qu'il agit selon les impressions de l'image de Dieu qui y est gravée, viennent de l'infirmité de sa nature charnelle et terrestre; en sorte que bien qu'il soit fortifié de la protection divine, il gémit encore tous les jours sous le poids de sa chair mortelle. C'est pour cela que le prophète Habacuc dit encore : *La frayeur pénétra jusques dans les moelles de mes os; et toute ma vertu et toute ma force fut troublée au-dessous de moi*; comme s'il eût dit : Ce n'est pas par ma propre force et par ma propre vertu que je suis élevé au dessus de moi dans une région exempte de trouble; mais c'est dans mon infirmité et dans ma faiblesse que je suis exposé aux troubles qui m'agitent dans ma partie inférieure. Lors donc qu'il s'élève au-dessus de soi-même, il est exempt de ces agitations; mais lorsqu'il demeure au-dessous de soi, il y est sans cesse exposé. Or il s'était élevé au-dessus de soi, lorsqu'il se portait aux choses sublimes; et il languissait comme au-dessous de soi, en ce qu'il était encore chargé des têtes d'une nature mortelle, qui l'entraînait sans cesse vers les choses inférieures et périssables. Il était parvenu à cet état sublime de tranquillité parce qu'il avait passé dans une contemplation ineffable de son Dieu; et il demeurerait toujours exposé aux agitations et aux troubles, parce qu'il languissait encore dans une chair corruptible et sujet à toutes sortes d'infirmités.

David nous a confirmé cette vérité, quand il nous a ainsi parlé dans un de ses psaume : *J'ai dit dans le transport de mon âme : Tout homme est menteur*. A quoi on lui peut répondre : Si tout homme est menteur, vous l'êtes donc aussi vous-même. Ainsi ce que vous venez de dire est une fausseté et un mensonge. Que si d'ailleurs vous ne mentez pas, les paroles que vous venez de dire ne seront pas véritables, puisque tout homme ne sera pas un menteur. Mais il faut ici observer ces premières paroles : *J'ai dit dans le transport de mon âme*. Car elles nous marquent qu'il avait passé comme au-delà de lui-même, lorsqu'il a ainsi parlé de la nature de l'homme, comme s'il disait en termes plus clairs : J'ai rendu une décision véritable, sur la fausseté à laquelle tous les hommes sont sujets, par un esprit qui était élevé au-dessus des hommes. Ainsi il est vrai de dire qu'il était lui-même menteur, en tant qu'il était homme comme les autres; et qu'il n'était pas menteur, en ce que son âme avait été élevée au-dessus de la condition des hommes. C'est ainsi qu'encore que toutes les âmes parfaites soient exposées aux troubles, qu'y fait naître l'infirmité de leur chair mortelle, elles ne laissent pas de jouir au-dedans d'elles-mêmes d'une secrète tranquillité, dans la vue et la contemplation de leur Créateur, en sorte que tous les accidents extérieurs sont incapables d'altérer cette paix intérieure.

CHAPITRE 10

Contre l'impatience. Que quand nous voyons qu'on ne nous écoute que par esprit de curiosité, et qu'on ne pratique point nos instructions, nous devons plutôt nous taire, à l'exemple de Jésus Christ, que de faire une vaine parade de notre science, pour en retirer des louanges. Et que quiconque ne désire rien en ce monde, est en état de n'y rien craindre.

C'est pour cela que le bienheureux Job voulant faire paraître quelle était l'assurance de son âme, après avoir parlé de tant de vertus admirables qu'il possédait, a dit ces paroles que nous avons déjà rapportées : Je ne me suis point épouvante pour la multitude; je n'ai point été étonné du mépris qu'on a témoigné pour le prochain; j'ai gardé le silence, et ne fuis point sorti de ma porte. Comme s'il disait plus clairement : Cependant que je vois au dehors les autres émus contre moi, je demeure en moi-même dans une parfaite tranquillité. La porte, nous marque ici la bouche. Car c'est comme sortir par notre bouche, que de découvrir au dehors par nos paroles les secrets de notre coeur; et de nous montrer à l'extérieur par notre langue, tels que nous sommes, véritablement au fond de notre âme.

Il y a des personnes qui appréhendent tellement le mépris, que de crainte d'être mésestimés des autres, ils font toutes choses pour paraître sages. Ceux-là sont comme forcés de sortir hors de leur porte, lorsqu'étant excités par les injures et les indignités qu'on leur fait, ils tâchent par leurs paroles de faire connaître leur mérite qui était caché. Ainsi étant vaincu par

l'impatience, ils publient d'eux-mêmes des choses que l'on ignorait, et sortent en quelque manière du secret de leur âme, comme par la porte de leur bouche. C'est pourquoi le saint homme Job voulant marquer qu'il n'était point sorti hors de soi en cette manière, a fort bien dit auparavant : *Je me suis tu*, parce qu'il fût sorti hors de la maison de son coeur, si se laissant troubler et emporter à l'impatience, il n'eût pas eu assez de force pour retenir ses paroles,

Et en effet, les saints évitent avec grand soin de se produire, de vouloir paraître dans les occasions où ils sentent quelque émotion de vaine gloire; et lorsqu'ils voient ne pouvoir profiter à ceux qui les écoutent, ils aiment mieux s'exposer au mépris par leur silence, que de se glorifier par une vaine ostentation de leur doctrine. Ainsi lorsqu'ils parlent avec beaucoup de savoir et d'éloquence, ils ne recherchent jamais leur propre gloire, mais le bien et la vie spirituelle de leurs auditeurs, de sorte que quand ils connaissent que leurs paroles sont inutiles pour l'avancement de leur prochain, ils cachent leur savoir dans l'obscurité d'un discret silence.

Aussi devons-nous en toutes choses tendre à l'imitation des actions de notre Sauveur. Or nous lisons dans l'Evangile, que lorsqu'il vit que le roi Herode ne l'interrogeait pas dans le dessein de profiter de ses réponses; mais seulement par un esprit de curiosité qui lui faisait souhaiter de voir des miracles, et d'entendre quelque chose d'extraordinaire, il ne lui répondit rien; et comme il persista constamment dans son silence, il fut renvoyé avec moquerie. Voici comme en parle l'Evangile : *Herode voyant Jésus eu une grande joie; car il y avait longtemps qu'il souhaitait de le voir; parce qu'il avait ouï dire beaucoup de choses de lui; et qu'il espérait de lui voir faire quelque miracle.* Puis l'Evangile poursuit : *Il lui fit donc plusieurs demandes; mais Jésus ne lui répondit rien.* Aussi nous voyons que ce silence mystérieux lui attira beaucoup de mépris, par ces paroles qui suivent : *Ainsi Herode avec sa cour le méprisa, et le traita avec moquerie.* Cette conduite de Jésus Christ nous apprend, que lorsque nous voyons que ceux qui nous écoutent, ne veulent nous faire parler que pour louer et admirer vainement ce que nous disons, et non pour se corriger et changer de vie, nous devons plutôt nous taire; de crainte qu'en annonçant la parole de Dieu par un esprit d'ostentation et de vanité, il n'arrive que ceux à qui nous parlons, demeurent dans les mêmes péchés qu'ils avaient auparavant, et que nous attirions sur nous un nouveau péché, dont nous n'étions point coupables.

Mais, me dira-t-on, comment pourrons-nous savoir avec quel esprit on nous écoute ? Il y a plusieurs choses qui nous peuvent découvrir l'intention de nos auditeurs; dont la principale est, s'ils louent toujours ce qu'ils entendent, et que jamais ils ne pratiquent ce qu'ils louent. Saint Paul cet excellent prédicateur de l'Evangile fuyait avec grand soin ces esprits de vaine gloire dans ses prédications, selon qu'il le marque par ces paroles : *Nous ne commettons point une espèce d'adultère, en altérant la parole de Dieu, comme font plusieurs; mais nous la prêchons avec une entière sincérité par l'esprit de Jésus Christ, de la part de Dieu, et en sa présence.* Commettre un adultère à l'égard de la parole de Dieu, c'est, ou concevoir de faux sentiments de lui; ou en rechercher, non des fruits spirituels; mais, pour le dire ainsi, les enfants illégitimes des louanges humaines. Mais la prêcher avec sincérité, c'est n'en vouloir tirer autre chose que ce qu'elle demande de nous.

Nous la prêchons de la part de Dieu, lorsque nous reconnaissons que c'est de lui, et non pas de nous, que viennent les vérités que nous annonçons. Nous la prêchons devant Dieu, lorsqu'en toutes nos paroles nous ne recherchons point les vains applaudissements des hommes; mais que considérant Dieu comme présent devant nous, nous n'avons en vue que sa propre gloire, et jamais la nôtre.

Or ceux qui n'ignorant pas que tout ce qu'ils disent vient de Dieu, ne laissent pas de rechercher leur propre gloire, parlent bien en effet de *la part de Dieu*, mais non pas en *sa présence*; puisque ne se le représentant pas devant les yeux de leur coeur pendant qu'ils parlent, il est vrai de dire qu'ils le considèrent comme s'il était absent. Mais les saints n'en usent pas de la sorte; ils parlent tout ensemble, et comme de la part de Dieu, et en sa présence; parce qu'ils voient bien que tout ce qu'ils disent vient de lui, et qu'ils le considèrent en toutes leurs paroles comme celui qui les leur inspire, et qui en est le vrai juge de sorte que lors qu'ils reconnaissent qu'on les méprise, et que tous leurs discours ne profitent de rien à leurs auditeurs, ils cachent prudemment tous les talents que Dieu leur donne, de crainte qu'en ouvrant inutilement leurs coeurs par des paroles infructueuses, ils n'y donnent entrée à la vaine gloire.

Ainsi le bienheureux Job ne voulant point paraître parmi des esprits obstinés et incapables de discipline, dit ici : *Je ne me suis point étonné du mépris qu'on a témoigné pour le prochain, mais plutôt j'ai gardé le silence, et ne suis point sorti de de ma porte.* Ce saint homme s'étant affermi dans l'humilité, n'appréhende plus le mépris; et l'impatience n'a pas assez de pouvoir sur lui, pour l'obliger à sortir comme hors de soi-même par les emportements de sa langue. Et il avait

fort bien dit immédiatement auparavant : *Je ne me suis point épouventé pour la multitude*; afin de faire connaître quel était son courage et sa fermeté; parce que tous les hommes ensemble ne peuvent causer de l'effroi, à celui dont l'âme n'est point intérieurement troublée par la foule tumultueuse des vices; puisqu'il est sans doute que quiconque ne souhaite et ne recherche point les profiter de cette vie, n'en craint nullement les adversités.

CHAPITRE 11

Exposition, mystique de ces mêmes paroles. Pourquoi Jésus Christ a voulu cacher sa puissance divine dans sa passion. Que pour réunir l'homme qui était mortel et injuste avec un Dieu juste et immortel, il était nécessaire qu'il vint un Médiateur : Homme-Dieu qui fût, et juste, et mortel.

Que si nous voulons rechercher le sens mystique de ces paroles, nous y trouverons clairement plusieurs choses qui regardent le Sauveur. Car il *ne s'est point épouventé pour la multitude*, lorsque voyant venir à lui une grande troupe de persécuteurs armés de bâtons et d'épées, il les repoussa par cette simple parole : *C'est moi*. Il ne s'est point aussi *étonné du mépris qu'on a témoigné pour le prochain*, et il a reçu patiemment des soufflets sur le visage, afin de nous délivrer des supplices de l'éternité. Il est encore vrai de dire de lui qu'il *s'est tu* et qu'il *n'est point sorti hors de sa porte*; puisque lorsqu'il s'est vu exposé durant le temps de sa passion, à toutes les faiblesses et les indignités dont son humanité était capable, il n'a point voulu exercer la puissance de sa divinité.

Et en effet à l'égard du médiateur de Dieu et des hommes, c'eût été comme sortir hors de sa porte, si se voyant ainsi qu'un homme entre les mains des autres hommes, il eût voulu faire paraître la puissance de sa majesté souveraine; et par des actions divines passer les bornes de l'infirmité de la chair mortelle, dont il avait daigné se revêtir. Ainsi afin de pouvoir mourir en paraissant simplement homme aux yeux des hommes, il voulut cacher sa divinité, parce que selon que le remarque l'Écriture : *ils n'eurent jamais crucifié le Seigneur de gloire, s'ils l'eussent connu*. Il n'est point non plus sorti hors de sa porte, lorsqu'étant interrogé par Pilate, il ne lui répondit rien; et que dans toute la suite de sa passion, il livra si volontairement entre les mains de ses bourreaux, ce corps dont il s'était revêtu en faveur de ses élus, sans avoir jamais voulu découvrir à ses persécuteurs ce qu'il était. Sur quoi David avait dit plusieurs siècles auparavant dans un de des psaumes : *Ils m'ont traité comme une personne abominable; ils m'ont trahi et m'ont livré; et je ne suis point sorti*. Si lorsque se voyant méprisé, parce qu'il ne paraissait être qu'un homme, il eue voulu faire paraître sa divinité cachée, on eût pu dire qu'il fût sorti au dehors; mais comme il fit paraître son infirmité, et qu'il cacha sa puissance, en demeurant inconnu à tous ses persécuteurs, il est vrai de dire qu'il ne sortit point vers eux. Il en usa tout au contraire envers ses élus, en leur découvrant les onctions et les douceurs de sa divinité, qu'ils cherchaient avec tant d'ardeur; ce qui a fait dire à un prophète : *Vous êtes sorti pour le salut de votre peuple, et pour délivrer ceux qui ont reçu vôtre onction sainte*.

Qui me fera trouver un protecteur, afin que le Tout-puissant ouïe mon désir ? Après que Job a raconté toutes ses grandes actions de vertu, comme néanmoins il reconnaît qu'il est impuissant de s'élever par ses propres mérites jusques à Dieu, il cherche quelque protecteur. Et qui est-ce qu'il a en vue, sinon le Fils unique de Dieu tout-puissant, qui en se révéralant de notre nature, toute accablée qu'elle était sous le poids de sa mortalité et de sa misère, l'a aidée et l'a soulagée ? Car en se faisant homme il a aidé l'homme, afin que ceux qui n'étant que simplement hommes, n'avaient point de voie pour retourner à Dieu, en trouvassent une par un homme-Dieu. Et en effet étant mortels et injustes comme nous sommes, nous étions infiniment éloignés de celui qui seul est juste et immortel; mais le médiateur de Dieu et des hommes, qui est tout ensemble et mortel et juste; parce qu'il participe à la mort avec les hommes, et à la justice avec Dieu, s'étant venu interposer entre Dieu juste et immortel, et nous qui sommes mortels et injustes, et très éloignés par notre bassesse des choses hautes et célestes; il a joint en lui seul les choses basses avec les sublimes; et ainsi nous a ouvert une voie par où notre bassesse peut retourner jusqu'à la sublimité de Dieu.

C'est donc ce divin Médiateur, lequel le saint homme Job parlant comme au nom de toute l'Église; demande pour protecteur, en disant ensuite : *Afin que le Tout-puissant ouïe mes désirs*. Parce qu'il savait que les prières que font les hommes pour obtenir le repos et le salut de l'éternité, ne peuvent jamais être reçues ni écoutées que par l'entremise de ce divin Avocat, dont saint Jean parle, quand il dit : *Si quelqu'un pêche, nous avons pour avocat envers le Père, Jésus*

LIVRE 21

Christ qui est juste, et qui est la victime de propitiation pour nos péchés; et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. Et duquel saint Paul dit aussi : Jésus Christ est non seulement mort pour nous, mais il est encore ressuscité, et il est à la droite de Dieu, et il parle et intercède pour nous. A l'égard du Fils seul-engendré de Dieu, intercéder pour l'homme n'est autre chose que se montrer soi-même dans sa nature humaine devant son Père, auquel il est coéternel; et avoir prié Dieu en faveur de la nature humaine, c'est avoir associé cette même nature à sa divinité. Ainsi le Seigneur intercède pour nous, plutôt par les effets de sa miséricorde que par ses prières; parce qu'il a délivré ses élus, de la damnation qu'ils méritaient, en se revêtant de leur nature. L'homme donc cherche un protecteur, afin que ses désirs puissent être exaucés; d'autant que si l'intercession du Médiateur nous manquait, la voix de nos prières ne pourrait jamais se faire entendre aux oreilles de Dieu tout-puissant.

CHAPITRE 12

Que Dieu entend plutôt la voix de nos désirs; que les clameurs de nos paroles, dans les prières que nous lui adressons. Et que nous serons jugés avec sévérité sur la loi de l'Évangile, qui nous a été donnée avec douceur.

Il faut aussi remarquer qu'il n'est pas dit ici : Afin que le Tout-puissant entende mes prières; mais qu'il entende mes désirs; puisque la vraie prière ne dépend pas de la voix qui sort de la bouche, mais des pensées que forme le cœur; et ce ne sont pas nos paroles, mais nos désirs qui excitent des cris plus pénétrants aux invisibles oreilles de Dieu. D'où vient que si nous demandons la vie éternelle seulement de bouche, et que nous ne la désirions pas du fond du cœur, il est vrai de dire que nous nous taisons, lors même que nous prions à haute voix. Que si nous désirons les choses par un sincère mouvement de cœur, et que nous ne les demandions pas de bouche, il est certain que nous crions lors même que nous nous taisons.

C'est pour cela que le peuple d'Israël faisait autrefois éclater de grandes clameurs dans le désert; et que Moïse se tenait dans le silence. Cependant nous voyons que sans dire mot Dieu l'entend, lorsqu'il lui dit : *Pourquoi criez vous à moi ?* Ce qui nous marque que les désirs ont des voix secrètes, qui sans être entendues des hommes, pénètrent jusques aux oreilles du Créateur. C'est encore pour cela qu'Anne la prophète priait dans le temple sans parler; et que cependant sa voix fut si puissante. Ce fut aussi pour le même sujet que notre Seigneur dit dans l'Évangile : *Lorsque vous priez, entrez en un lieu retiré de votre maison, et fermant la porte; priez votre Père en secret, et votre père qui voit ce qu'il y a de plus secret, vous en rendra la récompense.* Car celui-là prie dans sa chambre les portes fermées, qui sans parler fait une sincère effusion de son cœur en présence de la divine bonté; et Dieu entend en secret les prières qu'on lui adresse, quand on crie vers lui par de saints désirs, sans même former aucune parole. Ce qui a fait dire à David : *Le Seigneur exaucé les désirs des pauvres, et son oreille a entendu la disposition de leurs cœurs.*

Le saint Job témoigne ensuite quel est le protecteur qu'il demande pour l'assister à obtenir l'effet de ses désirs, lors qu'il ajoute : *Et que celui qui juge écrive lui-même le livre.* Comme la loi a été autrefois donnée par un serviteur, à un peuple soumis à la crainte; mais que la grâce de l'Évangile a été communiquée à des enfants remplis d'amour par le Seigneur même, qui venant pour nous racheter, a fait en notre faveur un testament tout nouveau; et que nous examinant sur les préceptes de ce Testament, il doit un jour venir comme notre juge. Il est facile de voir que c'est celui-même qui juge qui écrit le livre sur lequel on sera jugé. Ainsi la vérité dit elle-même dans son Évangile : *Le Père ne juge personne, mais a laissé à son Fils tout droit de juger.* Celui même qui sera alors l'auteur du jugement, est donc maintenant l'auteur du livre; en sorte qu'il redemandera un jour avec rigueur l'accomplissement de ce qu'il a maintenant commandé avec tant de douceur et de bonté.

C'est ainsi que nous voyons tous les jours que les maîtres donnent avec douceur à apprendre aux enfants les premiers éléments des sciences; et qu'ils l'exigent d'eux quelque temps après avec sévérité le compte de ce qu'ils leur ont donné à apprendre employant même le châtement pour leur faire redire les choses qu'ils leur avaient imposées en les flattant. Les commandements de Dieu sont maintenant doux et agréables à nos oreilles, mais nous les trouverons un jour très rudes, lorsqu'on nous en redemandera le compte. Les avertissements de celui qui nous appelle à lui sont très doux; mais la justice du Juge qui doit venir sera un jour très sévère; puisqu'il est certain qu'il ne laissera pas le moindre de ses préceptes sans l'examiner en nous avec la dernière exactitude.

LIVRE 21

Il est donc visible que celui même qui juge a écrit le livre, c'est-à-dire, le nouveau Testament, lequel le prophète Ezéchiel dit devoir être composé dans les derniers temps par le Rédempteur des hommes. *Six hommes*, dit ce prophète, *venaient par le chemin de la porte d'en haut qui regarde le Septentrion, tenant chacun à la main un vase de mort. Il y avait un autre homme au milieu d'eux, vêtu de lin, qui avait une écriture fendue à ses reins.* Que signifient ces six hommes, sinon les six âges du genre humain ? Ils viennent du chemin de la porte d'en-haut; parce que dès la création de l'homme dans le paradis terrestre, c'est-à-dire, dès la fondation du monde elles ont commencé leur cours, et le continueront depuis ces premières générations jusqu'aux dernières. Cette porte regarde le Septentrion : parce que si le coeur de l'homme qui penche continuellement vers le vice, n'avait abandonné l'ardeur de la charité, et n'était tombé dans le froid et l'engourdissement, à l'égard des choses divines, il ne serait jamais entré dans ce grand et large chemin de la mortalité et de la misère. Chacun d'eux tenait à la main un vase de mort : c'est à dire, chaque génération qui est venue en ce monde l'une après l'autre avant l'avènement du Rédempteur, s'est amassé par une vie pleine de péché, des causes et des mérites de damnation.

Or il y avait un homme au milieu des autres, vêtu de lin; parce que le Sauveur étant aussi venu selon la chair d'une race sacerdotale, nous devait être figuré sous cet habit. Ou bien l'on peut dire que comme le lin vient de la terre au lieu que la laine vient d'une chair sujette à corruption; de même le Sauveur ayant tiré le vêtement de son corps d'une mère qui était vierge, et non de la corruption des naissances ordinaires, l'Écriture a raison de nous marquer qu'il est venu à nous vêtu de lin. Il avait une écriture pendue à ses reins. Car les reins sont au derrière du corps; et nous savons que le Seigneur ne nous a donné par écrit son Testament par le ministère des apôtres, qu'après être mort, ressuscité, et monte au ciel. Et ainsi il est vrai de dire que n'ayant composé l'Écriture de son nouveau Testament, qu'après s'être séparé du monde, cette écriture mystérieuse était comme derrière lui. Et il est visible que celui-là considérait son Rédempteur en cette posture et en cet habit, qui dit ici : *Et que celui même qui juge écrive le livre, sur lequel nous serons jugés.*

CHAPITRE 13

Que le vieil homme ne se détruit en nous, et que la vertu ne s'y accroît et ne s'y perfectionne, que peu à peu et comme par degrés. Figure de cette vérité dans l'Ancien Testament.

Mais dites-nous, je vous prie, ô bienheureux Job, pourquoi vous souhaitiez que le Juge même écrive ce livre. Voici la raison qu'il nous en donne : *Afin que je porte sur mon épaule; et que le mettant autour de ma tête, je m'en fasse comme une couronne.* Porter ce livre sur son épaule, c'est accomplir par ses actions ce qui nous est marqué dans l'Écriture. Mais l'ordre de ces paroles est à remarquer. Il est premièrement dit qu'il le faut porter sur l'épaule; et ensuite qu'il le faut mettre autour de soi comme une couronne; parce que si l'on sait bien maintenant porter, pour le dire ainsi, dans ses actions, les enseignements des divines Écritures, ils seront un jour comme la couronne et le prix de notre victoire dans la récompense de la vie future.

Il est néanmoins assez difficile à comprendre pourquoi le saint homme Job souhaite ici que son Juge même écrive ce livre, puisqu'il savait bien ne pouvoir pas vivre jusqu'au temps du nouveau Testament, Mais, comme nous avons déjà dit plusieurs fois, que cet homme admirable se transformant souvent en la personne des élus les faisait parler par sa bouche. Il demande ici en leur nom ce qu'il prévoyait par son esprit prophétique leur devoir être si avantageux. Et en effet il tenait déjà en esprit ce divin livre entre ses mains; puisqu'il avait déjà reçu la grâce et d'en connaître les préceptes par la pratique de ses actions, et de les annoncer par ses prophéties.

Or il faut ici remarquer que lorsque nous méditons sur ces divins enseignements, et que nous détournons notre coeur de l'amour de cette vie corruptible, ce sont comme autant de démarches spirituelles par lesquelles nous nous avançons vers les biens intérieurs et célestes. Cependant en quittant les choses inférieures, l'on ne s'élève pas tout d'un coup aux supérieures et aux divines; et pour arriver au souverain degré de perfection l'âme même qui y tend sans cesse, ne s'y saurait élever que par degrés. C'est pourquoi Job ajoute ensuite : *Je prononcerai ses paroles par chacune de mes démarches.*

David parle de ces degrés de mérite lorsqu'il dit dans un psaume : *Ils iront de vertu en vertu.* Il en parle encore en considérant l'Église sainte dans ces paroles d'un autre psaume : *Dieu est connu dans ses degrés, lors qu'il la recevra.* Car, selon que nous l'avons déjà dit, on ne s'élève

pas tout d'un coup jusques au comble de la vertu; et l'âme n'y peut arriver que successivement et par degrés, C'est pourquoi David dit encore ailleurs : *Je me suis exercé, et mon esprit s'est affaibli peu à peu.* Que signifie ici : *mon esprit*, sinon l'esprit de l'homme; c'est-à-dire, l'esprit d'orgueil ? Et d'autant que le grâce nous fait profiter; dans l'amour de Dieu, selon la mesure avec laquelle elle nous est communiquée, notre esprit propre diminue et s'affaiblit tous les jours, à proportion que la force que nous recevons de l'esprit de Dieu s'accroît dans notre âme. Et c'est avec grande raison que comme cet esprit d'erreur ne se peut pas tout d'un coup éteindre en nous, David a dit ici : qu'il s'y affaiblissait peu à peu. Mais nous aurons fait un parfait progrès vers notre Dieu, lorsque nous aurons entièrement fait mourir en nous tout ce qui y reste de nous-mêmes.

Le saint homme Job appelle ici ces divers degrés d'avancement dans la vertu, *des démarches.* Car chacun des élus tirant la naissance de ses vertus de très faibles commencements, s'y avance ensuite peu à peu, et s'y fortifie, selon que nous le marquent clairement ces paroles de l'Evangile : *Le royaume de Dieu est semblable à ce qui arrive lors qu'un homme jette de la semence dans la terre : il dort, et se levé durant la nuit et durant le jour; et cependant la semence germe et croît sans qu'ils sachent comment.* Puis marquant de quelle sorte se font les accroissements de cette semence; l'Evangile ajoute : *Car la terre produit d'elle-même premièrement l'herbe, ensuite l'épi, puis le blé tout formé dans l'épi.* Et enfin la vérité nous marque la dernière perfection de ce progrès, en disant ensuite : *Et lorsque le fruit paroît mûr, on y met aussitôt la faucille; parce que le temps de la moisson est venu.* C'est ainsi que le Sauveur nous figure par les progrès successifs de la croissance et de la maturité des fruits de la terre, les divers degrés de l'accroissement de la vertu dans nos âmes. Il dit que l'herbe vient premièrement, ensuite l'épi, puis le blé tout formé dans l'épi. Et en effet saint Pierre était-il encore autre chose que comme de l'herbe, lorsque, quoiqu'il fût déjà vert par le zèle et l'affection qu'il avait pour son divin Maître, néanmoins parce qu'il était encore tendre et tout faible par l'infirmité de sa foi, le vent de la parole d'une simple femme eut assez de force pour le renverser. Mais il fut trouvé comme du froment tout formé dans l'épi lorsque les princes des prêtres le menaçant, il leur répondit avec une sainte hardiesse : *Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.* Ce froment fut trouvé tout formé dans son épi, lors qu'étant comme battu dans l'aire de persécution par les coups qu'il reçut pour la confession de Jésus Christ, il ne fut point écrasé comme la paille, mais demeura en son entier ainsi que le grain de blé.

C'est ainsi que chaque âme reçoit peu à peu les douces rosées de la grâce, afin que d'herbe qu'elle commence d'être, elle puisse par des accroissements successifs arriver à une parfaite maturité. Lors donc que nous voyons notre prochain qui est encore faible comme l'herbe, il ne faut point désespérer de le voir un jour fort et solide comme du froment; puisque c'est sur ces feuilles, tendres, délicates, et exposées à l'agitation des moindres vents, que s'élèvent les épis, que se forment les solides grains de blé.

Le Prophète Daniel s'est étudié de nous marquer par l'état où il était selon le corps, lorsque le Seigneur lui pria, ces insensibles accroissements de vertus et de mérites. Voici comme il parle : *J'ai ouïe la voix de sa parole, et j'étais couché le visage contre terre. Alors une main me toucha, et me relevant sur mes genoux et sur mes mains, me dit : Daniel homme de désirs, écoutez les paroles que j'ai à vous dire, et levez-vous sur vos pieds, car je suis envoyé vers vous. Comme il m'eut parlé de la sorte, je me tiens debout tout tremblant; et il me dit : Ne craignez point.* Ce prophète ne nous exprimerait pas avec tant d'exactitude tous ces divers changements de posture durant que le Seigneur lui parlait, s'il s'étaient pleins de mystères. Car il faut savoir que dans l'Ecriture non seulement les paroles des saints, mais même très souvent leurs actions sont des prophéties. Ainsi cet homme tout mystérieux en sa personne, parle ici en quelque sorte par les diverses situations de son corps; et disant qu'il a premièrement été couché contre terre; qu'ensuite il s'est soutenu sur ses genoux et sur ses mains; et qu'enfin il s'est levé et tenu debout, quoique tout tremblant, il nous marque par ce qui lui est arrivé, l'ordre et la suite de notre avancement dans la vertu. Nous entendons les paroles de Dieu, étant comme couchés contre terre, lorsque nous trouvant encore abattus sous le péché, et sujets à la corruption des choses terrestres, nous commençons à ouvrir les yeux aux instructions spirituelles que nous recevons de la part des saints. Ces enseignements et ces préceptes nous relèvent ensuite comme sur nos genoux et sur nos mains, lorsque nous détachant de la contagion des choses terrestres, nous commençons à nous élever vers celles d'en-haut. Car comme celui qui est couché, est de toutes parts joint à la terre, aussi celui qui ne se soutient plus que sur ses genoux et sur ses mains, à déjà commencé à s'élever au-dessus de la terre les principales parties de son corps.

Enfin la voix du Seigneur nous relevé entièrement, et nous fait tenir debout, quoiqu'encore tout tremblant de crainte, lors qu'étant parfaitement dégagés des désirs terrestres, nous avons d'autant plus de crainte et de respect pour la parole de Dieu, que nous la connaissons plus clairement. Et en effet celui-là est comme couché par terre, qui est si fort attaché aux désirs des choses terrestres, qu'il ne fait aucun effort pour s'élever vers le ciel. Quant à celui qui ne se soutient que sur ses genoux et sur ses mains, il est vrai de dire de lui, qu'il s'est déjà séparé en partie de la contagion des choses du monde; mais qu'il y tient encore par quelques-unes de ses actions. Mais, la parole de Dieu a parfaitement élevé celui qui portant toutes ses pensées aux biens du ciel, ne s'abaisse plus par ses désirs vers les biens terrestres. Et c'est avec grande raison que le prophète Daniel marque ici qu'il ne se tenait debout qu'avec grande crainte; puisque nous craignons d'autant plus la sévérité de l'examen que Dieu fait de nos consciences, que nous nous avançons davantage dans sa connaissance et dans ses lumières.

Et il est encore fort bien dit ici : *Ne craignez pas*. Parce que plus nos lumières nous fournissent de sujets de crainte, plus Dieu nous inspire par sa grâce de sentiments d'amour pour lui; en sorte que nous passons peu à peu, et du mépris à la crainte, et de la crainte à la charité : c'est-à-dire qu'après avoir comme résisté à Dieu par le mépris que nous avons eu pour ses préceptes, et l'avoir fui par la crainte dont nous avons été saisis dans la vue de sa sévérité et de sa grandeur; nous dépouillant tout ensemble et de ce mépris injurieux, et de cette crainte immodérée, nous nous unissons enfin à lui par le seul amour. Car nous apprenons aussi peu à peu à le craindre comme il faut, pour ne plus aimer que lui seul. Ainsi nous avançant vers lui comme par de certaines démarches, nous appuyons premièrement à terre le pied de notre âme par la crainte, et puis par la charité nous le relevons en haut, afin que notre orgueil puisse être réprimé par cette crainte, et que cette crainte puisse ensuite être fortifiée par la confiance.

CHAPITRE 14

Suite de cette même vérité confirmée par un passage du prophète Ezéchiel.

Il n'est pas fort difficile de parvenir à ces différents degrés de vertu, lorsqu'on passe insensiblement de l'un à l'autre; mais il l'est beaucoup davantage de bien reconnaître comment se fait le progrès et l'avancement de l'âme en chaque vertu. Et pour parler des premières vertus, savoir la foi et la sagesse qui sont comme les éléments et les fondements de toutes les autres, il est certain que l'on ne peut obtenir toutes les perfections qui s'y rencontrent, qu'en s'y avançant par ordre et par degrés. Et en effet la foi qui nous prépare à entrer avec perfection dans les autres vertus, est d'ordinaire dans ses commencements, et ferme, et chancelante : elle nous fait croire avec certitude et cependant il nous reste encore des incertitudes et des défiances qui nous font douter. Nous n'en recevons d'abord qu'une partie, afin de l'obtenir ensuite dans son entière perfection. Si elle ne croissait peu à peu dans l'esprit de celui qui croit, le père de cet enfant, que notre Seigneur guérit dans l'Evangile, ne lui aurait pas répondu : *Seigneur, je crois : aidez-moi dans mon incrédulité*. Car homme s'efforçait donc encore de s'avancer vers la foi, puisqu'en même temps nous l'entendons dire, et qu'il croyait, et qu'il doutait. Nous lisons encore dans l'Evangile, que les disciples du Sauveur lui dirent un jour : *Seigneur augmentez nous la foi* : c'est-à-dire, que cette foi dont ils n'avoient reçu que les premiers commencements, s'accroissant peu à peu en eux comme par degrés, parvint enfin jusqu'au dernier degré de perfection.

La sagesse qui est la maîtresse de toutes nos bonnes oeuvres, n'est aussi communiquée à l'âme qui la désire, que par divers accroissements, qui sont comme autant de degrés spirituels par où elle monte à son comble. C'est ce que le prophète Ezéchiel nous marque fort bien par la description figurée qu'il nous fait d'un homme, qui lui était apparu sur une haute montagne. *Il mesura, dit-il, mille coudées, et me fit passer au travers d'une eau qui n'allait que jusqu'aux talons. Il en mesura encore mille, et me fit passer par une eau qui allait jusqu'aux genoux; puis il en mesura autres mille, et me fit passer par une eau qui allait jusqu'aux reins. Et enfin il en mesura encore mille, et je trouvai un torrent qu'il me fut impossible de passer, parce que les eaux s'étant enflées, devinrent tellement profondes qu'on ne les pouvait plus passer à gué.*

Que signifie ce nombre de mille, sinon la plénitude des dons que la grâce nous communique ? Ainsi cet homme mystérieux qui apparut à Ezéchiel, mesura mille coudées, et fit passer ce prophète par des eaux qui lui allaient jusqu'aux talons; parce que quand le Sauveur en nous convertissant à lui, nous communique les grâces d'un bon commencement, c'est comme s'il arrosait les premiers pas de nos actions par les dons de la vraie sagesse. Car l'eau qui va

jusqu'aux talons, marque les démarches que l'on fait dans le droit chemin de la vertu par la conduite de la sagesse qu'on a reçue. L'on mesure encore mille coudées, et le prophète est conduit au travers d'une eau qui lui allait jusqu'aux genoux, pour nous marquer que lorsque nous recevons le don de la plénitude des bonnes oeuvres, nous recevons en même temps un accroissement de sagesse qui est capable de nous empêcher de ne plus commettre aucune action mauvaise. Ce qui a fait dire à l'Apôtre : *Elevez vos mains languissantes; et fortifiez vos genoux qui sont affaiblis; et conduisez vos pas par des voies droites.* Ainsi l'eau nous va jusqu'aux genoux, lorsque la sagesse que Dieu a répandue dans notre âme, conduit parfaitement nos pas dans le chemin des bonnes oeuvres.

On mesure encore mille autres coudées, et on fait passer le prophète au travers d'une eau qui lui monte jusques aux reins; parce que la plénitude et la perfection des bonnes oeuvres s'accroît en nous, lorsque la sagesse que nous recevons de Dieu, a comme éteint, autant qu'il se peut faire en ce corps mortel, toutes les délectations de la chair. Car ces plaisirs bas et terrestres sont d'ordinaire figurés dans l'Écriture, par les reins, selon ces paroles d'un psaume : *Seigneur brûlez mes reins et mon coeur.* Il est donc vrai de dire que l'eau nous monte jusqu'aux reins, quand l'onction de la sagesse fait mourir en nous les sentiments dérégés de notre chair; en sorte que ces ardeurs illicites qui étaient capables d'embraser notre âme, se tempèrent et se refroidissent.

Enfin on mesura encore mille coudées, et le prophète vint à un torrent qu'il lui fut impossible de passer; parce que les eaux s'étant enflées, devinrent si profondes, qu'il ne les pût plus passer à gué. Ce qui nous figure qu'après avoir reçu la grâce des bonnes oeuvres, l'on vient enfin à celle de la contemplation. Et c'est là que l'âme étant élevée, entrevoit en Dieu une immensité dans laquelle elle n'est pas capable de pénétrer; de sorte qu'elle ne fait que toucher à l'eau de ce divin torrent qu'il lui est impossible de passer considérant dans sa spéculation, des beautés capable de la charmer, et ne les pouvant néanmoins aussi parfaitement et clairement considérer; qu'elle le voudrait. Ainsi le prophète trouve une eau qu'il ne peut passer; parce que lorsque l'on est enfin conduit jusqu'à la contemplation de la sagesse, sa vaste immensité qui élevé notre âme vers elle, ne se découvre néanmoins jamais parfaitement à sa connaissance; en sorte qu'encore que notre coeur l'aime en la touchant en quelque sorte; elle ne saurait jamais néanmoins y pénétrer parfaitement.

Le saint homme Job considérant que Dieu communique à l'homme par sa grâce ces divers accroissements de vertu, il les a appelés des degrés et des démarches; parce que c'est par leur moyen qu'on s'élève jusqu'aux biens célestes. Ainsi après avoir parlé de ce divin livre qui n'est autre que l'Écriture, il dit ici : *Je prononcerai ses paroles par chacune de mes démarches ?* parce que celui-là parvient véritablement à la connaissance de Dieu, qui s'y avance sans cesse comme par les pas et les degrés d'une sainte vie. Et il prononce les paroles de ce livre saint par chacune de ses démarches, lorsqu'il témoigne en avoir reçu la sainte doctrine, non seulement par les discours, mais même par ses actions. D'où vient que Job dit ensuite : *Et je l'offrirai comme au prince.* Car nous tenons en nos mains ce que nous offrons. Ainsi offrir ce livre au prince dans le jugement, c'est avoir pratiqué par ses actions ses enseignements et ses préceptes.

Chapitre 15

Que les saints se contentent de pleurer et de gémir en silence des injustices et de la mauvaise conduite de leurs pasteurs, contre laquelle les personnes imparfaites crient et déclament publiquement. Contre ceux qui reçoivent et mangent les biens de l'Eglise, sans servir l'Eglise.

Si ma terre crie contre moi, et si ses sillons pleurent avec elle. Si j'ai mangé ses fruits sans les payer, et si j'ai affligé l'âme de ses laboureurs, et qu'il n'y croisse pour moi que des chardons au lieu de froment, et des épines au lieu d'orge. Que veut dire, que la terre crie, que ses sillons pleurent, que l'on paye ses propres fruits que l'on mange ? A-t-on jamais oui dire qu'il fût nécessaire d'acheter ce qui est à soi ? A-t-on jamais entendu la terre crier ? A-t-on jamais vu ses sillons répandre des larmes ? Et les sillons de la terre n'étant pas une chose séparée d'elle, pourquoi est-il ici marqué si distinctement, et que la terre n'a point crié, et que ses sillons n'ont point pleuré ? Il faut qu'il y ait une raison bien considérable qui ait obligé Job à faire une distinction si extraordinaire. Comme donc il est difficile de trouver ici un sens littéral qui s'accommode bien à l'ordre et à la suite de l'histoire, cela nous oblige d'avoir recours au sens mystique qui se présente d'abord à notre esprit, comme si cette intelligence spirituelle nous criait

à haute voix : Puisque vous voyez qu'il ne se peut point trouver ici de sens littéral qui sont raisonnables, vous devez sans plus hésiter revenir à moi.

En effet celui qui conduit une famille, ou qui est préposé sur le peuple fidèle pour procurer son avancement spirituel, peut dire que le droit de gouverner lui étant confié, il a une terre à cultiver. Car la divine providence n'a élevé personne au-dessus des autres pour les gouverner, qu'afin que les âmes soumises à cette conduite, ainsi qu'une terre qui est entre les mains du laboureur, soient rendues fécondes par la semence de la prédication. Mais cette terre crie contre son maître, lorsqu'une maison particulière, où même une Eglise murmure et se plaint des injustices de celui qui la gouverne; puisqu'il est vrai de dire que la terre crie, quand les peuples se plaignent avec raison contre l'injustice de celui qui les conduit. *Et ses sillons pleuvent avec elle.* Les terres même qui ne sont point cultivées produisent souvent quelques herbes et quelques fruits qui sont propres à l'usage de la vie humaine; mais lorsqu'on a soin de les labourer et les amender, elles portent des moissons qui satisfont leurs maîtres avec abondance. Ainsi il y a plusieurs personnes qui sans être, pour le dire ainsi, cultivées, ni par l'instruction, ni par la lecture, ne laissent pas de faire d'eux-mêmes quelque bien, quoique très peu considérable, comme une terre qui n'aurait point été défrichée. Il y en a d'autres qui étant continuellement appliqués aux instructions qu'on leur donne, et à la méditation des choses divines, sont toujours prêts, et à les entendre et à les retenir dans leur esprit, et l'on peut dire d'eux que l'ancienne dureté de leur âme ayant été comme fendue et labourée par le fer, c'est à dire par la langue des prédicateurs, a reçu favorablement la semence de leurs saintes exhortations; et rend ensuite le fruit des bonnes oeuvres par les sillons et les travaux d'une affliction volontaire.

Or il n'arrive que trop souvent que ceux qui président sur les fidèles font des injustices, et nuisent à ceux auxquels ils auraient dû profiter. Les peuples rudes et grossiers en étant émus, murmurent contre eux, sans néanmoins être fort touchés de compassion pour le mal qu'en souffre leur prochain. Mais quand ceux qui ayant, ainsi qu'il a déjà été dit, été cultivés et par les prédications, et par les lectures, sont en état de produire la riche moisson des bonnes oeuvres, voient que l'on opprime des innocents, même en de petites choses, ils ont aussitôt recours aux gémissements et aux larmes par un vrai sentiment de compassion; pleurant avec autant d'amertume les injustices que leur prochain souffre, que s'ils les souffraient eux-mêmes. Car les personnes parfaites étant toujours très sensibles aux choses spirituelles, gémissent avec d'autant plus de douleur des maux corporels qu'on fait à autrui, qu'ils se sont accoutumés à ne plus sentir ceux qu'on leur fait à eux-mêmes.

Ainsi lorsque ceux qui président sur les autres, exercent sur eux des injustices et des violences, la terre crie contre eux, et ses sillons pleurent avec elle; parce que les peuples rudes et grossiers s'emportent contre leur conduite en des paroles de murmure; et que les personnes parfaites se fondent en pleurs par la douleur dont ils sont touchés de cette conduite d'iniquité; se contentant de déplorer en silence ces choses, contre lesquelles les imparfaits et les ignorants crient et déclament publiquement. De sorte que lorsqu'il est dit ici que les sillons mêlent leurs larmes avec les cris de la terre, cela nous marque que lorsque le commun des fidèles se plaint avec justice de l'iniquité de celui qui les conduit, ceux qui font profession d'une vie plus sainte et plus vertueuse, se contentent d'en gémir et d'en pleurer. Quoique les sillons fassent partie de la terre, ils en sont néanmoins ici formellement distingués; pour nous marquer que ceux qui dans l'Eglise cultivent leur âme par le travail des saintes méditations, excellent d'autant plus par dessus les autres fidèles, qu'ils rendent une plus ample et plus abondante moisson de bonnes oeuvres, pour la bonne semence qu'ils ont reçue.

Il y a des hiérarques qui étant préposés sur les peuples fidèles pour les gouverner, reçoivent les biens temporels que leur fournit la libéralité de l'Eglise; mais ne s'acquittent point du ministère de la prédication qui leur a été imposé. Et c'est à eux qui s'adressent les paroles suivantes du saint homme Job : *Si j'ai mangé ses fruits sans les payer.* Car c'est manger les fruits de la terre sans les payer, que de recevoir les revenus de l'Eglise sans lui en fournir le prix par le travail de la prédication. Et c'est de ce soin d'instruire et d'exhorter les fidèles, que le Seigneur a voulu parler quand il a dit dans son Evangile : *Vous deviez mettre mon argent entre les mains des banquiers, afin qu'à mon arrivée je retirasse avec usure ce qui était à moi.* Ainsi celui-là mange les fruits de la terre sans les payer, qui applique à ses usages corporels les biens de l'Eglise, sans exercer envers le peuple fidèle le ministère de la prédication donc il lui est redevable. Que dirons-nous à cela; nous autres pasteurs, qui précédant la venue du souverain Juge, avons reçu l'office de précurseurs; et qui cependant demeurons muets en mangeant les revenus ecclésiastiques ? Nous avons soin d'exiger ce qui est dû pour la subsistance de notre corps, et nous n'en avons point de rendre aux âmes de ceux qui nous sont soumis, les services que nous leur devons. Voici un saint homme qui étant chargé de tant d'enfants et enveloppé de tant d'occupations

LIVRE 21

différentes, a néanmoins été par la piété admirable de sa vie comme un livre qui nous exhorte sans cesse au soin de la prédication. Il a été bien éloigné de manger les fruits de la terre sans les payer, ayant toujours eu soin de répandre ses charitables instructions sur ceux dont il recevait les services,

C'est ce que doivent à Dieu tous ceux qui président, soit à plusieurs, soit à peu de gens; et ils sont obligés de ne recevoir ces devoirs et ces services, qu'en considérant attentivement les assistances spirituelles qu'ils leur doivent rendre. Et en effet, nous qui par la disposition du Créateur, sommes liés par les devoirs réciproques de nos ministères, qui sommes-nous les uns à l'égard des autres, sinon de simples serviteurs sous l'unique et le véritable Maître ? Lors donc que celui qui est soumis sert par les devoirs et les déférences qu'il rend à son supérieur, celui qui préside doit aussi le servir par ses paroles édifiantes. Comme celui qui est soumis doit obéir à celui qui lui commande, il faut aussi que celui qui préside, lui rende tous les soins et tous les offices de piété que ses devoirs exigent. Et ainsi il arrivera qu'après avoir travaillé par le mouvement d'une sincère charité, à nous rendre avec soin des services et des devoirs mutuels, nous régnerons un jour avec une joie commune dans la société de notre véritable Maître.

CHAPITRE 16

Que ceux qui travaillent dans l'Eglise, ne doivent jamais se porter envie les uns aux autres, mais plutôt se réjouir des services que les autres leur peuvent rendre. Que comme les hiérarques doivent bien prendre garde à ne point donner de mauvais exemples à ceux qui leur sont soumis, les simples fidèles ne doivent pas aussi se porter facilement à murmurer contre leurs hiérarques.

Mais il y en a qui s'acquittant du devoir de la prédication, regardent dans les autres avec des yeux d'envie le bien qu'eux-mêmes possèdent, et dès là ne le possèdent plus véritablement; et c'est à eux à qui l'apôtre saint Jacques dit fort bien : *Si vous avez dans le coeur une amertume de jalousie, et un esprit de contention, votre sagesse ne vient pas d'en-haut; mais c'est une sagesse terrestre, sensuelle et diabolique.* C'est pourquoi après qu'il a été dit ici : *Si j'ai mangé ses fruits sans les payer;* l'Ecriture ajoute fort bien ensuite : *Et si j'ai affligé l'âme de ses laboureurs.* Les laboureurs de cette terre sont ceux, qui étant établis dans les moindres charges de l'Eglise, aident et concourent au fruit de la prédication, et à l'instruction des fidèles, avec tout le zèle et le travail dont ils font capables. Or ne point porter envie à leurs soins et leurs travaux, c'est ne point affliger les laboureurs de cette terre spirituelle; en sorte que le conducteur de l'Eglise ne s'attribue pas comme à lui seul le droit d'y prêcher, et ne s'oppose pas par un zèle amer, et par une envie pleine de fiel et d'aigreur aux autres qui y annoncent la vérité.

Aussi les pasteurs pleins de piété ne cherchant que la gloire du Créateur, et non de la leur propre; ne demandant pas mieux que d'être aidés de tout le monde dans les fonctions de leur ministère; et les vrais prédicateurs souhaitaient, s'il se pouvait, que la vérité qu'ils ne peuvent pas tout seuls annoncer dans toute son étendue, fût publiée par toutes les bouches du monde. Sur quoi nous lisons dans l'Ecriture, que lorsque Moïse vit que Josué voulait s'opposer à ces deux hommes qui étaient seuls demeurés prêchant dans le camp, il lui dit fort bien : *Pourquoi êtes vous ému d'envie pour l'amour de moi ? Plût à Dieu que tout le peuple prophétisât, et que le Seigneur leur communiquât son Esprit.* Ainsi ce grand homme n'enviant point aux autres le bien qui était en lui, souhaita que tout le monde pût prophétiser.

Comme le saint homme Job a dit toutes ces choses sous condition, il s'expose, s'il a manqué à les faire, à cette sentence de malédiction qu'il die ensuite : *Qu'il n'y croisse pour moi que des chardons au lieu de froments des épines au lieu d'orge.* Comme s'il disait plus clairement : Si j'ai traité injustement ceux qui étaient soumis à ma conduite; si exigeant avec rigueur ce qui m'était dû, je n'ai pas payé moi-même ce que je devais; si j'ai porté envie au bien que j'ai vu dans mon prochain, je consens qu'au lieu des biens qui auraient pu me rendre heureux durant toute l'éternité, je reçoive dans le jugement dernier des maux qui me percent et me tourmentent sans fin. Car il est vrai de dire que le chardon croît pour nous au lieu du froment, et l'épine au lieu de l'orge, lorsque nous attendant de recevoir à la fin de notre vie, le prix de tous nos travaux, nous ne trouvons que des pointes et des sujets de douleur. Sur quoi il faut remarquer que comme le froment est différent de l'orge, quoique l'un et l'autre serve à nous nourrir, de même le chardon est différent de l'épine quoique l'un et l'autre pique, parce que le chardon est plus mol, et l'épine a des pointes qui sont bien plus dures. Job dit donc ici : *Que des chardons croissent pour moi au lieu de froment, et des épines au lieu d'orge.* Comme s'il disait en d'autres

termes : Je sais bien que j'ai pratiqué et de grandes et de petites actions de vertu; mais si cela n'est pas ainsi, je consens qu'en punition des grands biens que j'aurai manqué à faire, je sois châtié des moindres maux; et qu'en punition des moindres biens, je sois châtié des plus grands maux.

Cela se peut aussi entendre d'une autre sorte. Le froment nous peut figurer les oeuvres spirituelles qui nourrissent l'âme, et l'orge l'administration des choses terrestres; puisque lorsque nous sommes obligés à nous occuper à ces choses basses et corporelles, ce sont comme des aliments que nous préparons pour la subsistance des animaux nécessaires aux usages de notre maison; et l'on peut dire que nos actions tiennent quelque chose du mélange des pailles ainsi que l'orge. Or il n'arrive, que trop souvent que cependant que celui qui préside sur les autres, traite ceux qui lui sont soumis avec injustice; qu'il ne flatte et ne favorise nullement les bons et ce qui est encore pis, qu'il persécute par esprit d'envie ceux qui sont bien; il ne laisse pas quelquefois de faire quelque bonne oeuvre, et semer, pour le dire, ainsi, du froment. Et comme il se mêle quelquefois, quoique par esprit d'avarice, de l'administration des choses terrestres pour l'utilité des personnes charnelles et séculières, il s'attend de recueillir une moisson d'orge; c'est à dire le fruit et la récompense de ses peines et de ses travaux. Mais ceux qui lui sont soumis, en recevant du mal en des choses considérables, ne peuvent être satisfaits de ces moindres biens; parce que les bonnes oeuvres qui sont souillées par l'iniquité fautes actions, ne peuvent jamais plaire à Dieu, et ce ne peut être pour l'utilité du prochain que celui qui gouverne, s'emploie à l'administration des choses terrestres, lorsqu'il y agit par esprit d'intérêt et d'avarice. D'où il arrive que considérant que ce peu de bien que pratiquent ceux qui les conduisent, est mêlé parmi de grands maux, ils ne poussent au lieu de louanges, que de tristes gémissements, et ne peuvent s'empêcher de murmurer et de se plaindre, voyant des actions si impures et si souillées. Lors donc que Job dit ici : *Si ma terre crie contre moi, que ses sillons pleurent avec elle; si j'ai mangé ses fruits sans les payer, et si j'ai affligé l'âme de ses laboureurs; je veux bien que les chardons croissent pour moi au lieu de froment, et les épines au lieu d'orge.* C'est comme s'il disait en termes plus clairs : Si je n'ai pas accompli les devoirs les plus considérables auxquels j'étais engagé, je consens que ceux qui me sont soumis murmurent contre moi, et se plaignent même du bien que j'ai fait : et si j'ai négligé de leur rendre les soulagements et les assistances que je devais, je veux bien que leur langue me perce de leurs reproches et de leurs injures.

Sur quoi il faut bien prendre garde que ceux qui président, ne donnent jamais de mauvais exemples à ceux qui leur sont soumis, et pour le dire ainsi, ne les tuent comme avec l'épée de leur réputation; et aussi ceux qui sont soumis à la conduite d'autrui, ne se portent pas facilement à condamner les actions de ceux qui les conduisent, de crainte qu'en murmurant de la sorte, il ne leur arrive de murmurer, non plus contre une disposition humaine, mais même contre l'ordre divin de celui qui dispose de toutes choses. Dieu dit aux pasteurs par la bouche d'un prophète : *Mes brebis se repaissaient des choses sur lesquelles vous aviez marché, et elles buvaient de l'eau que vos pieds avaient troublée.* Car les brebis boivent de l'eau trouble, lorsque les peuples prennent pour les exemples de leur vie les actions dépravées de leurs pasteurs. Et les prélats disent au contraire dans l'Ecriture à ceux qui sont soumis à leur conduite : *Qui sommes-nous ? Ces pourquoi ce n'est pas proprement contre nous que vous murmurez, mais contre Dieu-même.*

Enfin nous avons avec l'assistance de Dieu achevé d'expliquer les paroles toutes mystérieuses dont le bienheureux Job se sert ici, pour répondre à celles de ses faux amis. Il faut maintenant passer aux discours arrogants du jeune Héliu, que nous devons examiner avec d'autant plus de circonspection et d'exactitude, qu'ils ont été proférés avec une plus grande chaleur d'esprit, et avec cette audace présomptueuse, qu'inspire ordinairement la jeunesse.